This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 972

Vet. Fr. III B. 972

POÉSIES DIVERSES

DE

M. J. DE CHÉNIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

POÉSIES DIVERSES

DE MARIE-JOSEPH

DE CHÉNIER.

LA BATAVIADE. — POÈME SUR LES PRINCIPES DES ARTS. — DISCOURS EN VERS. — ÉPITRES. — ÉLÉGIES. — ODES. — IMITATIONS D'OSSIAN. — TRADUCTION DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE, ETC., ETC.

Recueil

CONTENANT PLUSIEURS PIÈCES QUI N'ONT POINT ENCORE ÉTÉ PUBLIÉES.

PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N°. 9.

1818.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Quelques-uns des poëmes qui composent ce volume ont été déjà imprimés à Bruxelles, et peut-être ailleurs, sur des copies informes dérobées aux héritiers de M.-J. Chénier. Tels sont le premier chant de la Bataviade, le 1er. chant de l'Essai sur les principes des arts, le Discours sur l'intérêt personnel, la traduction de l'Art poétique d'Horace; nous en donnons une édition plus correcte, plus complète, augmentée de fragmens que les éditeurs étrangers ne possédaient pas.

Nous imprimons, pour la première fois, l'Essai sur la Satire, les Discours en vers sur les entraves de la Littérature et sur la Raison, le Commencement d'un poëme sur la Nature, le Conte intitulé : la Lettre de Cachet, des Imitations de quelques morceaux de Lucrèce et de Virgile, l'Élégie ayant pour titre la Promenade, etc.

A ces différens morceaux, restés inédits, soit en France, soit partout ailleurs, nous joignons quelques-unes des Poésies diverses que CHÉNIER a publiées de son vivant, celles surtout qui ont été universellement admirées, par exemple, l'Épître à Voltaire.

Ce recueil de vers et les deux volumes de prose que nous avons déjà mis au jour (1), contiennent la plus grande partie des Œuvres diverses de CHÉNIER; et, à quelques articles près, ne laissent plus à désirer qu'une collection complète de ses Œuvres dramatiques. Son théâtre consiste en quatorze pièces, dont sept n'ont jamais été imprimées, et qui, avec les préfaces et les notes que l'auteur y a jointes, formeront trois volumes in-8°.

---

(1) Fragmens du Cours de littérature, et autres morceaux littéraires, 1818, in-8°.; Tableau de l'état des lettres en France depuis 1789; 1re. édition, 1816; 2e. édit., 1817; 3e. édit., 1818, in-8°.

TABLE

DES

POÉSIES CONTENUES DANS CE VOLUME.

La Bataviade. Chant Ier. . . . . Page 1
Chant IIe. 26
Fragmens du IXe. chant. 36
Essai sur les Principes des Arts. Chant Ier. 39
Fragmens des autres chants. 67
Essai sur la Satire 74
Discours en vers I. Sur la Calomnie. 91
II. Sur les Poëmes descriptifs. . . . 103
III. Sur les entraves données à la Littérature. 109
IV. Sur l'Intérêt personnel. 115
V. La Raison. 128
Commencement d'un Poëme sur la Nature. 135
Poème sur l'Assemblée des Notables en 1787. 144
Épitres. a le Brun, 1783. 148
a le Sueur, 1787. 152
a Méhul. 156
a mon Père, 1787. 160
a Voltaire, 1806. 167
a Jacques Delille. 184
a Eugénie. 188
Elégies. I. Le Cimetière, trad. de Gray. 193
II. Sur la Mort de Muiron. 201
III. Sur la Mort du général Hoche. 204
IV. La Promenade, 1805. 211

DIALOGUES. I. Le Public et l'Anonyme (RIVAROL), précédé d'un envoi à M. de XIMÉNÈS; 1788. . . . . Page 217
II. Le Ministre et l'Homme de Lettres, 1788. 230
LA LETTRE DE CACHET, Conte. 239
LE MAITRE ITALIEN, Conte, suivi de notes. 249
ODES. I. Sur la Mort du duc de BRUNSWICK, 1788. . 265
II. La Solitude de SAINT-MAUR. 273
III. Sur J.-J. ROUSSEAU. 275
IV. HERMAN et THUSNELDA, trad. de Klopstock. 277
V. Sur la Mort de MIRABEAU. 279
VI. Translation du corps de VOLTAIRE au Panthéon français. 286
ÉPIGRAMMES. 290
LA RETRAITE, 1809. 295
HOMMAGE A UNE BELLE ACTION, 1809. 298
CHANTS IMITÉS D'OSSIAN. 303
TRADUCTION du Début du Poëme de LUCRÈCE. 337
d'un morceau des Géorgiques de VIRGILE. 342
d'un morceau de l'Énéide. 346
de l'Art poétique D'HORACE. 353

LA BATAVIADE.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats et ce peuple indompté
Qui, sous le grand Nassau, conquit la Liberté :
Souffle émané de Dieu, viens, ô puissant génie,
Flamme céleste et pure, éternelle, infinie ;
Astre qui, répandant tes rayons créateurs,
Fais naître l'abondance et les arts bienfaiteurs ;
Source de la vertu, principe des lois sages,
Par qui l'homme au tombeau plane encor sur les âges,
Et, roi de l'avenir, révèle à tous les yeux
Son immortalité, noble présent des cieux :
Oh ! viens, inspire-moi ces sublimes pensées
Qui de ton sein brûlant jaillissent élancées ;
Ces tons maîtres de l'âme, et ces mots pénétrans
Qui, jusque sous le dais, font pâlir les tyrans :
Apprends aux nations à sortir d'esclavage ;
Du lion réveillé célèbre le courage ;
Redis comment Philippe à la honte des fers,
Du fond de son palais, condamnait l'univers ;

Comment au sein de Rome un prêtre fanatique
Du monarque espagnol aidait la politique ;
Et comment le Batave, en conquérant ses droits,
Fonda sa république, et fut l'égal des rois.

Déjà brillait des nuits l'inégale courrière,
Quand près de Rotterdam, sous la tente guerrière,
Nassau, morne et pensif, aux héros assemblés
Confiait des chagrins long-temps dissimulés.
Rompant avec effort un pénible silence :
« Amis, s'écriait-il, vous de qui la vaillance
« A contre les malheurs soutenu mon espoir,
« Dites, souffrirez-vous qu'un injuste pouvoir
« Triomphe, et pour jamais vienne, après quinze années,
« Replonger dans les fers nos villes consternées ?
« Les peuples du Brabant ont fléchi les genoux :
« Un indigne allié, trop caressé par nous,
« D'Alençon, trahissant notre auguste querelle,
« Ramène vers Paris sa bannière infidèle ;
« Amsterdam est esclave, et voit sur ses remparts
« Du tyran de Madrid flotter les étendards ;
« Farnèse, rassemblant ses nombreuses cohortes,
« De Leyde sous nos yeux prétend s'ouvrir les portes ;
« De Leyde où mon épouse a fixé son séjour ;
« De Leyde respectée, au moins jusqu'à ce jour,
« De la liberté sainte inviolable asile,
« Et qui dans nos revers restait seule immobile. »

Il dit ; les vieux guerriers renferment leur douleur :
Maurice et Châtillon, tous deux pleins de valeur,
Tous deux en l'âge heureux que l'espérance anime ;
Maurice, de Nassau rejeton magnanime,
Châtillon, digne fils de l'illustre amiral
Que Paris vit tomber dans un piége royal,
Unis par l'amitié, l'honneur et l'alliance,
Font briller à la fois leur noble impatience.
Maurice enfin se lève, et l'exhale en ces mots :
« Mon père, dans l'oubli laissons de vils complots.
« D'Alençon, désertant le poste de la gloire,
« Purge de son aspect ce libre territoire ;
« De l'intérêt public il était peu touché,
« Et nous n'avons perdu qu'un ennemi caché.
« D'Amsterdam, il est vrai, les nombreux catholiques
« La retiennent encor sous des lois despotiques ;
« Bientôt victorieux nous pourrons y courir ;
« C'est Leyde qu'avant tout il nous faut secourir.
« Farnèse en croit déjà la conquête certaine ;
« Mais trois jours de son camp nous séparent à peine :
« Lui-même, retenu sous les remparts d'Anvers,
« Y rêve la victoire, et nous voit dans ses fers :
« Davila, Vitelli, lui préparent sa route,
« Marchons ; que dans trois jours leur honteuse déroute
« Apprenne au Parmesan ce qu'il doit espérer,
« Et lui porte l'effroi qu'il nous veut inspirer. »

« L'effroi, dit Châtillon, lorsque Nassau nous guide!
« Il n'est point de périls sous un chef intrépide;
« Et les remparts de Leyde aujourd'hui menacés,
« Même sans nos secours, se défendront assez.
« Van-Doës y commande; il joint à la vaillance
« L'activité, le calme, et la douce éloquence.
« Craignez-vous pour ma sœur? Veuve de Téligni,
« Épouse de Nassau, fille de Coligni,
« Luttant contre le sort dès l'aurore de l'âge,
« Elle saura donner l'exemple du courage.
« Par l'ingrat d'Alençon si nous sommes trahis,
« Je n'attendais pas moins du sang de Médicis:
« Médicis de ce prince éleva la jeunesse:
« Il n'avait point appris à garder sa promesse.
« Quêtant de bords en bords un sceptre qui le fuit,
« Il va cherchant la gloire, et la honte le suit.
« Mais lui seul du Brabant a passé la frontière:
« Je réponds des Français; et son armée entière,
« Déjà sous mes drapeaux prompte à se rallier,
« Aspire à des combats pour se justifier. »

Des deux jeunes héros la tranquille assurance
Dans les cœurs attiédis réchauffe l'espérance;
Tout s'anime; et bientôt, se levant à la fois,
Les chefs n'ont qu'un désir, ne forment qu'une voix,
Et, ralliés en foule auprès du chef suprême,
Veulent partir, combattre, à l'heure, à l'instant même.

Ainsi, long-temps privé des caresses du ciel,
Le peuple industrieux qui compose le miel,
Respirant la fraîcheur de la plaine odorante,
Délaisse en bourdonnant sa ville transparente,
Quand le souffle embaumé du printemps de retour
L'appelle au sein des fleurs dans les champs d'alentour.
Sur le front de Nassau le bonheur se déploie.
« Généreux compagnons, reprend-il avec joie,
« Oui, vous triompherez; la victoire est le prix
« De ces nobles travaux pour un peuple entrepris.
« Elle vous appartient : mais c'est peu d'y prétendre;
« Souvent pour l'obtenir il faut savoir l'attendre,
« Avec un art suprême il faut la préparer,
« N'en jamais être sûr, et toujours l'espérer.
« Armons-nous cependant d'une vigueur nouvelle :
« Demain ramènera l'époque solennelle
« Où le peuple batave assemble ses États :
« Au sein de Rotterdam nous porterons nos pas :
« Les États m'entendront; j'exposerai sans feinte
« Nos efforts, nos besoins, mon espoir, et ma crainte;
« Et du pouvoir civil la sainte autorité
« Nous prêtera partout son appui respecté.
« Et toi, qui détestant les guerrières alarmes
« Nous as pourtant contraints de recourir aux armes,
« Raison, guide sacré, tu gravas dans nos cœurs
« La haine des tyrans, le mépris des erreurs :

« Farnèse en vain grossit ses phalanges serviles,
« Par toi la Liberté descendra sur nos villes;
« Et je jure en ton nom de vivre et de mourir
« Pour l'aimer, pour la suivre, et pour la conquérir. »

A la voix de Nassau toutes les voix s'unissent :
Tous les bras sont tendus, tous les échos mugissent :
Le serment généreux que les chefs ont prêté
Au camp de bouche en bouche est déjà répété.
Mais en roulemens sourds, à l'heure accoutumée,
Le tambour annonçait le repos de l'armée :
Tout se tait; les héros du camp silencieux
Parcourent lentement les contours spacieux;
Et chacun d'eux enfin, retiré dans sa tente,
Déroule à longs replis en son âme contente
Des succès obtenus le brillant souvenir,
Et les succès plus grands promis à l'avenir.
La nuit du haut des monts descendait sur les plaines :
Bientôt, versant l'oubli des travaux et des peines,
Le sommeil bienfaisant couvre de ses pavots
Les chefs et les soldats, et la terre, et les flots.

Cependant la Raison, cette auguste déesse
A qui dans leurs beaux jours les peuples de la Grèce
Sous le nom de Minerve élevaient des autels,
Recueillit des héros les sermens immortels.
De son flambeau céleste agitant la lumière,
Plus pure que les feux du jour qui nous éclaire,

Elle court aussitôt, d'un vol précipité,
Au sommet du Morat chercher la Liberté.
Là reposent, couchés sous des tombes rustiques,
Les trois libérateurs des vallons helvétiques :
Une roche, au milieu des monumens sacrés ;
Renferme du grand Tell les débris révérés.
Debout sur son tombeau, sa flèche triomphante
Dans le cœur des tyrans jetté encor l'épouvante ;
Les noms sont effacés, mais non le souvenir ;
Point de marbre imposteur qui trompe l'avenir ;
Pour unique ornement, l'ombrage solitaire
Des chênes, des sapins, vieux enfans de la terre :
Contemporains de Tell, ils ont vu ses combats :
Gesler en ce lieu même a reçu le trépas ;
Le sang autrichien féconda leurs racines ;
Charles dans ces forêts déposa ses ruines ;
Des Bourguignons vaincus les ossemens poudreux
Ont blanchi ces vallons fertilisés par eux.
La Liberté sourit à son peuple fidèle ;
Son casque est déposé ; sa lance est auprès d'elle ;
L'allégresse embellit son front majestueux ;
Vingt fleuves, de ces monts enfans tumultueux,
Jaillissent à ses pieds des cavernes profondes
Où reste enseveli le dépôt de leurs ondes :
La Limmat et l'Aar, que le sol étranger
Sous l'empire des rois ne voit point se ranger ;

L'impétueuse Adda, dont les tributs serviles
Du riant Milanais vont enrichir les villes;
Le Rhin, qui, de ses flots souvent ensanglantés,
Des belliqueux Germains baigne au loin les cités;
Mais qui, s'affaiblissant dans sa course lointaine,
A la mer de Harlem roule une onde incertaine;
Le Duras étendu sur de jeunes roseaux;
Le Rhône avec fracas précipitant ses eaux,
Et qui, fier d'embellir le midi de la France,
S'abîme au sein des mers qui bordent la Provence.
Des lacs délicieux arrosant les vallons,
D'autres lacs suspendus sur la cime des monts,
Offrent aux yeux charmés, près des fleuves rapides,
Sur des prés toujours verts des eaux toujours limpides.
O pays fortuné! tes sages habitans,
Étrangers à l'orgueil, sont libres et contens:
On ne voit point chez eux le luxe et l'opulence,
Mais la pauvreté fière, et jamais l'indigence;
Le travail enrichi des besoins qu'il n'a pas,
Et de l'or des moissons qui germent sous ses pas.
Du commerce et des arts ignorant l'industrie,
Ils ont le premier bien, l'amour de la patrie:
Égaux devant la loi, sous son niveau d'airain,
Citoyens de l'État, membres du souverain,
Quand de la Liberté la voix se fait entendre,
Sujets pour la servir, soldats pour la défendre,

Ces héros villageois offrent un peuple armé
Du soc laborieux en glaive transformé.
Elle anime la danse et le chant des bocages,
De troupeaux mugissans couvre les pâturages,
Creuse avec ses enfans de pénibles sillons,
Dirige leurs travaux, conduit leurs bataillons;
Au sein de l'assemblée elle écoute et préside;
Tous ont donné leur voix; la Liberté décide,
Et, calmant des partis les débats orageux,
Elle dicte aux pasteurs des lois simples comme eux.
La Raison, s'approchant de la fière immortelle,
« Divinité du peuple, ô ma sœur, lui dit-elle,
« S'il est vrai qu'à tes lois l'univers est promis,
« Peux-tu donc endurer que nos vils ennemis
« Règnent par des forfaits sur ton futur empire?
« Le Batave t'implore, et le Batave expire!
« Abandonneras-tu des peuples généreux
« Au sceptre ensanglanté qui pèse encor sur eux?
« Ah! que du haut des monts ta lance se déploie;
« Arme-toi, viens, descends, j'ai préparé ta voie;
« Des superstitions écartant le bandeau,
« Les cités du Batave ont suivi mon flambeau;
« Les yeux sont dessillés, et la nuit se dissipe.
« Dans les murs de Madrid l'ambitieux Philippe,
« Grégoire au sein de Rome, et du pied des autels,
« Prétendent venger Dieu par le sang des mortels;

« De nous bannir du monde ils ont l'espoir impie :
« Vain espoir ! Il est temps que le crime s'expie ;
« Viens fouler à tes pieds leur impuissant courroux,
« Et punis les tyrans conjurés contre nous. »
« En des jours plus heureux tu m'ouvris la carrière,
Répond en soupirant l'immortelle guerrière ;
« Mon pouvoir, chère sœur, est fondé sur ta loi,
« Et toujours ta lumière a marché devant moi.
« Cependant puis-je en croire une douce espérance ?
« Les peuples ont souvent tenté leur délivrance ;
« Mais leurs vices bientôt, rapides conquérans,
« Les ont fait retomber sous le joug des tyrans.
« Les siècles briseront ce joug héréditaire ;
« Je sais qu'un jour nos lois gouverneront la terre ;
« Mais, sans trop nous flatter d'un avenir lointain,
« Sur la terre aujourd'hui vois quel est mon destin.
« La Grèce est mon berceau : vois dans les murs d'Athènes
« Le Derviche en prière où tonnait Démosthènes.
« Un esclave en turban ne commande-t-il pas
« Aux enfans de Lycurgue et d'Épaminondas ?
« Du laurier triomphal ma tête enorgueillie
« Dominait sur le monde au sein de l'Italie :
« Un Romain criminel traîna Rome à son char.
« C'était peu que, tombant de César en César,
« Des rois, des nations les arbitres suprêmes,
« Vainqueurs de l'univers, mais vaincus par eux-mêmes,

« Enfin plus avilis, dussent appartenir
« A ces brigands du Nord qu'ils envoyaient punir;
« Chassant du Panthéon les dieux de ses ancêtres,
« La race de Camille a rampé sous des prêtres;
« Ils veillent sur la tombe où dorment les Brutus;
« Et, si Rome est encor, les Romains ne sont plus.
« Par les deux Médicis de Florence exilée,
« Par Doria dans Gêne un moment appelée,
« J'ai fui, loin de Venise, un sénat sans pudeur,
« Qui sur le crime utile a fondé sa grandeur.
« Peu désirée en France, en Espagne insultée,
« Souvent chez les Anglais je fus persécutée :
« Un nouveau continent sortait du sein des mers;
« En connaissant l'Europe il a connu les fers :
« Parmi tant de débris, j'ai pour unique asile
« Cet heureux coin du monde où mon règne est tranquille.
« Ne crois point toutefois que je veuille aujourd'hui
« Au Batave opprimé refuser mon appui.
« Je pars, mais que du moins, digne de son courage,
« Ce peuple n'aille plus, pour venger son outrage,
« A des princes voisins prostituer sa foi :
« Veut-il la liberté? qu'il soit un peuple-roi;
« Que mes Helvétiens lui servent de modèle.
« Soumis à mes drapeaux, à tes leçons fidèle,
« Il peut déterminer les arrêts du destin,
« Et, s'il a des vertus, son triomphe est certain. »

Elle dit, prend sa lance aux combats toujours prête,
De son casque de fer orne sa noble tête ;
Et, désertant ces monts que la nuit a couverts,
Les immortelles sœurs s'élancent dans les airs.
De l'horizon paisible elles percent les voiles.
Le voyageur croit voir deux errantes étoiles,
Traçant dans leur carrière un sillon radieux,
Franchir en un moment tout l'espace des cieux.
Déjà se prolongeaient ces campagnes fécondes
Où le Rhin nourricier va déployant ses ondes :
Déjà sous les regards des deux divinités
Au niveau des sillons s'abaissaient vingt cités :
Constance, où Sigismond, cruellement docile,
Partagea les forfaits qu'ordonnait un concile ;
Bâle, qui d'Amédée orna les cheveux blancs
Du lin pontifical, hochet de ses vieux ans ;
Mayence, où Guttemberg vit sous ses mains habiles
L'esprit humain fixé par des lettres mobiles ;
Aix, où d'un grand pouvoir Charlemagne au cercueil
Dans le sein du néant a conservé l'orgueil.
Précipitant leur vol, et traversant la Meuse,
Les déesses touchaient à la rive fameuse
Où l'opulent Escaut, dans les marches d'Anvers,
Apporte l'industrie et l'or de l'univers.
Bientôt rompant sa chaîne, et bientôt reconquise,
A Philippe en pleurant cette ville est soumise.

Dans une immense plaine, au pied de ses remparts,
Des Castillans vainqueurs les bataillons épars
Sommeillent sur la foi de leur chef intrépide;
Farnèse est avec eux; sa gloire est leur égide;
Il veille, et, de l'aurore appelant le retour,
Prépare dans la nuit les conquêtes du jour.
Trop fier de sa valeur, trop entouré d'esclaves,
Déjà dans sa pensée il soumet les Bataves;
L'orgueilleux ne sait pas quel immortel appui
Vient protéger leur cause, et marcher contre lui.

De l'aspect de son camp les Déesses lassées,
Côtoyant la Zélande et ses îles glacées,
Des fleuves et des mers ont franchi les détours:
Enfin, de Rotterdam apercevant les tours,
Elles y descendaient quand déjà la nuit sombre
Dans un autre hémisphère allait porter son ombre.
L'aurore, en les voyant, sourit au haut des cieux;
L'horizon par degrés étincelle de feux;
Le jour luit, et jamais ces humides contrées
D'aussi pompeux rayons ne furent éclairées.

De leur berceau de fleurs les célestes gémeaux
Ranimaient les cités, égayaient les hameaux;
Partout s'embellissait d'une fraîcheur nouvelle
Du monde épanoui la jeunesse éternelle:
Le riche abandonnant ses tranquilles foyers,
Les élèves des arts quittant les ateliers,

« De nouveaux alliés, et non de nouveaux maîtres :
« D'Alençon l'a prouvé, l'intérêt fait les traîtres.
« Fixez les droits du peuple, il ne peut se trahir ;
« Déclarez nos devoirs, nous saurons obéir. »

Lalain, qui des Frisons gouverne la contrée,
Issu dans le Brabant d'une race illustrée,
Nouveau soutien du peuple, et vieil ami des cours,
Se leva quand Nassau terminait son discours.
« Philippe en ces climats a fait couler des larmes,
« Et, las d'un joug honteux, nous avons pris les armes,
« Dit-il : du premier rang des premiers conjurés
« J'ai bravé, comme vous, deux tyrans abhorrés ;
« Granvelle, déshonneur de la pourpre romaine,
« Et ce d'Albe inhumain, fier d'inspirer la haine.....
« Éteindre les bûchers d'un tribunal sanglant,
« Écarter de ce peuple un impôt accablant,
« Tels furent nos projets : Nassau doit les connaître ;
« Nés libres sous un roi, nous combattions un maître.
« L'ambition vers nous avait conduit Valois ;
« Il nous quitte : aujourd'hui cette terre est sans lois :
« Elle veut être libre ; elle n'est qu'affranchie !
« Mais fuir le despotisme au sein de l'anarchie !
« Non, peuple, non, guerriers, vous ne le voulez pas.
« L'épreuve en est horrible. Après de longs débats
« Avec le repentir l'expérience arrive,
« Toujours trop achetée, et souvent bien tardive.

« Que prétendez-vous donc? Choisir un autre roi?
« Quand vous l'aurez choisi, gardera-t-il sa foi?
« N'osera-t-il jamais asservir nos provinces?
« Quel joug est le plus dur? Celui des nouveaux princes.
« Ah! Philippe, oubliant un injuste courroux,
« Philippe, enorgueilli de sujets tels que vous,
« Éclairé par le temps, et prompt à vous entendre,
« Respecterait des droits que vous savez défendre.
« Qui peut les garantir? Un glorieux traité.
« Ne vous confiez plus au glaive ensanglanté;
« Environnés d'écueils, évitez les naufrages;
« Rentrez avec honneur, après quinze ans d'orages,
« Dans le foyer paisible où vos heureux enfans
« D'olive et de lauriers ceindront vos cheveux blancs. »
Il dit. Lumay s'élance; impatient, il crie:
« Philippe encor, Philippe insulte à la patrie;
« Et la foudre en ses mains, déjà prête à partir,
« N'attend pour s'arrêter que notre repentir?
« Rassasié de sang, fatigué de victimes,
« Le tyran voudra bien nous pardonner ses crimes?
« Ah! les cœurs généreux ne l'accepteront pas,
« Cet insolent pardon, pire que le trépas.
« Que dis-je? en doutez-vous? Le Castillan parjure
« Oublirait son serment, et non pas son injure!
« Mais, ce qui doit surtout nous inspirer l'effroi,
« Le parti catholique a besoin de son roi.

« Et, quand je poursuivais une secte infidèle,
« D'un excès de rigueur on accusait mon zèle !
« Eh bien ! que, du Brabant regagnant les cités,
« Elle échange l'honneur contre les dignités :
« Nous, au-delà des mers fuyons la tyrannie.
« Ainsi le Phocéen, désertant l'Ionie,
« A ses champs paternels préféra ses vertus,
« Et parmi les Gaulois porta ses dieux vaincus.
« Ici n'espérons point que la fortune change.
« Aux rives de Ceylan, près des bouches du Gange,
« Elle attend nos débris ; un sol aimé des cieux
« Y récompensera nos soins laborieux.
« Transportons nos vieillards, nos enfans, et nos femmes.
« Que nos champs submergés, que nos cités en flammes,
« Du sombre Castillan bravent encor les fers ;
« Qu'un jour le voyageur, en traversant nos mers,
« Dise : Là s'élevait l'antique Batavie.
« Malheureuse quinze ans, mais jamais asservie,
« Quinze ans à l'oppresseur elle osa résister,
« Ne put exister libre, et cessa d'exister. »

A peine il achevait, l'assemblée en tumulte
Au milieu d'un bruit sourd s'agite et se consulte.
Du parti catholique adversaire indompté,
Lumay, sans la comprendre, aimait la Liberté.
On le vit dans les camps signaler sa furie,
Et se venger lui-même au nom de la patrie.

Cette fénéité qui ternit ses exploits
L'accompagnait encor dans le temple des lois :
Un bouillant caractère, et trop d'indépendance,
De ses vœux mal conçus égaraient l'imprudence.
Mais les divinités, présentes dans ces lieux,
Bientôt sur Barneveld ont fixé tous les yeux.
Huit lustres ont mûri sa nerveuse éloquence ;
Il hait la servitude autant que la licence ;
Il se lève, et soudain les esprits sont calmés :
Il semble qu'en ses traits, d'un feu pur animés,
Du peuple et des états tous les destins respirent ;
Et, planant sur son front, les déesses l'inspirent.
« Lorsqu'un peuple, dit-il, s'éveille et rompt ses fers,
« Il doit savoir combattre, endurer les revers ;
« Quand le danger s'accroît, doubler la résistance,
« Subjuguer la fortune à force de constance,
« Vers le but souhaité concentrer ses regards,
« Y marcher d'un pas ferme, éviter les écarts ;
« Et, sans daigner jeter un coup d'œil en arrière,
« Se reposer vainqueur au bout de la barrière.
« Méritons le triomphe, et conquérons la paix :
« Quel traité ferions-nous en demeurant sujets ?
« Philippe, des autels vengeant le privilége,
« S'il tenait son serment se croirait sacrilége.
« Philippe est né despote ; il ne peut concevoir :
« Qu'une foi despotique et l'absolu pouvoir.

« Jusque dans le pardon craignons sa barbarie;
« J'y consens; mais faut-il submerger la patrie,
« Et, loin d'elle cherchant des trésors incertains,
« A la merci des flots confier nos destins?
« Un rivage opulent doit réparer nos pertes;
« A nos voiles, dit-on, les Indes sont ouvertes!
« O vous, qui prétendez en ces climats brûlans
« Exiler nos vieillards, nos femmes, nos enfans,
« Y transporterez-vous les tombeaux de nos pères,
« Les monumens publics, les toits héréditaires,
« L'air que nous respirons, et ces frimas amis,
« Ces flots même, ces flots que nous avons soumis?
« Une mer tyrannique usurpait ce rivage;
« Nos aïeux, triomphant d'un sol âpre et sauvage,
« Aux prodiges de l'art forcés par le besoin,
« Ont dit à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin.
« Dans ces vastes marais dont ils firent des plaines,
« Civilis arrêta les légions romaines.
« Où sont-ils ces héros qui devant leurs remparts
« Font reculer les mers et l'aigle des Césars?
« Enfans efféminés de nos mâles ancêtres,
« Ne savons-nous que fuir, ou ramper sous des maîtres?
« Il faut rester et vaincre. Eh! qu'avez-vous été
« En luttant contre un roi pour votre liberté?
« Ou des républicains, ou des sujets rebelles.
« Trouvez dans vos périls des ressources nouvelles,

« Qu'entre Philippe et vous s'élève un mur d'airain;
« Déclarez-le déchu du pouvoir souverain.
« Plus de roi désormais; un roi veut des esclaves:
« Désormais aujourd'hui vous serez les Bataves.
« Vous l'êtes; dès long-temps vous exercez vos droits;
« Cette terre est sans maître; elle n'est point sans lois;
« Libre, elle reconnaît la puissance publique.
« Ici d'un peuple entier la volonté s'explique;
« Sept provinces, formant d'indissolubles nœuds,
« Nomment leurs députés, manifestent leurs vœux;
« Un chef digne de vous et de sa renommée,
« Obéit aux États et commande à l'armée:
« De généreux secours vous sont déjà promis.
« Chez les princes germains vous aurez pour amis
« Ceux qui, revendiquant la conscience humaine,
« Ont cessé de ramper sous l'idole romaine.
« Des monts helvétiens de robustes soldats
« Au nom de Liberté descendront sur vos pas.
« Le héros béarnais soutient votre espérance;
« Accourus à sa voix des cités de la France,
« Ses amis dans vos rangs combattent aujourd'hui.
« Plus puissant quelque jour, il sera votre appui.
« Élisabeth vous doit son alliance auguste;
« Car elle hait Philippe, et sa haine est trop juste.
« Unis à vos drapeaux, les guerriers d'Albion
« Viendront du Castillan punir l'ambition.

« Et, le laissant régner aux rives du Mexique,
« Briseront sur nos mers son trident despotique.
« Marchez; que vous importe un impuissant courroux?
« Marchez; encor un pas, la victoire est à vous.
« Alors à vos enfans vous léguerez la gloire,
« Des travaux, des exploits, des vertus à l'histoire;
« Aux rois ambitieux un cuisant souvenir,
« Un exemple immortel aux peuples à venir. »
Il se tait: mais long-temps son éloquence altière
Retentit dans les cœurs de l'assemblée entière.
Lalain même, une fois ranimant sa tiédeur,
Lumay, de ses transports laissant calmer l'ardeur,
Étonnés d'être unis, par un commun hommage,
Au vœu de Barnevelt ont donné leur suffrage:
Tel un fleuve opulent, cher aux cultivateurs,
En déployant l'azur de ses flots bienfaiteurs,
Attire le ruisseau qui sur l'aride plaine
Épanche une eau dormante et lentement se traine;
Et le fougueux torrent qui, du sommet des monts,
Tombe et retombe au loin de vallons en vallons;
Et, baignant avec lui des campagnes fécondes,
Le ruisseau, le torrent, viennent grossir ses ondes,
Et bientôt aux remparts d'une riche cité
Apportant l'abondance et la prospérité.
Les décrets sont rendus; la Batavie antique
Avec orgueil s'élève au rang de République;

On abjure Philippe; on renonce à des rois;
Du peuple souverain le nom préside aux lois.
Les États réunis, du peuple mandataires,
De son pouvoir sacré sont les dépositaires;
On élit, pour régler les communs intérêts,
Par des soins assidus, vigilans, et secrets,
Nassau, chef des guerriers dont il est le modèle;
Barnevelt, à la gloire, à son pays fidèle;
Maurice et Châtillon, rivaux dans les combats;
Boizot vaillant comme eux, comme eux cher aux soldats.
Au sein de Rotterdam, et bientôt dans l'armée,
De ces grands changemens la nouvelle est semée:
Les membres des États, mêlés aux citoyens,
Sont de la Liberté proclamés les soutiens.
Tout s'ébranle; et déjà sous l'effort unanime
De ces républicains, que la vengeance anime,
Sous des milliers de bras par la haine poussés,
Sous les pesans marteaux frappant à coups pressés,
Du monarque déchu tombent les armoiries,
Les titres arrachés, les images flétries;
Ces symboles d'empire, et ces signes muets,
Avec pompe étalés sur le front des palais,
Au milieu des combats survivaient à l'empire:
Tant avec le pouvoir l'habitude conspire!
Tant sous le joug royal les peuples abattus
Sont lents à ressaisir leurs droits et leurs vertus!

Par l'airain belliqueux une fête annoncée
Dans la cité paisible est bientôt commencée;
Un bal a rassemblé guerriers et villageois;
Le son bruyant du fifre au doux son du hautbois,
Là, s'unit en cadence; ici, sous les portiques,
Sur les quais opulens, dans les places publiques,
Mille joyeux festins, que raniment les chants,
Par degrés dans la nuit sont prolongés long-temps;
Et d'innombrables feux la ville au loin parée
Des rayons d'un jour pur semble encore éclairée.
La Liberté, présente aux yeux des citoyens,
A d'un peuple d'amis resserré les liens;
Dans les banquets, où règne une aimable franchise,
Près de la pauvreté la richesse est assise;
Chacun donne et reçoit; et partout sont offerts
Les tributs des forêts et les tributs des mers,
La douce Malvoisie, et les vins de la France,
Et le nectar qui coule au Cap de l'Espérance.
Une coupe à la main, Châtillon le premier
Dit : Au Peuple batave! il est sage et guerrier.
Une coupe à la main, Maurice lui réplique :
Aux Chevaliers français, au courage héroïque!
Aux États! dit Boizot; ils nous rendent nos droits.
Que ce jour soit béni! que du temple des lois
Jamais un souffle impur n'empoisonne l'enceinte!
Nassau se lève, et crie : A la Liberté sainte!

A l'empire du peuple, unique souverain!
Et Barnevelt ajoute : Aux droits du genre humain!
Si de vieux préjugés lui font toujours la guerre,
Sur eux et sur les rois reconquérant la terre,
Qu'il pense et qu'il soit libre, afin qu'il soit heureux!
La Raison, triomphante à ces cris généreux,
Fait au sommet des airs, en déployant ses ailes,
De son divin flambeau jaillir trois étincelles :
Aux bords de la Gironde, en des vallons fleuris,
L'une alla de Montaigne échauffer les écrits;
La seconde à Florence éclaira Galilée;
Sur le rivage anglais la troisième envolée
Brillait devant Bacon dans le nouveau chemin
Où ce profond penseur guida l'esprit humain.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

L'espoir encor lointain d'un avenir si doux
A de la Tyrannie allumé le courroux.
Près d'elle ont retenti jusqu'aux bouches du Tage
Les cris de l'allégresse et les vœux du courage;
Et, tandis qu'à Lisbonne elle foule à ses pieds
Des Portugais en pleurs les fronts humiliés,
Au nom d'un peuple libre elle pleure elle-même,
Essaie avec effroi son nouveau diadème,
Chancelle, et tout à coup, dévorant ses regrets,
Se rassure en voyant ses bourreaux toujours prêts.
« Non, point de liberté; non, ma fière ennemie
« N'aura point à ma cause attaché l'infamie,
« Dit-elle; c'est en vain, peuple lâche et sans foi,
« Que ton farouche orgueil ne connaît plus de roi;
« Et de tes séducteurs les trompeuses caresses
« Ne te sauveront pas de mes mains vengeresses.
« Tremble! » Elle dit, et part. Dans les routes de l'air
Six vautours enchaînés traînent son char de fer :
A son hideux aspect les aquilons mugissent,
Les champs sont desséchés, les étoiles pâlissent;

Un cimeterre en main l'Esclavage la suit;
Et l'horrible déesse, au milieu de la nuit,
Ayant déjà franchi dix provinces tremblantes,
Couvre l'Escurial de ses ailes sanglantes.
Là, Philippe enivrait ses superbes regards
Des trésors du Mexique et du luxe des arts.
Il orne chaque jour ces retraites si belles;
Il y fuit les remords; mais les remords fidèles,
Auprès de leur monarque empressés chaque jour,
Ont à l'Escurial établi leur séjour.
Du palais de Philippe hôtes inévitables,
Dès qu'il est endormi du sommeil des coupables,
Leur noire légion vient, dans l'ombre des nuits,
De son cœur despotique irriter les ennuis.
C'est l'heure accoutumée; et jamais les ténèbres
N'ont tracé devant lui tant d'images funèbres.
D'Egmond sur l'échafaud le glace de terreur:
La flamme des bûchers qu'alluma sa fureur
L'éclaire; et sur le front de ses pâles victimes
Il lit, en traits de sang, la liste de ses crimes.
Élisabeth, Carlos, son épouse, et son fils,
Parés de leur jeunesse, et de gloire embellis,
Lui font boire à longs traits la coupe empoisonnée
Qui termina trop tôt leur noble destinée.
Charles-Quint, plus terrible, et l'œil étincelant,
Apparaît au milieu du cortége effrayant:

Non tel que dans les jours de sa grandeur suprême,
Un globe dans les mains, et ceint du diadème;
Mais courbé sous la haire, et comme en un cercueil,
Vivant, il assistait aux pompes de son deuil.
Il reproche au tyran la misère publique,
Les affronts prodigués à son ombre héroïque;
Et, par l'ordre inhumain d'un fils dénaturé,
Le testament d'un père à la flamme livré.
Tout fuit : la tyrannie a de sa main puissante
Écarté loin du roi la troupe menaçante;
Aux remords un moment elle interdit l'accès :
Seule avec le monarque elle emprunte les traits,
L'air, le maintien, le port, et la voix de Marie,
A des crimes pieux saintement aguerrie,
Et qui, sur les Anglais régnant par ses bourreaux,
L'Évangile à la main, dressa des échafauds.
« Philippe, éveille-toi, dit la sombre Déesse :
« Soutenu par la force, instruit par la sagesse,
« Laisse à des rois sans gloire un lâche repentir :
« C'est moi qui t'aime encor, et qui vient t'avertir;
« C'est moi, c'est ta seconde et ta plus digne épouse :
« De tes félicités quand l'Europe est jalouse,
« En veux-tu par faiblesse interrompre le cours ?
« N'écoute que le ciel armé pour ton secours.
« Ton nom ne règne plus sur la rive batave :
« Venge le ciel et toi d'un peuple qui te brave.

« Ces mutins sont à craindre : on va les soutenir ;
« Une sœur que je hais, que j'aurais dû punir,
« Élisabeth, appui d'un culte sacrilége,
« Est prête à te combattre, et déjà les protége.
« Épuise tes trésors, renforce tes soldats ;
« Dicte au saint tribunal les arrêts du trépas ;
« Ni délai, ni pardon : si tu veux sur les traîtres
« Reconquérir les droits qu'exerçaient tes ancêtres,
« L'honneur de nos autels, l'autorité d'un roi ;
« Frappe, il est temps ; adieu : Philippe, éveille-toi. »
Elle était déjà loin ; Philippe écoute encore :
Tout garde le silence. Il s'éveille : l'Aurore
Ouvrait en souriant les portes du matin ;
Mais lui, morne et rêveur, lui, d'un œil incertain,
Des objets fugitifs poursuit en vain l'image.
Il descend dans son cœur ; il y trouve la rage :
Il gémit, il éclate : inquiet et surpris,
Un serviteur obscur, accourant à ses cris,
Des nocturnes chagrins vit l'infaillible marque
Empreinte à longs replis sur le front du monarque.
O surcroît de douleur ! En ce pompeux séjour,
Les courriers de Farnèse ont devancé le jour :
C'est de lui que Philippe en un récit fidèle,
Apprend des révoltés l'ambition nouvelle,
Les droits des citoyens à sa honte établis,
Et de son nom royal les honneurs abolis.

« Mais, quand de Charles-Quint la sagesse trompée
« Crut aux champs du Tyrol juger avec l'épée
« Ces dogmes de Luther que Rome avait proscrits,
« Et voulut des Germains enchaîner les esprits,
« Il trouva la limite où le pouvoir expire ;
« Et l'empereur, fuyant au milieu de l'empire,
« En ses propres États redoutant sa grandeur,
« De son astre étonné vit pâlir la splendeur.
« Il fut vaincu. Par qui ? Non par ces faibles princes
« Qui, l'adorant jadis au fond de leurs provinces,
« Loin de lui prosternés mendiaient son appui :
« C'était l'opinion qui triomphait de lui ;
« L'opinion qui donne et reprend la victoire,
« Qui fait l'autorité comme elle fait la gloire.
« Vous levez des soldats, mais contre vos sujets :
« Vous semez des trésors, pourquoi pas des bienfaits ?
« Vos galions chargés de tout l'or des deux mondes
« Au sein de la tempête enchaînent-ils les ondes ?
« Qu'importent le courage et l'art des matelots
« Quand des zéphirs heureux n'ont point calmé les flots ?
« Après quinze ans d'efforts qu'attendre de vos armes ?
« Du sang, des orphelins, des veuves et des larmes.
« Il est un invincible, un auguste pouvoir ;
« J'oserai pour les rois l'appeler un devoir :
« La clémence. Employez cette arme bienfaitrice ;
« Songez que la clémence est encor la justice :

« C'est la cause de Dieu que vous croyez venger;
« Nassau croit la défendre, et Dieu seul peut juger.
« Au Mexique, où régna l'impiété du glaive,
« Je fus long-temps l'ami, le compagnon, l'élève
« De ce bon Las-Casas, modèle des vertus,
« Homme, l'honneur de l'homme, hélas! et qui n'est plus.
« Il essuya des pleurs, et n'en fit point répandre.
« J'ai vu les Indiens à genoux sur sa cendre;
« Ils ont, en le voyant, appris à nous chérir;
« On les avait conquis; il sut les acquérir.
« Il faudrait l'imiter. Si par la violence
« On veut d'un peuple aigri forcer l'obéissance,
« Les Bataves pour vous sont à jamais perdus:
« Mais, sire, à vos bienfaits vous les verriez rendus;
« Ne désapprouvez point ma franchise hardie:
« J'ose encor aspirer, au déclin de ma vie,
« A l'honneur de fléchir un monarque irrité;
« Aussi près du cercueil on dit la vérité. »
Il se tait: le conseil réfléchit et balance.
D'un si noble langage on sentait la puissance;
Et même la pitié, qu'ils ne connaissaient plus,
Saisit d'Albe et Granvelle indignés d'être émus.
Philippe avec effort compose son visage:
« Figuéroa, dit-il, vos vertus et votre âge
« M'ordonnent d'excuser cet étrange discours:
« Je veux, en l'oubliant, vous estimer toujours:

« Mais, quand on veut régner, on suit peu vos maximes.
« — Granvelle, au nom du Dieu juge et vengeur des crimes,
« Je vous confie encor cet empire sacré,
« Qui jadis au Brabant vous a tant illustré :
« Soyez semblable à vous, juste, mais inflexible :
« Allez. — Vous, Médina, que ma flotte invincible
« Vous suive, et du Batave investisse les ports ;
« Et si, pour les défendre, osant quitter leurs bords,
« Les Anglais de mes droits ont perdu la mémoire,
« Puissiez-vous de Lépante égaler la victoire !
« — Vainqueur du Portugal, demeurez près de moi,
« De tous mes ennemis, vous l'éternel effroi,
« Qui depuis quarante ans lassez la renommée,
« D'Albe, dont le nom seul me valait une armée.
« Mais que vos fils, bouillans d'un généreux courroux,
« Au péril, à la gloire, accoutumés par vous,
« Revolent dans les camps où, presque dès l'enfance,
« Ils ont sous vos drapeaux exercé leur vaillance ;
« Qu'ils secondent Farnèse, à qui tous mes états
« Fourniront de nouveau de l'or et des soldats.
« J'aurai d'autres moyens pour venger ma querelle.
« Je veux, avant trois mois, que ce peuple rebelle,
« Esclave déchaîné qui se croit souverain,
« Retombe à mes genoux sous un sceptre d'airain. »
Il dit, et disparaît. Le conseil se dissipe :
Figuéroa s'éloigne en pleurant sur Philippe ;

Médina songe à vaincre, et Granvelle à punir;
D'Albe est avec ses fils qu'il vient de réunir.
« Mes enfans, leur dit-il, voyez ces trois épées;
« Des ennemis du roi le sang les a trempées.
« L'une, des Catalans réprima les complots;
« L'autre, du sang batave a fait couler les flots;
« Aux bords où l'Océan reçoit les eaux du Tage,
« Celle-ci d'un roi faible a conquis l'héritage.
« Prenez-les, et partez : soutenez-en le poids;
« Mais, pour le soutenir, il faut de grands exploits.
« Tolède, que Nassau de votre main périsse;
« Fernand, faites tomber la tête de Maurice;
« Alvar, que Châtillon expire sous vos coups.
« Un honneur partagé n'est point assez pour vous :
« Qu'ils meurent par vous seuls, c'est l'ordre de ma haine. »
Chacun des trois répond en jurant le trépas
Du terrible ennemi que va chercher son bras.
Mais dans le sein de Dieu tout l'avenir repose,
Et des sermens humains c'est lui seul qui dispose.
Les uns, comme l'encens, jusqu'à lui sont portés;
Les autres, moins heureux, de son trône écartés,
Légers comme les vents, comme eux s'évanouissent.
Quand d'un succès futur les trois guerriers jouissent,
Le ciel qui les entend condamne ces pervers,
Et leurs sermens cruels se perdent dans les airs.

. . . . . .

FRAGMENS DU IXe. CHANT.

SONGE DE NASSAU ; TEMPLE DE LA GLOIRE.

Les rois qui s'enivraient d'un encens odieux,
Et, n'ayant rien d'humain, se sont déclarés dieux,
Sont à jamais bannis du vénérable temple;
Mais la Gloire y reçoit, et ton œil y contemple
Les rois hommes encor, les mortels généreux,
Qui, soumis à des lois, n'ont point régné pour eux.
Tu vois Codrus, Agis, ces deux chefs magnanimes,
Des saints devoirs du trône héroïques victimes;
Sésostris et Numa, princes législateurs;
Là, Titus et Trajan, sous qui les délateurs
Perdirent le pouvoir de vendre l'innocence;
Empereurs citoyens, plus grands que leur puissance,
Et dont le nom chéri, si doux à mériter,
Est le surnom des rois quand on veut les flatter.
Sur les cheveux blanchis du sage Marc-Aurèle,
Le laurier des Césars, couronne paternelle,
N'est point souillé des pleurs et du sang des humains;
Mais le pouvoir suprême, adoré dans ses mains,

Sous Commode, son fils fut l'effroi de la terre :

. . . . . .

Admire ce Julien, dans Bysance élevé,
Né pour l'honneur du monde, et trop tôt enlevé,
Rassemblant les vertus, les talens d'un grand homme,
Survivant aux Romains, mais digne encor de Rome.
Ce sultan que tu vois est le fier Saladin;
Il rendit le repos aux rives du Jourdain,
Des chrétiens oppresseurs délivra la Syrie,
Et devint conquérant pour venger sa patrie.
Plus bas est Louis neuf, dont l'équitable voix
D'un sommeil léthargique a réveillé les lois.
Hélas! en d'autres temps sa pieuse ignorance
Perdit aux bords du Nil les trésors de la France :
Mais des vertus sans tache et trente ans de malheurs
A la sévère histoire ont arraché des pleurs;
En condamnant son siècle elle absout sa mémoire,
Et ne lui ferme point le Temple de la Gloire.
Le souvenir du pauvre et l'amour des Français
Au clément Louis douze en permettent l'accès.
A côté de Julien tu vois briller Gustave,
Ce roi libérateur de la Suède esclave :
Sage, vaillant, heureux, il sut vaincre à la fois
L'imposture romaine et le tyran danois.
Les premiers de leur temps dans le premier des arts,
Ces mortels inspirés appellent tes regards.

L'harmonieux Lucrèce, élève d'Épicure,
Chante en vers immortels l'immortelle nature :
Ovide en vers plus doux, et sans peine enfantés,
Des fables de la Grèce embellit les beautés :
Sublime sans orgueil, enjoué sans délire,
Horace à tous les tons soumet sa docte lyre;
Et Virgile aux bergers, aux descendans des dieux,
Consacre tour à tour ses chants mélodieux.
De la plaine olympique et des bois de Némée
Pindare élève aux cieux la poussière enflammée;
Euripide et Sophocle, en vers mouillés de pleurs,
Des tragiques héros illustrent les malheurs;
Et Ménandre, épurant l'autre scène avilie,
Sourit à la Sagesse en peignant la Folie.
Parmi ces vrais talens, rivaux et non jaloux,
Contemple ce vieillard qui les surpasse tous :
Une envieuse nuit a fermé sa paupière;
Mais son âme reçoit et répand la lumière :
Son front large et pensif, par les ans sillonné,
S'élève de lauriers et de feux couronné;
C'est Homère. Aux héros, aux poëtes, aux sages,
Il chante encor ses vers, il dicte ses ouvrages,
D'un art qu'il inventa modèles éclatans,
Rajeunis tous les jours par les rides du temps.

ESSAI

SUR LES PRINCIPES DES ARTS.

POÈME.

CHANT PREMIER.

J'EXPOSE dans mes vers les principes des arts.
Toi, dont la France obtint les propices regards,
Par qui la Grèce et Rome ont produit des miracles,
Apollon, dieu du jour, dieu qui rends les oracles,
Qui, de rayons couvert, et tenant l'arc vengeur
Sous qui du noir Python succomba la fureur,
Guides le vol hardi de ce coursier rapide
Dont le pied fit jaillir la source Aganippide,
Daigne inspirer ma voix! Et vous, pudiques sœurs,
Muses, de vos accords prêtez-moi les douceurs;
Laissez-moi d'Hélicon parcourir les ombrages,
Où, ceintes de lauriers sous l'abri des bocages,
Vous formez en dansant ces chants mélodieux
Qui montent vers l'Olympe, et vont charmer les Dieux:

Je vous implore aussi, Grâces enchanteresses;
Vous égayez le cœur des neuf chastes Déesses;
De vos jeux élégans vous ornez leurs concerts :
Eh! que seraient sans vous et le chant et les vers?
Donnez-moi ce talent dont l'heureuse souplesse
S'élève avec vigueur, descend avec noblesse,
Sait badiner, instruire, émouvoir, raisonner,
Et prendre tous les tons sans jamais détonner.

Les arts n'ont qu'un objet, d'imiter la nature :
Poésie, Éloquence, et Musique, et Peinture,
Marchent au même but par des sentiers divers :
Mais, comme ils sont voisins, un esprit de travers
De les confondre ensemble a souvent la manie,
Et voit dans ses écarts les élans du génie.
En vain le mauvais goût s'empresse d'applaudir :
Dénaturer les arts, n'est pas les agrandir.

Ainsi qu'aux vers bien faits, il faut à l'éloquence
Les sons harmonieux, le nombre, la cadence,
Les termes enrichis d'un sens plus étendu,
Des termes rapprochés l'hymen inattendu,
Ces tours, ces mouvemens, ces figures pressées,
Qui font agir les mots et peignent les pensées.
Bossuet, Fénélon, leur devancier Pascal,
Buffon leur successeur, et Rousseau leur égal,
Des lecteurs délicats méritant les suffrages,
De ces trésors du style ont paré leurs ouvrages.

Mais vous n'y trouvez pas tout ce pompeux jargon,
Tous ces lambeaux de vers sans rime et sans raison,
Tous ces ornemens faux, nés quand le goût s'éclipse,
Sublime d'Alcoran, beautés d'Apocalypse,
Que vont semant partout ces charlatans nouveaux,
Dont Bélise et Tartufe encensent les tréteaux.

Quelques gens semblent croire aux poëmes en prose :
Ils ont tort, et le mot ne change point la chose.
A quoi bon, mes amis, défigurer vos pas?
Vous marchez mal, d'accord; mais vous ne dansez pas.
Si l'auteur que tourmente une verve indiscrète,
Faisant des vers sans grâce, est un méchant poëte,
Sous le nom de poëte il se déguise en vain,
Lorsqu'il ne peut des vers atteindre l'art divin.
Réduisons chaque terme à sa valeur réelle :
On dit, Homère est peintre; est-il rival d'Apelle ?
Sophocle est éloquent; devient-il orateur?
Des mots harmonieux un usage enchanteur
Fait-il que Cicéron ait la lyre d'Horace ?
Des écrits pleins de feu, de couleur, et d'audace,
Du sévère Tacite animent les écrits;
Est-ce un poëte épique? Ou veut-on qu'aux récits
Avec son merveilleux la fable soit mêlée,
Et faut-il de ce titre honorer Apulée?
Non; mais au merveilleux notre style répond;
Nous avons du poëme et la force et le fond,

Héros, fable, récit, épisodes, prodiges.
Soit; l'intérêt vous manque; entassez les prestiges;
Aux dieux du Panthéon joignez la *Fleur des Saints*.
Osez même, appauvris par de nombreux larcins,
Habiller de centons votre prose guindée,
Où tout veut être image, où rien n'offre une idée:
Au Parnasse français on n'assure ses droits
Qu'avec cet art qui chante et qui peint à la fois,
Qui sait dans les esprits graver ce qu'il exprime,
Qui fait servir au sens la mesure et la rime,
Voit de brillans appuis où vous voyez des fers,
Et pare la raison du charme des beaux vers.

Du prélat de Cambrai quand la douce sagesse
D'un élève royal instruisait la jeunesse,
Par Homère et Sophocle il était inspiré;
Il avait leur pinceau, mais non leur chant sacré:
Télémaque, où partout brille un talent suprême,
Est un chef-d'œuvre en prose et n'est pas un poëme;
L'auteur n'avait point dit: Je chante ce héros;
La Mothe un peu plus tard vint abuser des mots.
La Mothe, en vers très-durs estropiant Homère,
Écourta l'Iliade en un trop long sommaire:
Dans le lit de Procuste il osa mutiler
Celui qu'aucun rival ne pouvait égaler;
Et son aridité, du sublime ennemie,
Fait du géant du Pinde un nain d'académie.

Honni par le public, il cessa de rimer,
Et dans une ode en prose il lui plut d'affirmer
Que, sans écrire en vers, on peut être un poëte,
Essayer le cothurne, emboucher la trompette.
Bientôt, pour se couvrir du manteau d'un beau nom,
Comme un chantre héroïque il cita Fénélon.
Des poëmes rimés l'éclatante disgrâce
Avait, durant un siècle, effrayé le Parnasse.
On avait vu tomber le conquérant Clovis,
L'empereur Charlemagne, et le saint roi Louis;
L'ostrogoth Alaric, dans la nuit éternelle,
Descendre côte à côte auprès de la Pucelle;
David suivre Moïse et précéder Jonas
De même on vit Séthos, Télèphe, et les Incas,
Et Joseph, et Numa, sans rime, sans mesure,
Mais de la poésie affectant la parure,
Trébucher l'un sur l'autre, et, prônés quelques jours,
Dans le fleuve d'oubli s'enfoncer pour toujours.
Eh quoi! Châteaubriand, vos Martyrs se défendent!
Vain espoir : ils s'en vont; leurs aînés les attendent;
Et le roman chrétien touche aux flots du Léthé,
Rendez-vous des journaux qui vous ont exalté.
Modèle et maître encor des chantres de l'Europe,
O vieillard d'Ionie! et toi, dont Parthénope
Voit la tombe enfanter des lauriers toujours verts,
Sous les rayons d'un ciel aussi purs que tes vers;

Ingénieux Toscan, dont la muse divine
Posséda la baguette et les charmes d'Alcine;
Et toi, son successeur, dont la brillante voix
Célébra de Renaud l'amour et les exploits;
Aveugle d'Albion, qui, dans ta noble ivresse,
Atteignis quelquefois l'aveugle de la Grèce;
Toi qui vengeas l'honneur du Parnasse français,
Qui, par tous les talens, obtins tous les succès;
Qui sus joindre à l'éclat de vingt lauriers tragiques
L'éclat plus grand encor de deux palmes épiques;
Vous tous qui, la trompette et la lyre à la main,
Par des vers inspirés charmez le genre humain,
Et, debout au sommet des collines sacrées,
Levez sur tous les fronts vos têtes révérées :
Si plus d'un prosateur, Icare audacieux,
Sur des ailes de cire a cru monter aux cieux,
Pardonnez, ou des vers assurez la vengeance :
Naisse, naisse à vos chants un poëte à la France,
Et, des beaux temps du Pinde amenant le retour,
Qu'à vos concerts divins il se mêle à son tour!
On a tout confondu : l'orgueil et l'impuissance,
Aux poëmes en prose ayant donné naissance,
Produisirent encor ce genre singulier
Où Nivelle, à la fois tragique et familier,
A de pénibles ris joignant de tièdes larmes,
Des muses de la scène a travesti les charmes;

Toutes deux on les cherche, et toutes deux en vain.
Sans effort quelquefois haussant le brodequin,
Thalie approche un peu du ton de Melpomène :
Quand le sévère Alceste, épris de Célimène,
De son amour jaloux lui laisse voir l'excès ;
Ou lorsque de Tartufe abhorrant les succès
Cléante au faible Orgon peint les dévots de place,
Armant d'un fer sacré leur hypocrite audace,
La diction s'élève au niveau de l'auteur.
Du cothurne à son tour abaissant la hauteur,
Quelquefois Melpomène avoisine Thalie :
Écoutez l'enfant-roi qu'interroge Athalie ;
En ses discours naïfs chaque terme est sans fard ;
Tout l'art a disparu : c'est le comble de l'art.
Mais Racine, en ses vers aussi doux qu'énergiques,
A toujours les accens et les larmes tragiques ;
Et Molière, des siens bannissant les douleurs,
Jamais aux ris joyeux n'osa mêler des pleurs.
Celui de qui la muse inégale et hardie
Créa du peuple anglais la sombre tragédie,
Sublime par élan, fut bouffon par accès ;
On peut à son ardeur pardonner des excès :
Dépourvu de modèle, il dut à la nature
Les germes vigoureux d'un talent sans culture.
D'ignorans spectateurs, bien loin de l'éclairer,
Sur ses pas vagabonds aimaient à s'égarer :

Mais, lorsque de nos jours la lourde Germanie
Rappelle ses écarts et non pas son génie,
Nous, disciples des Grecs, et par eux adoptés,
Sans le prendre pour guide, admirons ses beautés;
Et, respectant du goût la sévère limite,
Avec génie encor que Ducis les imite.
De Schiller, de Lessing, si l'orgueil un peu plat
Du théâtre français voulut ternir l'éclat,
Loin du trône où, tenant et le sceptre et la lyre,
Sont assis trois rivaux maîtres du même empire,
Que Lessing et Schiller de leurs drames bâtards
Surchargent à l'envi les tréteaux des remparts.
Chez ces mêmes Germains, faibles dans l'art d'écrire,
Naquit l'étrange abus de vouloir tout décrire;
Il a gagné la France, et nos faiseurs de vers
N'ont que trop imité cet ennuyeux travers.
Peter Neefs, en peignant, sait promener ma vue
Sous les arcs prolongés d'une église étendue;
Trompé par Gérard Dow je touche avec les yeux
Les marbres, les cristaux, les tapis précieux;
Auprès de Van-Huysum je crois cueillir encore
Les présens de Bacchus, de Pomone et de Flore;
Humant l'air enflammé, l'impétueux taureau,
Ici, grâce à Berghem, mugit sous le pinceau;
Là, du soleil couchant, dans un beau soir d'automne,
Sous les doigts du Lorrain la lumière rayonne,

Décroît, baisse; et, perçant des voiles entr'ouverts,
Dore les prés, les bois, les palais et les mers.
Un Scudéri moderne, en sa verve indiscrète,
Décrit tout sans pinceaux, sans couleurs, sans palette,
De l'éléphant au rat, de l'aigle au moucheron :
Traduisant en plats vers la prose de Buffon,
Compilant le fatras compilé par Bomare,
Et toujours trivial, quoique toujours bizarre,
Il va décrire encor pour la centième fois
Ou le combat du coq, ou le cerf aux abois,
Tantôt le chantre ailé que baigne une eau limpide,
Tantôt le bœuf pesant ou le coursier rapide.
Un âne, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille, et sans être décrit.
Un coche est embourbé; notre homme est là tout proche,
Et, pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.
Il décrit le meunier qui dort en son moulin;
Et le fils du meunier, le langoureux Colin,
Sans prier Apollon, sans invoquer de muse,
Pour chanter Timarette enflant sa cornemuse;
Et la sœur de Colin, Cécile, au bord de l'eau
Entre ses doigts légers agitant son fuseau;
Le curé qui la lorgne en disant son bréviaire;
Le léger pont de bois sur l'étroite rivière;
Le pêcheur et la ligne, et le petit poisson
Qui se débat dans l'onde et pend à l'hameçon.

De ses vers descriptifs la pituite incurable
L'étouffe ; et les journaux, que sans cesse il accable,
Par lui seul inondés, s'écroulent sous le faix
De sa fécondité, qui ne tarit jamais.
Chaque fragment chez lui menace d'un volume ;
Dans les torrens glacés qui tombent de sa plume
Il nage en prédisant son immortalité,
Que le lecteur transi prend pour l'éternité.
Si je blâme avec vous des abus insipides,
Je reconnais vos droits, ô doctes Piérides :
Votre art est tout-puissant ; son vol audacieux
Franchit en un clin d'œil et les temps et les lieux :
Quel que soit le travail d'un statuaire habile,
En paraissant ému le marbre est immobile ;
Sans rompre l'unité, le plus savant pinceau
Ne peint pas deux momens dans un même tableau :
Mais, pareille aux coursiers du dieu de la lumière,
L'agile poésie, en sa libre carrière,
Va, vient, descend, remonte, et, sans cesse courant,
Présente à chaque vers un tableau différent.
L'habitant le plus beau de la cour immortelle,
Le dieu de tous les arts, et leur brillant modèle,
Voilà ce que j'admire en ce noble Apollon,
Qui doit du Belvédère éterniser le nom :
Raphaël, près du dieu, s'élançant au Parnasse,
Unissant comme lui la noblesse à la grâce,

Au milieu des neuf Sœurs sait le peindre inspiré,
Ceint du laurier chéri, tenant l'archet sacré,
Dictant les vers divins d'Homère et de Virgile.
Voyez-le maintenant dans le chantre d'Achille.
Un pontife a des rois essuyé le dédain :
Il invoque Apollon; le dieu, son arc en main,
S'élance; et sur son dos ses flèches qui frémissent
Au sein du carquois d'or sourdement retentissent :
Prolongeant sur ses pas cet homicide bruit,
D'un nuage entouré, tel que la sombre nuit,
Il marche; et, tout à coup entr'ouvrant le nuage,
A l'aspect des vaisseaux s'assied près du rivage :
Là, sur le champ des Grecs son arc est dirigé;
Un trait vole en sifflant, le pontife est vengé.

Ne faisons point des arts un burlesque mélange.
Armés de leur ciseau, Puget et Michel-Ange
N'ont pas, à la peinture envient sa couleur,
Du marbre de Paros fait mentir la blancheur.
Le stucateur, charmé d'une ignoble imposture,
Pense, en outrageant l'art, imiter la nature :
Mais quand, un livre en main, son abbé bien poudré,
En calotte luisante, en habit mordoré,
Son faune en escarpin, sa nymphe court vêtue,
Sa Chinoise aux yeux bleus, à la tête pointue,
D'un cabaret obscur font le digne ornement,
Ou, dans quelque faubourg, vont parer tristement

Les coins symétrisés d'un parterre gothique,
Vous, Puget, Michel-Ange, à côté de l'antique,
Vous décorez des rois les palais enchantés;
Vos monumens pompeux illustrent les cités;
Des sages, des héros, les sublimes images
Par vous de l'avenir obtiendront les hommages;
Et l'on court invoquer dans les temples divins
Des habitans du ciel qui sortent de vos mains.
Mais où l'on peut surtout distinguer les limites
Qu'à des arts différens la nature a prescrites,
C'est quand le même objet par eux est imité.
Nos yeux contemplent-ils cette divinité
Que du marbre amolli fit naître Praxitèle,
C'est peu de reconnaître une jeune immortelle;
Nous disons : C'est Vénus. Tout mérite le prix
Que sur les monts de Crète elle obtint de Pâris;
Sa nudité pudique, et sa beauté touchante,
De ses bras arrondis la souplesse élégante,
De ses traits doux et fins l'ensemble séducteur,
Et les contours moelleux de ce corps enchanteur:
En voyant la déesse, on sent que sur ses traces
L'enfant ailé voltige accompagné des Grâces.
Titien, sur la toile, ose-t-il à son tour
Offrir à nos regards la mère de l'Amour,
Aux formes de l'antique il sera loin d'atteindre;
Mais il a des pinceaux; c'est Vénus qu'il va peindre.

Il rendra de son teint la fraîcheur et l'éclat;
On verra de sa peau le tissu délicat;
Sa blanche chevelure en longs anneaux flottante;
Du plaisir partagé la promesse et l'attente
Sur sa bouche de rose, en l'azur de ses yeux
Doux comme les rayons d'un jour délicieux;
Ce regard plein de flamme et tendrement humide,
Qui rendait auprès d'elle Adonis moins timide,
Quand, des mêmes désirs se laissant enivrer,
Dans les forêts de Gnide ils allaient s'égarer.
Ici, dans un tableau qu'Homère nous présente,
Combien nous admirons sa touche séduisante!
De quels traits il sait peindre à l'esprit enchanté
Le pouvoir absolu qu'exerce la beauté!
C'est Junon, de Vénus c'est la rivale altière,
Qui près d'elle aujourd'hui descend à la prière :
Pour séduire un époux, elle emprunte à Vénus
Des attraits que jadis elle avait méconnus.
A vanter leur puissance elle-même s'empresse.
« O Vénus, prête-moi, dit la fière déesse,
« Ce charme dont l'empire, assurant tes autels,
« Te soumet à la fois les dieux et les mortels. »
Vénus, ainsi flattée, en souriant s'incline,
Détache mollement sa ceinture divine,
S'en dépouille, et la prête à la reine des cieux.
Dans les plis ondoyans du tissu précieux,

Sont cachés les désirs, la grâce inexprimable,
Tout ce qui fait aimer, tout ce qui rend aimable,
Les refus caressans dont l'attrait est vainqueur,
Et les doux entretiens qui sont maîtres du cœur.
O premier des beaux-arts, céleste Poésie,
Vrai langage des dieux, tes chants sont l'ambrosie!
Rendras-tu, Praxitèle, un si charmant objet?
Non, ton art s'épouvante, et ton ciseau se tait.
Viens, saisis, Titien, ta palette magique;
Prends ton pinceau moelleux, éloquent, énergique;
Aux tissus les plus fins, aux plus beaux ornemens,
Unis l'éclat de l'or, le feu des diamans;
Tes efforts seront vains; et jamais la Peinture
Ne pourra de Vénus égaler la ceinture.
Le poëte à son tour doit savoir éviter
Des effets que le peintre a le don d'imiter;
Ah! pour mêler deux arts, une ignorante audace
Invoquerait en vain l'autorité d'Horace;
Horace les compare, et ne les confond pas.
Je dirai leurs rapports; mais allons pas à pas,
Et que des lois du goût le goût soit l'interprête.
Oui, le poëte est peintre, et le peintre est poëte.
Corneille, dans ses vers, nous peint de grands tableaux;
Et Poussin pense, écrit, parle avec ses pinceaux.
Pour traiter cependant les sujets qu'ils choisissent,
Aux moyens de leur art tous deux s'assujettissent:

Le chemin seul diffère, et tous deux vont au but :
Poussin, qui parle aux yeux, ne peint pas *Qu'il mourût :*
Du théâtre français le fondateur sublime,
Créant la tragédie et non la pantomime,
Laisse obtenir en foule au peuple des auteurs
Des succès réclamés par les décorateurs.
Ainsi que Melpomène, on voit la muse épique
Employer du discours la forme dramatique ;
Voulant frapper les yeux bien moins que les esprits,
Melpomène à sa sœur emprunte les récits ;
Pharnace, Xipharès, les Romains, Mithridate,
Combattent devant moi lorsque j'écoute Arbate ;
Par des vers enchanteurs, Théramène, en pleurant,
Me fait voir, suivre, entendre Hippolyte expirant.
Isménie à l'autel me montre Poliphonte
Immolé par Égiste aux mânes de Cresphonte ;
Ulysse en traits de feu me peint les longs débats
Excités et calmés à la voix de Calchas.
Quand la satiété des chefs-d'œuvre sans nombre
A l'éclat de nos arts mêlait déjà quelque ombre,
On n'a pas craint d'offrir au public assemblé
Aux yeux d'Iphigénie Agamemnon voilé,
Et tous les Grecs luttant contre le seul Achille,
Et le sanglant couteau dans les mains d'Ériphyle :
Mais, juste cette fois, le public a vengé
La raison méconnue et Racine outragé.

Quels objets montre aux yeux l'art savant du théâtre!
Teinte du sang d'un fils, l'horrible Cléopâtre
Épuise en sa fureur le vase empoisonné
Qu'au second de ses fils elle avait destiné :
Des trésors de David exigeant ce qui reste,
Athalie est conduite en un piége funeste,
Et, dans les murs du temple admise sans soldats,
Voit avec la vengeance apparaître Joas.
D'un vieillard éploré la voix inattendue
Arrache le poignard à Mérope éperdue,
Qui va tuer son fils en voulant le venger :
Par un injuste arrêt se laissant égorger,
Pour Tancrède banni, la tendre Aménaïde,
A la honte, au trépas porte une âme intrépide ;
Tancrède, qui paraît quand elle est sans secours,
Se croit trahi par elle, et combat pour ses jours :
Le Génie, en traçant ces peintures habiles,
Atteint, sans les franchir, des bornes difficiles,
Qu'égaré loin du but, de faux pas en faux pas,
Un vulgaire talent franchit et n'atteint pas.

Mais, lorsqu'Iphigénie a reconnu son frère,
N'a-t-on pas de Diane apaisé la colère,
Et son temple est-il fait pour de sanglans combats ?
Se glissant sain et sauf à travers les soldats,
Se peut-il que Lincée ait eu l'adresse extrême
D'escamoter le fer levé sur ce qu'il aime ?

Que Tell avec les siens soit libre et triomphant ;
Mais à quoi bon la flèche, et la pomme, et l'enfant ?
Pour secourir Bayard faut-il tant de cohortes ?
Accourant, s'agitant, forçant toutes les portes,
Sur les rives du Gange un général français
Devrait-il d'un bûcher tolérer les apprêts,
Pour venir un peu tard, lentement magnanime,
Du milieu de la flamme enlever la victime ?
Auteurs qui recherchez, pour séduire nos yeux,
D'un stérile appareil l'éclat fastidieux,
Melpomène a besoin d'effets plus énergiques ;
Étalez à grands frais vos parades tragiques
Sur ce brillant théâtre aujourd'hui profané
Où Franconi succède à Quinaut détrôné.
Un défaut puéril, en dépit du poëte,
Vient gâter quelquefois la pièce la mieux faite,
Quand un peintre moderne, un antique sculpteur,
Mal à propos inspire ou l'actrice ou l'acteur.
O vous qui nous offrez une toile vivante
Des héros que la scène à nos regards présente,
Pourquoi disputez-vous aux acteurs des tréteaux
Le soin de copier d'immobiles tableaux ?
On ne vit pas Clairon, par une oisive étude,
De la Diane antique affecter l'attitude,
Et Lekain retraçait aux spectateurs émus
Vendôme, Achille, Œdipe, et non l'Antinoüs.

D'autres ont cru mieux faire, et le théâtre en France
A des arts du dessin trop senti l'influence ;
Mais par eux à son tour le théâtre imité
Énerve leur vigueur, corrompt leur pureté.
Tantôt la toile indique et rend mal une scène ;
Tantôt le peintre assiste aux jeux de Melpomène,
Et, des acteurs en vogue étudiant les traits,
Dans ses tableaux d'histoire esquisse leurs portraits :
Je reconnais le port, l'œil, le maintien, le geste ;
Oreste n'est point là, c'est Talma dans Oreste.
Peintre heureux de Sextus, retrempez vos pinceaux
Aux sources d'Hippocrène, en ces fertiles eaux
Où les arts inventeurs vont puiser le génie,
Et remontez encor sur les monts d'Aonie.

Sans un débit heureux, dans la chaire, au sénat,
Un orateur habile obtiendrait peu d'éclat :
Tel que l'acteur tragique, il s'émeut, il déclame ;
Dans sa voix, dans son geste, il fait passer son âme ;
Mais il a d'autres tons, comme un autre pouvoir :
Et Polus, illustré par le don d'émouvoir,
N'allumait pourtant pas au théâtre d'Athènes
Les foudres éclatans que lançait Démosthènes.
Dans Rome, Cicéron, qui vanta Roscius,
Déclamant les vers lourds de l'antique Ennius,
D'accens plus solennels armait son éloquence
Pour confondre le crime et sauver l'innocence.

Il avait devant lui les dieux de Scipion,
Caton vivant encor, ou l'ombre de Caton;
Rome animait sa voix, enflammait son visage :
Il n'était point acteur, il était personnage,
Quand, d'un prêteur coupable accusant les forfaits,
Il vengeait la Sicile et flétrissait Verrès;
Quand des fiers conjurés il domptait la furie;
Quand on le proclamait père de la patrie;
Quand il faisait tomber des mains du dictateur
L'arrêt qui dans l'exil traînait un sénateur;
Et quand, d'honneurs chargé, le vieillard consulaire
Bravait d'un triumvir l'homicide colère.
Aussi pompeux, plus haut, moins pur que Cicéron,
Bossuet parmi nous n'imitait point Baron,
Lorsque, du grand Henri célébrant la famille,
Il pleurait de Stuart et l'épouse et la fille;
Ou lorsqu'au grand Condé, qui ne l'entendait plus,
De ses derniers accens il offrait les tributs.
Il plaçait dans les cieux la chaire évangélique;
De là, faisant tonner sa voix apostolique,
Agitant du cercueil le lugubre flambeau,
A côté de vingt rois descendus au tombeau,
Voyant les fils des rois qui devaient y descendre,
Et le pouvoir debout près du pouvoir en cendre,
Par ces graves objets à la fois inspiré,
De princes, de héros, et de deuil entouré,

Sans cesse il accablait son royal auditoire
Du vide des grandeurs, du néant de la gloire.
On ne voit pas non plus un acteur excellent
Aux tons de l'orateur asservir son talent.
Humble, fier, emporté, doux, gracieux, austère,
Du rôle qu'il déclame il prend le caractère.
Que le jeune homme en tout diffère du vieillard,
Ce n'est pas là sans doute un grand effort de l'art;
La nature est plus riche, et, dans les mêmes âges,
Diverses passions parlent divers langages.
On doit par le débit exprimer tour à tour
La joie ou la douleur, la vengeance ou l'amour.
C'est peu : sur le théâtre, ainsi que dans la vie,
Des mêmes sentimens l'expression varie :
Il faut que de Cinna je distingue Brutus,
L'amoureux Xipharès de l'amoureux Titus,
Ladislas de Vendôme, et tous deux d'Orosmane;
Hermione est jalouse autrement que Roxane;
Nous voyons Alvarès, Zopire, et Fénélon,
Tolérans tous les trois, différer par le ton.
Voilà ce que B.... aura peine à comprendre,
Voilà ce que Monvel savait saisir et rendre,
De geste et de maintien changeant à volonté,
Dans chaque inflexion trouvant la vérité.
Un auditeur sensible au charme du génie,
S'il veut des vers bien faits entendre l'harmonie,

Y veut en même temps reconnaître toujours
L'accent de la nature et le ton du discours.
Dire en prose les vers est un métier barbare;
Les parler avec grâce est un talent très-rare.
Sur la scène française on ignora long-temps
De l'art de déclamer les principes constans :
Travestissant des vers que dicta Melpomène,
On chantait Rodogune, on fredonnait Chimène,
Et le lourd Montfleuri, glaçant les spectateurs,
D'Oreste au désespoir cadençait les fureurs.
Peintre, ami, confident, vengeur de la nature
Molière, qui s'arma contre toute imposture,
Signalant au public les acteurs ampoulés,
Enseigna que les vers doivent être parlés.
Baron porta bientôt dans le débit tragique
Un accent toujours vrai, mais toujours héroïque :
Baron même, à l'exemple unissant les leçons,
De la voix d'Adrienne anima les doux sons :
Ils rendirent tous deux à l'élégant Racine
Et sa dignité simple et sa grâce divine,
A Corneille embelli son nerf et sa hauteur;
Et l'art de déclamer fut un art enchanteur.
Un autre abus survint; c'est l'habitude en France
Où des faux connaisseurs la superbe ignorance
De son domaine étroit s'évertue à sortir,
Et brouille tous les arts, faute de les sentir.

Chanter la tragédie était passé de mode;
Déclamer l'opéra parut neuf et commode.
D'une muse étrangère en vain les doux accens
Pour émouvoir le cœur savaient charmer les sens :
On allait parmi nous, du moins l'osait-on croire,
Sur l'opéra toscan remporter la victoire :
Mais dans l'Europe entière il est encor chanté;
Tandis que chez nous seuls le vulgaire entêté
Préfère à l'élégante et douce mélodie
D'un plain-chant mesuré la triste psalmodie,
Où nos jurés crieurs prolongent des éclats
Qu'un orchestre éternel soutient avec fracas.
Ce système naquit au milieu des injures,
Quand, pour être aperçus, les faiseurs de brochures,
Subalternes appuis de l'opéra français,
Des foyers, des cafés rédigeaient les décrets,
Étudiaient la gamme; et, d'un ton didactique,
Aux maîtres d'Italie enseignaient la musique.
Dût-on scandaliser nos demi-beaux esprits,
L'Italie eut toujours et conserve le prix.
Chez l'épais Phrygien si Midas en délire
Osa le décerner à l'impudent satyre,
Raphaël, mieux instruit, peignant le saint vallon,
Mit l'archet immortel dans la main d'Apollon.
Le savant Duranté, Jomelli, Pergolèse,
L'auteur italien de la Didon française,

Cet élégant Sarti qu'illustra Sabinus,
Le Cygne à qui l'on doit Œdipe et Dardanus,
De Nina, d'Elfrida le chantre plein de grâce,
Et le chantre parfait d'Artémise et d'Horace,
Par un même génie à la fois inspirés,
Du Tage à la Newa sont encore admirés.
Gluck, aspirant chez nous à des succès faciles,
Grand maître environné d'écoliers indociles,
Trouvant des gosiers lourds, formés au chant gaulois,
A des sentiers du goût dévié quelquefois :
Mais Naples, mais Florence, accueillant sa jeunesse,
Avaient jadis vanté sa lyre enchanteresse,
D'Alceste qui se meurt modulant les adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux.
Là, sans charlatanisme, au goût toscan fidèle,
Près des cygnes toscans Gluck est resté modèle.
Le chant donne la vie à ces brillans accords
Dont Mozart avec choix dispensa les trésors;
Les effets que Méhul habilement combine
Ressortent par le chant qui plaît dans Euphrosine;
Et le chant soutiendra ce Grétry si fécond,
Qui n'est pas, j'y consens, harmoniste profond,
Mais dont la mélodie ingénieuse et vive
Est de nos sentimens l'expression naïve.
A l'opéra français que tout mauvais chanteur
Devienne en déclamant un plus mauvais acteur;

Sied-il qu'en terminant cette lutte homicide
Du sort d'Albe et de Rome un entrechat décide ?
Non ; respectez le goût : c'est ce que fait Gardel.
Noverre, sur un art qu'il crut universel,
Du ton le plus auguste endoctrinant l'Europe,
Eût fait danser Joad, Phèdre, et le Misanthrope.
Oh ! combien il vaut mieux, loin de ces grands objets,
Borner la pantomime à d'aimables sujets ;
Tracer à nos regards quelque fable charmante :
Psyché qu'Amour chérit, et que Vénus tourmente ;
Zéphire épris de Flore, ou Pâris enchanté
Décernant à Vénus le prix de la beauté !
Là rien d'ambitieux : c'est là que Terpsychore,
Sans parole, sans voix, sait nous parler encore :
D'autres avec les mots sauront tout exprimer ;
D'autres nous instruiront : elle doit nous charmer.
Le tableau des travers de l'humaine nature,
Ou de nos passions l'énergique peinture,
Des Muses qu'on révère au théâtre français
Exigent la puissance et fondent les succès.
La musique embellit l'ouvrage du poëte ;
Mais, compagne orgueilleuse, et souvent indiscrète,
On l'a vue, écoutant un bizarre travers,
Au joug de sa cadence assujettir les vers.
Auteurs, n'enfreignez plus des règles légitimes.
Vous rimez en français : il faut que dans vos rimes

Les sexes différens se montrent tour à tour :
L'oreille impatiente appelle leur retour.
Dans la forme des vers neuf syllabes rangées
Font des lignes en prose, et de rimes chargées.
Si Quinault pour Lulli, Voltaire pour Rameau,
Usèrent quelquefois de ce mètre nouveau,
Racine, plus fidèle au rhythme poétique,
Renouvelant ces chœurs qu'aimait la scène antique,
Sut offrir, en des vers faits pour être chantés,
Et la rigueur de l'art, et toutes ses beautés.
Les dieux, soumis au frein de leur langue choisie,
N'oseraient altérer l'auguste poésie.
A cet art souverain sachez donc obéir :
Il doit donner des lois, et non pas en subir.
La nature a partout placé des intervalles.
Vous n'allez pas sans doute aux tulipes rivales,
Dont l'amateur batave assortit les couleurs,
Demander les parfums de la reine des fleurs ;
A la vigne où mûrit la grappe transparente,
Le fruit qui ralentit la course d'Atalante ;
L'ombrage des forêts au saule ami des eaux,
Ni la vigueur du chêne aux flexibles roseaux.
Le bœuf laborieux qui féconde la terre
Abandonne au coursier les travaux de la guerre ;
Le cerf au pied rapide, au front majestueux,
Franchissant les taillis par bonds impétueux,

A la valeur des chiens rend un paisible hommage;
Le paon, qu'enorgueillit l'éclat de son plumage,
Laisse le rossignol de sa touchante voix
Charmer durant les nuits le silence des bois;
Et le cygne, unissant la grâce et la noblesse,
Roi du lac argenté, s'y baigne avec mollesse,
Sans vouloir conquérir sur l'aigle audacieux
Ou la cime des monts, ou la plaine des cieux.
La beauté s'enlaidit de beautés étrangères:
Dans les regards malins des dryades légères
Ne cherches point d'Hébé les attraits ingénus;
Minerve imite mal le souris de Vénus.
Les dons sont partagés, la nature infinie
Sépare les objets qu'elle étale au génie.
Séparez donc les arts: ces brillans créateurs
Ne peuvent-ils régner sans être usurpateurs?
Talens formés pour eux, la Gloire vous contemple:
Quel que soit le chemin qui vous mène à son temple,
Vous tous qui prétendez, honorables rivaux,
Léguer à l'avenir vos noms et vos travaux,
Songez-y, la nature est votre seul modèle:
L'art, s'il imité un art, est déjà trop loin d'elle.

FRAGMENS DES AUTRES CHANTS.

Ce style me charmait, mais ce n'est point le vôtre :
Il me déplaît chez vous ; c'est la grâce d'un autre.
Même air, même maintien ne convient pas à tous.
C'est Racine, dit-on ; ce n'est ni lui, ni vous :
C'est d'un brûlant modèle une froide copie ;
C'est le corps d'un géant, mais on me l'estropie.
A-t-on vu le Poussin, nivelant ses tableaux,
Aux pinceaux du Corrège asservir ses pinceaux ?
Dans les discours d'Énée entendez-vous Achille ?
Sophocle a-t-il suivi les vestiges d'Eschyle ?
A n'être jamais soi qui peut s'humilier
Ne deviendra jamais qu'un fort bon écolier :
Imiter à propos veut beaucoup de science....
Tels sont de l'Hélicon les secrets importans :
Ainsi les grands esprits, flambeaux des premiers temps,
Ont prêté leur lumière à ceux des derniers âges :
Latins, Français, Anglais, tous ont dans leurs ouvrages
De leurs prédécesseurs introduit les beautés,
Fruits conçus une fois et deux fois enfantés.

Ainsi, parmi les fleurs d'Homère et de Lucrèce,
S'enrichissait Virgile, abeille enchanteresse.
Ainsi Rousseau, Malherbe, et Pope, et Despréaux,
Sur les accords d'Horace ont fait des chants nouveaux;
Et Racine, éveillant les tragiques alarmes,
Fut vainqueur d'Euripide en lui volant ses armes.
Ne vous tourmentez point du scrupule insensé
De ne penser jamais ce qu'un autre a pensé.
Ils ont tous imité : je veux qu'on les imite,
Mais craignez toutefois de passer la limite;
Ne devenez point eux : pour être leur égal,
Même en les imitant soyez original.

Loin de moi cet auteur à l'oubli condamné,
D'un stupide engoûment héros momentané.
La faveur de son siècle est tout ce qu'il adore.
Il faut plaire à son siècle, et ce n'est rien encore;
Pour vivre célébré dans un long souvenir,
Redoutez le présent, le passé, l'avenir.
Redoutez, non ces cris, non ces langues ingrates,
De tous les Apollons ces impurs Érostrates :
D'autres mortels sont faits pour juger vos travaux,
Voyez toujours Homère et ses nobles rivaux,
Les chantres de Didon, d'Herminie, et d'Alcine,

Et Corneille, et Sophocle, et ce divin Racine;
Ceux qui de votre temps ont pu leur ressembler,
Et ceux qui quelque jour les doivent égaler.
Entendez de leurs yeux le langage sévère,
Corrigez, effacez ce qui peut leur déplaire,
Tous les vers, tous les mots dont ils seraient honteux;
Et, plein de leur génie, écrivez devant eux.

Un succès suffira, s'il est fondé surtout,
Et vous verrez bientôt pleuvoir au nom du goût
Quelque libelle heureux, quelque honnête satire,
Chefs-d'œuvre que l'on croit, et même sans les lire;
Journaux, et petits vers dans les journaux loués,
Oracles du public, et du public hués;
D'une ignorante haine enfantemens stériles.
Lisez pourtant, lisez nos modernes Zoïles,
Les Frérons, les Auberts, et jusques aux Charnois:
A leur fatras stupide on les a vus parfois
Mêler sans y songer une docte parole;
Certain troupeau d'oisons sauva le Capitole;
Ne l'oubliez jamais; et, pour bien des raisons,
Prêtez toujours l'oreille aux clameurs des oisons.
De Valère et d'Hector supportez l'ignorance,
Ou bien de quelque Agnès la naïve impudence.

Est-il bien vrai? Lisette, après avoir quitté
Les bras d'un sot amant qui paya sa beauté,
Juge en dernier ressort Idamé, Pénélope;
A peine hors du sac où Scapin l'enveloppe;
Géronte encor tremblant, flétri sous le bâton,
Cite à son tribunal Mithridate ou Caton.
Si quelque bon esprit, sans fard, sans complaisance,
De l'étrange sénat prêchait l'insuffisance,
Mon dieu! lui dirait-on, c'est prendre un vain souci;
Du temps de Pellegrin cela s'est fait ainsi;
C'est la loi, c'est l'usage, il y faut satisfaire,
Et Poisson décidait des talens de Voltaire.

Dans le calme des nuits, toi que la gloire éveille,
Qui, brûlant d'égaler et Racine et Corneille,
Médites à loisir de durables succès:
A peine tu verras, au gré de tes souhaits,
Ton généreux espoir et ta muse applaudie;
Bientôt, n'en doute pas, l'ignoble parodie
Va lancer contre toi ses traits mal aiguisés,
Railler tes plus beaux vers platement déguisés;
Odieux instrument des fureurs de l'envie,
Peut-être déchirer ta personne et ta vie,
Te noircir des venins de sa malignité,

Ou t'insulter peut-être avec aménité.
Dans son phlegme important, qu'un autre aille te dire
Que de ces jeux malins, le premier, tu dois rire;
Crois-moi, ne ris jamais d'insipides bons mots;
Mais ne t'en fâche point, et méprise les sots.

ESSAI

SUR LA SATIRE.

On peut laisser en paix des rimeurs innocens
Dont la muse inconnue outrage le bon sens;
Mais, des mœurs et du goût s'ils se disent arbitres,
Du tribunal burlesque on veut savoir les titres.
Qui ne rirait de voir un Zoïle irrité.
Nous demander raison de son obscurité,
Et, ne prévoyant pas les dégoûts qu'il s'attire,
Armer sa faible main du fouet de la satire?
Quelques censeurs, bravant d'orageuses rumeurs,
Contre le vice altier défendirent les mœurs;
Mais l'austère vertu recommandait leur vie.
En des vers généreux s'ils attaquaient l'envie,
Ils savaient rendre hommage au mérite envié;
Et, s'ils vengeaient le goût trop souvent oublié,
Chacun de leurs écrits au goût toujours fidèle,
En donnant la leçon présentait le modèle.
Dans la Grèce autrefois, sur la scène étalés,
Socrate et Périclès, en public immolés,

Étaient livrés aux ris d'une foule profane.
Si l'envie inspirait les vers d'Aristophane,
La vengeance dicta, dans ses fougueux élans,
D'Archiloque en fureur les ïambes sanglans.
Chez les Romains bientôt, sous la plume d'Horace,
La satire, unissant la vigueur et la grâce,
Sans préparer l'exil, sans verser le poison,
D'un utile enjoûment vint orner la raison.
Fort, mais avec douceur, précis quoique facile,
Ce poëte élégant, le vainqueur de Lucile,
Animant un vers pur du feu de ses bons mots,
Fut chéri des talens et redouté des sots.
Aux stoïques leçons quand sa muse exercée
Prouve que la sottise est toujours insensée,
Que l'homme n'est jamais content de ses destins;
Quand de Nasidiénus (1) il décrit les festins,
D'avides héritiers quand il peint la bassesse,
Ou qu'aux sifflets de Rome il présente sans cesse
Le jargon pédantesque et les tons importans
De ce lourd Crispinus, le R.... du temps,
Il sait, de la satire ennoblissant l'usage,
Railler en honnête homme et badiner en sage;

---

(1) Ou bien
De Nasidiénus s'il décrit les festins,
D'avides héritiers s'il nous peint la bassesse.

Et ses charmans écrits, retenus du lecteur,
Sont toujours d'un poëte et jamais d'un rhéteur.
Plus concis, plus obscur, et moins parfait sans doute,
De son grand devancier Perse suivit la route :
D'une austère candeur il connut tout le prix;
C'est la vertu qui parle en ses chastes écrits.
Eh! qui n'applaudirait lorsque ses traits caustiques
Du palais des Césars franchissent les portiques,
Et même, au despotisme inspirant la terreur,
Vont, au bruit des sifflets, réveiller l'empereur.
D'un siècle corrompu la publique impudence
De l'ardent Juvénal souleva l'éloquence :
De mouvemens heureux tous ses vers animés
D'un cœur vraiment ému jaillissent enflammés.
Dans ses hideux tableaux Rome entière respire :
Le juge vend la loi, le sénat vend l'empire;
Tout fier d'un testament par le crime dicté,
Un adultère insulte au fils déshérité;
Les affranchis par l'or achètent la naissance;
Les nobles par la honte achètent la puissance;
Et d'un manteau sacré le vice revêtu
Trafique impudemment du nom de la vertu.
Voyez des corrupteurs la horde enchanteresse,
Reste vil et flétri du beau sang de la Grèce,
Adolescens, vieillards, de débauches perdus;
Par un mélange affreux les sexes confondus;

Les épouses souillant la couche nuptiale,
Affichant leur opprobre et luttant de scandale.
Messaline en délire, outrageant son époux,
Rit de ses attentats et les surpasse tous.
Tandis que l'empereur stupidement sommeille,
L'œil ardent, près de lui, l'impératrice veille :
Par de faux cheveux blonds son front est ombragé;
Et, quand dans le repos tout l'empire est plongé,
Elle court de Vénus célébrer les mystères,
Porte en des lieux impurs ses fureurs adultères.
Là, de honteux plaisirs s'enivrant à son gré,
Du nom de Lycisca voilant son nom sacré,
Lasse de voluptés, mais jamais assouvie,
Celle, ô Britannicus, qui t'a donné la vie,
Seule, et de crime en crime errant en liberté,
Prostitue aux Romains les flancs qui t'ont porté.
Après un long repos la moderne Italie
Aux jours des Médicis renaquit embellie;
Et, parmi les beaux-arts en foule renaissans,
La muse satirique éleva ses accens.
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,
L'Arioste un moment lui consacra ses veilles;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours,
Et la satire est faible, écrite au sein des cours.
Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,

Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et, dans ces jolis riens qu'un style heureux décore,
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.

De Regnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.
Gloire au grand Despréaux! son génie et son cœur
Au vrai qu'il adora furent toujours fidèles.
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talens qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas;
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;

Montfleury, qui se crut l'émule de Molière;
Cet ignoble Pradon que vantait Deshoulière,
Pradon, sans la satire, à jamais ignoré,
Mais au divin Racine un moment préféré.
En ces jours où d'Agnès la simplicité pure
Des Marivaux du siècle obtenait la censure;
Où le sublime Alceste essuyait des mépris;
Où du Contemplateur les vers étaient proscrits;
Où dans plus d'un libelle, et même dans la chaire,
Tartufe démasqué tonnait contre Molière;
Quand de Britannicus les vers mélodieux,
Et Tacite embelli par la langue des dieux,
Languissaient, désertés sur la scène avilie;
Quand d'ineptes lecteurs dédaignaient Athalie,
Les cris injurieux d'un public abusé
A l'oracle du goût n'en ont pas imposé.
Despréaux, signalant un utile courage,
Au jugement vulgaire opposa son suffrage,
Et, payant au génie un tribut mérité,
Prononça les décrets de la postérité.

Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile, et d'Homère, et d'Horace,
Pope, éternel honneur des muses d'Albion.
Soit que parmi les dieux, sous les murs d'Ilion,
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile

Aux rives du Lodon module sous tes doigts
Des chants que de Windsor ont répétés les bois;
Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique;
Soit que d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire,
L'épouse d'Abailard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs:
Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accens;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine la pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibbert, Blacmore l'emphatique,
Philips, abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talens et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire,
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de Stupidité chanta les favoris.

Peu satisfait de vaincre une horde vulgaire,
Aux Midas en crédit il déclara la guerre.
Si Pope se vengea des Bavius puissans,
Au sage Bolingbroke il offrit son encens;
Et, peu fait pour les cours, fidèle avec audace,
Ami de sa faveur, il aima sa disgrâce.
Voit-il que, tourmenté par d'envieux accès,
Adisson d'un ami redoute les succès?
Ému contre Adisson d'un courroux légitime,
Il lance un trait malin qu'émousse encor l'estime.
Jusque dans ses écarts, il s'arrête partout
Où finit la décence, où s'arrête le goût;
Grand mystère de l'art qui fait tout l'art lui-même;
Des talens consommés secret rare et suprême,
Qu'avant lui Rochester n'avait pas su trouver,
Que Churchill après lui n'a pas su conserver.
Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis.
Du Maine applaudissait aux chants du Saint-Aulaire,
Quand du riant vieillard la voix jeune et légère
Égayait au printemps les bocages de Sceaux;
Dans les jardins du Temple, assis sous des berceaux,
Et Vendôme et son frère, oubliant la victoire,
Déposaient leur grandeur, et délassaient leur gloire:

Loin des cours, loin des camps, ils trouvaient des amis.
Tartufe à leurs festins n'était jamais admis;
Mais Chaulieu, dans l'accès d'une élégante ivresse,
Y soupirait ses vers, enfans de la paresse;
Il couronnait de fleurs sa dernière saison;
Il prêchait le plaisir, et chantait la raison.
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,
Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté.
Il y puisa surtout l'horreur des fanatiques,
La haine et le mépris des préjugés gothiques,
Domaine des tyrans qui règnent sur les sots:
Le besoin de tromper rend les tyrans dévots.
A Vénus-Uranie il offrit ses hommages;
Elle a de son poëte inspiré les ouvrages.
Il eut tous les talens, ces premiers dons des cieux:
S'il veut de Torquato, rival audacieux,
Emboucher la trompette et chanter nos ancêtres,
Ou plus brillant, plus riche, et seul entre les maîtres,
Égaler l'Arioste en ses divins tableaux;
Si Clio lui remet ses austères pinceaux,
Ou si, durant un siècle enrichissant la scène,
Il ceint de vingt lauriers le front de Melpomène,
D'un pas toujours égal en sa route affermi,
Il sait, du fanatisme implacable ennemi,

Affaiblir un pouvoir qu'il eût voulu détruire,
Charmer le genre humain, le venger, et l'instruire.
Pour la philosophie armant jusques aux rois,
De la satire altière il étendit les droits.
Elle a pris de Minerve et l'égide et la lance.
En vain pour condamner le grand homme au silence,
La sottise en fureur écrit des mandemens,
Soulève les prélats, émeut les parlemens,
Déchaîne ce troupeau de pédans sacriléges
Qui, dans quelque paroisse, ou du fond des colléges,
De Dieu, par bonté d'âme, intrépides soutiens,
Vendent à bon marché des libelles chrétiens.
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie;
C'est un vin généreux qui, dans l'air élancé,
Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambrosie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux,
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux;
De la satire injuste on méconnaît l'empire;
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Le bon mot le plus gai se lit avec douleur :
Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine!
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine

Des charmes du langage on sentira le prix;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France,
De nos chantres fameux chériront l'élégance,
L'avenir sifflera Nonotte, Sabattier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier,
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau;
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau?
Son nom qui rendait seul la raison triomphante,
Son nom, cher aux Français, restera l'épouvante
De tous les imposteurs et de tous les tyrans.
S'il caressa les Rois, s'il ménagea les grands,
Flatteur pour obtenir le droit d'être sincère,
Il paya malgré lui ce tribut nécessaire;
Mais de loin, sous ses coups, les sots ont succombé;
Il brisa leurs autels, et leur trône est tombé.

Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet Séide infortuné,
Expira jeune encor et trop tôt moissonné.
Canonisé par lui jusque dans la satire,
Beaumont fit rire un peu; tout nouveau saint fait rire;
Mais Gilbert, consumé d'un délire fatal,
Protégé par Beaumont, mourut à l'hôpital.

Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,
Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux si toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits!
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,
Il crut de d'Alembert étouffer le renom;
Il voulut renverser de sa main trop hardie
Le portique imposant de l'Encyclopédie;
Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'éloge d'Antonin par lui-même inspiré,
Du chantre des Saisons l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquens que verse Mélanie,
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.
De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire:
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le vieillard solennel;
Mais Œdipe et Brutus, mais Tancrède et Zaïre,
Mérope, Mahomet, Sémiramis, Alzire,

Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le titan révolté luttant contre les dieux.
Le Parnasse français voyait ternir son lustre;
Mais, dans nos derniers temps, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.
Aux ris immodérés des doctes immortelles
Elle exposa Fréron rampant avec des ailes,
Et sur le sombre bord, peu fertile en bons mots,
On la vit applaudir à l'ombre de Duclos.
Elle n'inspira point un maladroit faussaire,
De tous les vrais talens imbécile adversaire,
Clément, qui redoutait l'opprobre de son nom,
Et signait Despréaux en imitant Gacon;
Ni Robé l'impudique, effroi de la décence;
Ni l'ami Rivarol, jaloux par impuissance,
Qui, faute de penser, parodiste bouffon,
En quolibets de Gille insultait à Buffon.
Vains efforts d'une muse inepte et léthargique!
Les talens sont armés d'un bouclier magique,
Et, par son triple airain, tous les traits repoussés
Vont blesser l'imprudent qui les avait lancés.
Mais d'antiques travers quel immense héritage!
Quel siècle au ridicule a prêté davantage?
Pope va-t-il encor, échappé du tombeau,
Aux sots mal déguisés présenter le flambeau?

Restaurateur du goût, qui peut rendre au Parnasse
L'enjoûment de Boileau, l'urbanité d'Horace?
Ou de Perse imitant l'utile obscurité,
Faire au milieu du Louvre entrer la vérité?
Les temps sont différens; les sottises pareilles.
Midas, bon roi Midas, qui n'a pas tes oreilles?
Voyez dans ce lycée un bataillon d'auteurs,
L'un de l'autre envieux, l'un de l'autre flatteurs.
Devant Léontium Sapho lit ses ouvrages;
Là, de vieux écoliers se vendent leurs suffrages:
Ces nains, rétrécissant la scène des Français,
Ont un grand amour-propre et de petits succès;
Ils chantent le triomphe, et manquent la victoire;
Recherchent la louange, et négligent la gloire:
Molières d'un boudoir, Sophocles d'un salon,
Parlent à cinquante ans de leur jeune Apollon;
Et, lassant le public d'une longue espérance,
Dans les journaux qu'ils font sont l'honneur de la France.
Laissons-leur ces plaisirs. De plus sombres tableaux
Pourraient de Juvénal exercer les pinceaux:
Il n'est plus de patrie, et la France fut libre.
Des droits et du pouvoir l'imposant équilibre
Par le poids d'un seul homme est désormais rompu:
Le fer a tout conquis; l'or a tout corrompu;
Aux esclaves de cour la tribune est livrée;
La flatterie impure, arborant la livrée,

Siége dans le conseil, élit les sénateurs,
Fait les tribuns du peuple et les législateurs.
Voltaire est au cercueil, et les Welches renaissent;
Du fanatisme ardent les cent têtes se dressent;
A régner par le glaive il n'a pas renoncé,
Et le nom d'hérétique est déjà prononcé.
On nous promet bientôt d'aimables dragonnades,
Un bel auto-da-fé, de charmantes croisades.
Dans le fond d'un boudoir, en chapelle érigé,
C'est en enfant Jésus que l'Amour est changé.
Cidalise, infidèle à la philosophie,
Dévote pour deux jours, coquette pour la vie,
Convertit les amans qu'elle eût damnés jadis;
Satan s'est fait ermite, et rentre au paradis;
Les nouveaux partisans des gothiques usages,
Pour le dieu des cagots quittant le dieu des sages,
Sur des tréteaux sacrés prêchent le genre humain,
Et je vois l'athéisme un rosaire à la main.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance toute entière;
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit!
Mais heureux le grimaud qui de la servitude
Contracta jeune encor la docile habitude!
Écrit-il sur les lois, c'est plus que Montesquieu;
Fait-il des vers galans, c'est Gresset ou Chaulieu;

Fût-il un vrai Cotin, d'éloges on l'assomme,
Et D.... lui-même au Mans est un grand homme.
Pour moi, dès mon enfance, aimant la vérité,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Vengeur du nom français, depuis que sur la scène
J'ai traîné Charles neuf, Médicis, et Lorraine,
Des partis en fureur j'ai soulevé les cris.
Vingt presses gémissant sous des milliers d'écrits
Par l'imposture même ont fatigué Morphée :
Leur masse injurieuse est mon plus beau trophée.
Oh! qu'aisément comblé d'éphémères honneurs
De tous nos grands braillards j'aurais fait des prôneurs,
Si, désertant la France et flattant l'Angleterre,
Ma muse eût mendié l'or qui nous fait la guerre,
De la cause publique affiché l'abandon,
Acheté par la honte un scandaleux pardon,
Et, quittant les drapeaux de la raison proscrite,
Étalé sans pudeur un cilice hypocrite!
Mais ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.
Lorsque la trahison marche sans retenue,
Lorsque la Liberté partout est méconnue,
Dédaignant de flatter ses ennemis puissans,
A son autel désert j'apporte mon encens;
De son auguste nom sanctifiant mes rimes,
Des idoles du jour bravant les heureux crimes,

Je n'abdiquerai point, dans mes chants imposteurs,
L'honneur d'être compté parmi ses fondateurs.
J'ai vécu, je mourrai fidèle à sa bannière.
Que B..... ou V....., C..... ou S.....,
Bâtards dégénérés dont rougit l'Arétin,
De Franco, s'il se peut, évitent le destin!
Je réclame leur haine, et non pas leurs suffrages;
Je leur demande encor d'honorables outrages.
Contre moi réunis, qu'ils me lancent d'en bas
Des traits empoisonnés qui ne m'atteindront pas.
Plus puissant que la loi qui gémit en silence,
Un trait lancé d'en haut punit leur insolence;
Et de leur nom flétri l'ineffaçable affront
Est comme un fer brûlant imprimé sur leur front.

DISCOURS

EN VERS

SUR LA CALOMNIE.

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie.
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie?
J'entends déjà frémir, au nom de Liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.
D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer;

Et, meublant de Maret la boutique infernale,
Ils dînent du mensonge, et soupent du scandale.
Bon! me dit un lecteur, à quoi tendent ces vers?
Ce bas monde est rempli de sots et de pervers.
Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
Et le hideux portrait des bâtards de Gacon,
Doit-il souiller la main qui peignit Fénélon?
A F....., à L....., daigneras-tu répondre?
Leur nom seul prononcé suffit pour les confondre.
D'accord, je ne veux point, don Quichotte nouveau,
De prétendus géans me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures.
On condamne à l'oubli de petits charlatans,
Mécontens du public, et d'eux-mêmes contens.
Mais c'est peu d'ennuyer : les sots veulent proscrire.
A leur honte vénale on les a vus sourire;
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Échapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat; l'argent, et l'infamie.
Ah! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.

L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale, et même par ses mœurs.
La balance à la main, la sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique :
Armé de la satire, un utile censeur,
Avoué par le goût, en est le défenseur :
Le crime est au-delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas ;
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas ;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves :
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus.

Comme eux, nos décemvirs, ces tyrans du génie,
Chérissaient, protégeaient, vantaient la calomnie ;
Et du chêne civique ils couronnaient le front
Qu'à Rome on eût flétri d'un solennel affront.
Ah ! si quelque insensé défendait leur système,
Regarde, lui dirais-je, et prononce toi-même.
Vois le crime, usurpant le nom de Liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté ;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées ;
Les grâces, les vertus d'un long crêpe voilées ;
Près d'elles le génie éteignant son flambeau,
Et les beaux-arts pleurant sur un vaste tombeau.

Ces malheurs sont récens. Quel monstre les fit naître?
A sa trace fumante on peut le reconnaître :
La calomnie esclave, à la voix des tyrans,
De ses feux souterrains déchaîna les torrens,
Qui, du Var à la Meuse, étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissant sur nos rivages.
Nos champs furent déserts, mais peuplés d'échafauds;
On vit les innocens jugés par les bourreaux.
La cruelle livrait aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires.
Elle égorgeait Thouret, Barnave, Chapelier,
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaud dont la tribune a gardé la mémoire,
Et Custine qu'en vain protégeait la victoire.
Condorcet, plus heureux, libre dans sa prison,
Échappait au supplice en buvant le poison.
O temps d'ignominie, où, rois sans diadème,
Des brigands parvenus à l'empire suprême,
Souillant la Liberté d'éloges imposteurs,
Immolaient en son nom ses premiers fondateurs!
Allons, plats écoliers, maîtres dans l'art de nuire,
Divisant pour régner, isolant pour détruire,
Suivez encor d'Hébert les sanglantes leçons;
Sur les bancs du sénat placez les noirs soupçons;
Qu'au milieu des journaux la loi naisse flétrie;
Dans les pouvoirs du peuple insultez la patrie;

Qu'un débat scandaleux s'élève, à votre voix,
Entre le créateur et l'organe des lois;
Empoisonnez de fiel la coupe domestique;
Étouffez les accens de la franchise antique;
Courez dans tous les cœurs attiédir l'amitié;
Séchez dans tous les yeux les pleurs de la pitié;
Opposez aux vivans l'éloquence des tombes;
Prêchez l'humanité, mais parlez d'hécatombes:
Plus coupables encor, tels que de noirs corbeaux,
Osez des morts fameux déchirer les lambeaux;
Auprès de leurs rayons rassemblez vos ténèbres;
Brisez vos faibles dents sur leurs pierres funèbres.
Ah! de ces demi-dieux si les noms révérés
Par la gloire et le temps n'étaient pas consacrés,
Leur immortalité deviendrait votre ouvrage:
La calomnie honore en croyant qu'elle outrage.
Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs;
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes;
Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.

J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante! et l'on m'ose accuser!
Moi, jouet si long-temps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois!
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné!
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi:
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatigant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié:
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
Qu'au fond des noirs cachots un monstre avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,

Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissans, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.
Ah! laissons là nos jours mêlés de noirs orages;
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la calomnie a, de traits imposteurs,
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire :
Dans la nuit, sur le seuil du temple de mémoire,
Elle veille et combat l'auguste vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside :
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas, vous lui fûtes soumis!
Ses clameurs poursuivaient Abailard sous la haire,
L'Hopital au conseil, Fénélon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars;
Denain même la vit sur les pas de Villars;

Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes long-temps ont redouté sa voix :
Elle guidait Bâville ; elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate ?
Qui, dans Rome opprimée, égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron ?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain ;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le Capitole ;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière, admis à peine aux honneurs du cercueil,
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée ;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits ;
Le Pindare français, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile ;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile :
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux,
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :
Leurs mânes irrités nomment la calomnie.
On ne vit pas toujours son audace impunie.

Pope chez les Anglais, Voltaire parmi nous,
Souillés des noirs venins de ses serpens jaloux,
Repoussant les conseils d'une molle indulgence,
A leurs vers enflammés dictèrent la vengeance.
Guidé par le plaisir vers ces divins écrits,
Le lecteur indigné confond dans son mépris
Les Blacmores français, les Frérons d'Angleterre;
L'avenir tout entier leur déclare la guerre :
Pour l'effroi des méchans, un immortel burin
Grava ces noms flétris sur des tables d'airain.
O poëtes de l'homme, et mes brillans modèles,
Ainsi que vous noirci de crayons infidèles,
A Windsor, à Ferney, sous de rians berceaux,
J'irai de vos couleurs abreuver mes pinceaux.
Le talent me fut cher; et, si des derniers âges
Souvent j'ai célébré les chantres et les sages,
Je n'ai pas prétendu, dans mes dégoûts savans,
De la gloire des morts accabler les vivans.
Que, suivant à son gré ces routes incertaines,
Clément veuille égaler Zoïle et Desfontaines;
Que dans ses lourds écrits, froidement irrité,
Il dénonce son siècle à la postérité:
Ma voix, pour décerner un hommage équitable,
N'attend pas que le temps, de sa faux redoutable,
Ait réuni Saint-Pierre à Jean-Jacque, à Buffon,
Garat à Condillac, et Lagrange à Newton.

Les illustres vivans seront des morts illustres.
A l'humaine injustice épargnons quelques lustres :
Au sein du présent même écoutant l'avenir,
Certain de ses décrets, je veux les prévenir.
J'aime à voir Andrieux, avoué par Thalie,
Des humains, en riant, crayonner la folie ;
Parny dicter ses vers mollement soupirés ;
En ses malins écrits, avec goût épurés,
Palissot aiguiser le bon mot satirique ;
Lebrun ravir la foudre à l'aigle pindarique ;
Delille, nous rendant le cygne aimé des dieux,
Moduler avec art ses chants mélodieux ;
Et, de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.
Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Oubliant sa brochure et non pas Mélanie,
Au temps où sa vieillesse allait être bannie,
Plein du respect qu'on doit au talent malheureux,
J'ai du moins adouci des coups trop rigoureux.
Des arts abandonnés réparant l'infortune,
J'ai de leur souvenir embelli la tribune ;
Talleyrand méconnu dans l'exil a gémi ;
Il était délaissé : je devins son ami ;
Un décret du sénat le rendit à la France.
J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,

Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur,
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie,
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.
Oui, j'ai commis ce crime, et je m'en glorifie;
Oui, les sucs généreux de la philosophie
Ont contre les revers fortifié mon cœur:
Des préjugés vieillis ils m'ont rendu vainqueur.
Aux feux qu'ont allumés Rousseau, Bayle, et Voltaire,
J'ai vu se dissiper cette ombre héréditaire
Qui couvrait les humains dans la nuit expirans,
Et j'ai su mériter la haine des tyrans.
Des esclaves vendus la colère débile
De cris calomnieux a fatigué ma bile;
Ma muse d'Archiloque implora le courroux:
Ma muse enfin retourne à des travaux plus doux.
Amitié dont les soins font oublier l'envie,
Arts, brillans séducteurs qui colorez la vie,
Raison, guide des arts et même des plaisirs,
Embellissez encor mes studieux loisirs.
Ramenez-moi les jours d'audace et d'espérance,
Où j'ai peint l'Hôpital, ce Caton de la France;
Où Boulen et Seimour ont fait couler des pleurs;
Où le grand Fénélon, paré de quelques fleurs,

Et, du fond de sa tombe accueillant mon hommage,
Dictait mes vers empreints de sa fidèle image.
Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermiront mes pas, déjà plus assurés.
Je laisse à mes écrits le soin de ma défense.
Le dieu qui dans son art instruisit mon enfance
Donne à ses nourrissons un exemple sacré :
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,
S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,
De ses feux bienfaisans il mûrit les moissons ;
Dans ses douze palais il conduit les saisons ;
Il préside aux concerts des doctes immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.

DISCOURS EN VERS

SUR

LES POÈMES DESCRIPTIFS.

Le Pinde a vu des jours en talens plus fertiles;
Des lois y séparaient les genres et les styles;
Et les chantres fameux s'empressaient d'obéir
A ces lois du bon sens, du goût, et du plaisir.
Sa trompette à la main, l'héroïque Épopée
Célébrait les exploits, les crimes de l'épée;
Simple avec majesté, la Tragédie en pleurs
Consacrait dans ses vers les illustres malheurs;
L'aimable Comédie, au sourire pudique,
Offrait à nos travers son miroir véridique;
L'Ode mélodieuse, et chantant tour à tour
Les Dieux et les festins, les héros et l'Amour,
Aux élans du Génie abandonnait sa lyre;
Le ridicule heureux d'une utile satire
Flétrissait les méchans, humiliait les sots;
Et la Description, se plaçant à propos,

A ces genres divers sobrement départie,
Venait dans chaque tout former une partie.
Aujourd'hui, nous dit-on, c'est un genre nouveau :
Des grimauds impuissans, dont jamais le cerveau
N'a saisi les contours d'un sujet noble et riche,
D'une image stérile enflent chaque hémistiche,
Sur un papier rebelle, et d'un esprit glacé,
Riment avec effort ce qu'un autre a pensé,
De vingt compilateurs compilent les merveilles,
Assomment le public endormi par leurs veilles;
Et chacun d'eux, vanté sans mesure et sans choix,
Devient dans un journal le grand homme du mois.
L'un, poëte ignorant, mais botaniste habile,
Dans la rose ou l'œillet comptant chaque pistile,
Oubliant les parfums, négligeant les couleurs,
A l'aide de Jussieu rime un traité des fleurs.
L'autre, d'un air niais qu'il prend pour de la grâce,
En pleine basse-cour établit son Parnasse,
Ronfle avec l'animal aux Hébreux défendu,
Nazille avec l'oison dans sa mare étendu,
Et, toujours au bon goût alliant l'harmonie,
Glousse avec les dindons, ses rivaux en génie.
Un bruit soudain s'élève aux marais d'Hélicon.
D'où vient-il? Un Orphée, argonaute gascon,
Sur la foi de Giguet, et non pas de Zéphire,
Va courir l'Océan sans boussole et sans lyre.

Mais, lourd ménétrier, tremblant navigateur,
Il trompera l'espoir de Giguet l'armateur:
Il n'ira point creuser les mines de Golconde;
Ne le soupçonnez pas de découvrir un monde;
Sans même avoir l'honneur d'être battu des flots,
Le chantre monotone endort les matelots,
Et, dans un calme plat faisant tous ses naufrages,
Traverse avec l'Ennui de stériles rivages,
Jusque sous l'équateur va porter les hivers,
Et gravit sur des monts moins glacés que ses vers.
Ne sachant se borner, la Sottise étourdie
Voit dans chaque matière une encyclopédie;
Elle offre en un sujet tristement alongé
Du monde en raccourci l'éternel abrégé,
Et, s'égarant toujours, toujours plus en arrière,
Croit, en quittant la route, étendre la carrière.
Tel on vit autrefois le marseillais Dulard,
Riche en mots superflus, et maître d'Esménard,
Sur les œuvres de Dieu broder un long ouvrage:
Ainsi que les Gascons les Marseillais font rage.
S'il avait voulu plaire, il eût manqué son but;
Il était sûr au moins d'opérer son salut.
Il ennuya; d'accord : tout rimailleur apôtre
Use amplement du droit d'ennuyer plus qu'un autre;
Béni par les croyans quand ses vers sont maudits,
S'il ne monte au Parnasse, il monte en Paradis.

Pour vous, auteur profane, en un sujet fertile
Fuyez des longs discours l'étalage inutile.
L'éloquent écrivain n'est jamais babillard :
Qui sait beaucoup, dit peu, mais choisit avec art ;
Qui ne sait rien, dit tout, hors ce qu'il fallait dire.
Et ne rirait-on pas du poëte en délire
Qui, chantant le bel art par l'Amour inventé,
Et qu'au point le plus haut Raphaël a porté,
Au lieu de peindre aussi nous déduirait par liste
L'école, les travaux, le nom de chaque artiste ;
Et, poursuivant au Louvre, une plume à la main,
Titien, Michel-Ange, et Rubens, et Poussin,
Épuisant Gérard-Dow, Miéris, et Van-Ostade,
N'osant nous épargner la moindre bambochade,
Copiste sans génie, et même sans pinceaux,
Du Muséum entier rimerait les tableaux ?

Que le Pinde français laisse à la Germanie
Du genre descriptif l'insipide manie :
Thompson, chez les Anglais, l'a sans doute illustré,
Et son vers, toujours noble, est souvent inspiré.
Un peu froid, mais facile, harmonieux et sage,
Saint-Lambert peignit moins, et pensa davantage.
Et Delille, égalant ces heureux écrivains,
Sur le ton didactique a chanté les jardins.
On retrouvait encor l'élève de Virgile :
Si même il a depuis, plus recherché qu'habile,

Étalé dans ses vers le prestige éclatant
D'un feu qui, sans chaleur, s'évapore à l'instant,
Jaillissant quelquefois, après mainte bluette,
Un beau trait nous enflamme, et révèle un poëte.
Quant aux plats écoliers, qui, dans leurs plats essais,
Vont décrivant toujours et ne peignant jamais,
Nisas peut les guinder au-dessus des archanges;
Mais, trébuchant bientôt sous le poids des louanges,
Ils iront dans l'oubli rejoindre sans retour
Les romans de F..... et les vers de B.....

Amans, dignes amans des filles de Mémoire,
Qui dédaignez la vogue, et chérissez la gloire,
Préservez vos écrits de ce goût insensé
Produit par l'ignorance, et par elle encensé.
Ce n'était pas ainsi que l'élégant Virgile
Chantait l'art d'obtenir une moisson fertile,
Sous quel astre à la vigne il faut unir l'ormeau,
Par quels soins le pasteur conserve son troupeau,
Et comment se maintient dans sa ruche agitée
Le peuple industrieux, délices d'Aristée.
Ce n'était pas ainsi que l'Horace français,
Du Pinde à ses rivaux facilitant l'accès,
Respectant à la fois le sens et l'harmonie,
Frappait ces vers heureux, proverbes du génie,
Et qui, de bouche en bouche en naissant répétés,
Lus, relus mille fois, sont encor médités.

DISCOURS

EN VERS

SUR LES ENTRAVES

DONNÉES A LA LITTÉRATURE.

Des lettres qui jadis ont fait notre grandeur
Vous voulez, dites-vous, ranimer la splendeur.
Le projet est fort beau; sans elles point de gloire.
Des ignorans cruels ont flétri la victoire:
Sésostris, Alexandre, au brelan des combats,
N'étaient pas plus heureux que Gengis et Thamas;
L'imbécile Alaric subjugua par l'épée
L'empire qu'usurpa le vainqueur de Pompée;
Miltiade implorait l'égide de Pallas;
Suwarow, plus chrétien, suivait saint Nicolas;
Et, depuis trois mille ans aux héros condamnée,
La terre n'a pu voir une innocente année
Où du sanglant récit de ses faits éclatans
Un héros n'ait souillé les gazettes du temps.

Ces noirs Laubardemonts de la littérature
Déchaînent contre nous les marchands d'imposture,
Les bâtards de Fréron, les bâtards de Cotin.
Aussitôt grand fracas. « Le délit est certain, »
Vont-ils s'écrier tous; « pesez bien ces passages,
« En ajoutant deux mots, en supprimant trois pages.
« C'est lui. C'est encor lui. Quelle audace! quel ton!
« Il ne croit pas en Dieu; pas même au feuilleton.
« Dans ce qu'il ne dit pas, on voit ce qu'il veut dire.
« Excepté nos journaux, il faut tout interdire. »
Eh! mes très-chers amis, pour défendre nos droits,
Laissez-moi vous citer des prêtres et des rois;
Je dis ceux du bon temps : le siècle dix-huitième
Pervertissait les cours, et le Vatican même.
De certains esprits forts Frédéric entiché
Régnait en philosophe, et c'est un grand péché;
Benoît sur Frédéric a bien quelque avantage;
Mais il eut trop souvent les préjugés d'un sage;
Richelieu vous convient, et ce roi-cardinal
N'eut aucun préjugé qui ne fût point royal.
Zoïle tout-puissant de l'aîné des Corneilles,
Richelieu toutefois n'a point proscrit ses veilles;
Contre lui seulement il armait Chapelain,
Ou l'instruisait d'exemple, aidé de Saint-Sorlin.
Louis, qui sut orner le pouvoir despotique,
Laissait de Port-Royal le pieux satirique,

Des compagnons Jésus instruisant le procès,
Fixer à leurs dépens le langage français.
Molière sur la scène, et Bourdaloue en chaire,
En toute liberté s'adressaient au parterre.....
« Alte-là, s'il vous plaît! Voilà de grands talens,
« Que nous vantons beaucoup, qui ne sont point vivans :
« Il faut bien distinguer; ceux-là peuvent tout dire. »
Vous accordez aux morts la liberté d'écrire!
C'est agir prudemment; et l'on peut, sans abus,
Rendre quelque justice à ceux qui ne sont plus.
Mais des auteurs fameux si la tombe est l'asile,
De leur temps, mes amis, votre haine imbécile
Pour le moindre grimaud les eût diffamés tous;
Esménard du Corneille aurait été jaloux;
Vous auriez en chorus hurlé contre Molière;
On eût vu C....., soupant avec Linière,
Porter en s'inclinant la santé de Pradon,
Et Geoffroi, dans Trévoux brochant son feuilleton,
En de fréquens accès de stupide folie,
Régenter Despréaux et l'auteur d'Athalie.
Jouissez du présent, puisqu'il est votre bien;
Mais l'avenir approche, et vous n'y perdrez rien.
Et vous, que la raison retient sous son empire,
Malgré l'air infecté qu'avec peine on respire,
Que faire? Elle se tait quand les fous sont puissans.
Écoutez Pythagore; il avait un grand sens:

« Adorez, disait-il, l'écho dans la tempête. »
Le moment est venu. Déjà levant la tête,
Par la foule des sots le mensonge honoré,
Promène insolemment un étendard sacré;
Déjà l'antique erreur, cette hydre renaissante,
Plus absurde toujours, toujours plus menaçante,
De son trône orgueilleux insulte par des cris
La conscience humaine, et les talens proscrits.
Pensez-vous librement? Fuyez la servitude;
Cherchez des bois muets la libre solitude:
Là, sans prostituer l'hommage adulateur,
Sans offrir aux puissans ce nectar enchanteur
Qui, distillé pour eux des mains de la bassesse,
Sans les désaltérer, les enivre sans cesse,
De la vérité seule espérant quelque appui,
Les yeux sur l'avenir, écrivez devant lui.

DISCOURS EN VERS

SUR

L'INTÉRÊT PERSONNEL.

L'HOMME sent, l'homme agit, et sa raison le guide;
Mais de cette raison chancelante et timide
Nous voulons découvrir le mobile éternel.
Quel est-il? C'est, dit-on, l'intérêt personnel.
Nous agissons par lui; son empire est suprême;
Des vices, des vertus l'origine est la même;
Le sage ou l'insensé, le juste ou le pervers,
Soit qu'il traîne ses jours sous le poids des revers,
Soit qu'en ses moindres vœux le destin le seconde,
De lui seul occupé, se fait centre du monde.
Tout cherche son bien-être, et chacun vit pour soi:
Des êtres animés c'est l'immuable loi;
Dans les airs, sous les eaux, ainsi que sur la terre,
L'intérêt fait l'amour, l'intérêt fait la guerre.
Quand, pour huit sous par jour, deux cent mille héros
Vont sur les bords du Rhin ferrailler en champ clos,

Les vautours du pays, les loups du voisinage,
Certains de leur pâture, attendent le carnage;
Un vieux soldat manchot, devenu caporal,
Rend grâce à sa blessure, et court à l'hôpital;
Aux dépens du vaincu qu'il assomme et qu'il vole,
Le vainqueur croit fixer la gloire qui s'envole,
Et du prochain hameau le curé bon chrétien
Gémit sur tant de morts qui ne rapportent rien.

Soit : mais votre système admet quelque réserve.
Régnier a-t-il raison quand il dit avec verve :
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus?
Il a tort; c'est juger d'après les seuls abus.
On chôme l'intérêt; tous les jours c'est sa fête;
De son autel chéri la pompe est toujours prête;
Chaque heure y voit sans cesse accourir à grands flots
Et des prêtres fervens, et de zélés dévots.
Sous le saint aux pieds d'or l'espèce humaine entière
Ne courbe pourtant pas son front dans la poussière.
Si la foule est pour lui, s'il est fêté, chanté,
Si l'autel du vieux saint n'est pas si fréquenté,
Le vieux saint toutefois a plus d'un prosélyte;
Sans chanter l'intérêt, quelques mortels d'élite
Vont offrir à l'honneur de pudiques accens,
Et brûler devant lui leur solitaire encens.

Cet honneur, dites-vous, c'est pour soi qu'on l'implore,
Et, sous un plus beau nom, c'est l'intérêt encore.

J'en doute : expliquons-nous. Que d'ordres chamarré,
Par les honneurs du temps Giton déshonoré,
Pour prix des lâchetés qu'il nomme ses services,
Montre autant de cordons qu'il veut cacher de vices :
On lui rend à son gré l'hommage qu'on lui doit ;
On a les yeux sur lui ; car on le montre au doigt.
Il jouit ; c'est un sot que l'intérêt inspire.
Mais parmi les mortels soumis au même empire
Comptez-vous Callisthène, entouré d'imposteurs,
Du conquérant de l'Inde ardens adulateurs ?
Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre
S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.
Est-ce par intérêt qu'on lui voit à leur sort
Préférer la disgrâce, et les fers, et la mort ?
Oui, car il les choisit, me répond un sophiste.
Et de vingt choix pareils que prouverait la liste ?
« Qu'il est des glorieux comme des courtisans.
On chérit les malheurs quand ils sont éclatans ;
On se dit : Nous souffrons, mais le peuple nous loue.
Pour sauver les Romains Décius se dévoue ;
Régulus, en quittant leur sénat éploré,
Va chercher à Carthage un supplice assuré ;
Plus faible que César au grand jeu des batailles,
Caton veut rester libre, et s'ouvre les entrailles.
Que sont-ils ces gens-là ? D'illustres fanfarons,
Certains que l'avenir consacrera leurs noms ;

Et que la déité qui tient les cent trompettes
Du récit de leur mort enflera les gazettes.
Tous ces faits merveilleux dont vous vous entichez,
Les chrétiens les nommaient de splendides péchés.
Des chrétiens à leur tour n'avons-nous rien à dire ?
L'intérêt personnel les poussait au martyre.
Avides du trépas, ces sectaires pieux
Terminaient leur exil, et conquéraient les cieux.
Au temps de saint Bernard, quand nos benêts d'ancêtres
Vendaient, en se croisant, leur héritage aux prêtres,
De ces champs, qu'ils cédaient par des contrats écrits,
Ils exigeaient le double aux champs du paradis ;
Ils gagnaient cent pour cent ; et, par devant notaire,
On faisait des deux parts une excellente affaire.
Selon les temps, les lieux, chaque homme a ses désirs ;
D'après son caractère il se fait des plaisirs.
L'avare enfouit l'or ; le prodigue le jette ;
La prude fuit l'éclat que cherche la coquette ;
Lucrèce et Virginie aiment la chasteté,
Maintenon le pouvoir, Ninon la volupté ;
Richelieu, promenant ses banales tendresses,
A cinquante ans passés trompe encor vingt maîtresses ;
Et Rancé, dès trente ans, infidèle aux amours,
Au désert de la Trappe ensevelit ses jours.
Par Comus et Pomone une table fournie,
Délicate, abondante, et cinq fois regarnie,

N'épuise point les vœux du lourd Apicius ;
Un plat mal apprêté satisfait Curius.
Des athlétiques jeux Sparte fait ses délices ;
Sybaris effrayée y verrait des supplices.
Marc-Aurèle est modeste au palais des Césars ;
L'orgueilleux Diogène, appelant les regards,
Étale en un tonneau, dans la place publique,
L'appareil dégoûtant de son faste cynique.
Néron, las de chanter, s'applique à des forfaits,
Vindex à des exploits, Titus à des bienfaits.
Frédéric fait des vers et gagne des batailles ;

. . . . . .

Les goûts sont variés, et chacun suit son goût ;
Mais je vois toujours l'homme, et l'intérêt partout. » —
Non, l'homme n'est point là, l'intérêt fait nos vices ;
Il les cache avec art sous des vertus factices ;
Mais la vertu réelle est dans les cœurs bien nés.
Sous vos crayons malins ses traits sont profanés :
Des sentimens moraux vous effacez l'image.
Si l'homme est isolé, c'est dans l'état sauvage.
Cet état n'est qu'un rêve ; et la Divinité
Forma le genre humain pour la société.
Or du nœud social quelle est la garantie ?
C'est le pouvoir secret qu'on nomme sympathie,
Ce besoin de sortir des limites du *moi*,
De vivre utile au monde en vivant hors de *soi*.

De là ces doux liens d'époux, de fils, de pères,
La tendresse angélique empreinte au cœur des mères,
Et les épanchemens de la tendre amitié,
Et les bienfaits pieux que répand la pitié,
L'amour, consolateur des peines de la vie,
Ce qui fait les héros, l'amour de la patrie,
Et, ce que célébrait un éloquent Romain,
La source des vertus, l'amour du genre humain.
D'un juge plein d'honneur la justice égarée
Fit priver de ses biens une veuve éplorée :
Détrompé, réparant l'irrévocable arrêt,
Il rend tout à la veuve : est-ce par intérêt ?
Non : l'intérêt commande au juge tyrannique,
Prononçant d'un front calme une sentence inique,
Et du temple des lois chassant avec courroux
L'orphelin dépouillé qui pleure à ses genoux.
Bourbon, de nos guerriers long-temps le chef suprême,
Blessé dans son orgueil, dans sa fortune même,
S'indigne, et, désertant les étendards français,
D'un monarque étranger va subir les bienfaits.
C'est à l'intérêt seul que Bourbon sacrifie :
Mais Catinat vainqueur commande en Italie;
Je le vois, sans murmure, à l'ordre de son roi,
Soldat obéissant, marchant sous Villeroi.
L'intérêt produit-il un dévoûment si rare ?
Dans les remparts de Dreux un fléau se déclare;

A le fuir invité, l'auteur de Venceslas
Y reste, attend son heure, et reçoit le trépas.
Quand Marseille est en proie à la même influence,
Le héros de Denain gouverne la Provence :
Cent mille infortunés l'appellent à grands cris ;
Il les plaint, les exhorte, et demeure à Paris.
Tous deux à l'intérêt les trouvez-vous sensibles ?
Est-ce un commun motif qui les retient paisibles,
Rotrou, dans le séjour où le trépas l'attend,
Villars, loin du péril, à la cour du Régent ?
Le plomb n'est point tiré des mines de Golconde :
Près des monts d'Ibérie une eau pure et féconde
Dans les corps languissans fait couler la santé ;
Cette eau n'a point sa source au marais empesté
Dont la fièvre homicide habite les rivages,
Et qui, dans un été, dépeuple vingt villages.
Ah ! que sur les bons cœurs la vertu règne en paix !
L'intérêt personnel n'a que trop de sujets.
C'est le roi du tyran, sous qui trente ans de guerre
De flots de sang et d'or ont épuisé la terre ;
Le roi du courtisan, qui vendit son honneur,
Et fut esclave habile, afin d'être oppresseur ;
Du publicain pervers, qui, du sein des rapines,
Insulte, en s'enivrant, aux publiques ruines ;
Du charlatan sacré, qui, la crosse à la main,
Vit, inutile au monde, aux frais du genre humain.

Et, par un vol sublime échappant à l'histoire,
Les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire.
De la vie ordinaire examinons le cours :
L'honnête homme paisible aime à cacher ses jours ;
Et de bruyans jongleurs auront la complaisance
D'envoyer aux journaux leurs traits de bienfaisance.
Rapin vécut trente ans, chétif et demi-nu,
Et des faquins obscurs fut le plus inconnu.
Il obtient par la brigue un rang considérable ;
Vingt millions volés l'ont rendu respectable.
Rapin vient de mourir, des fripons regretté :
Ceux qui volaient sous lui vantaient sa probité.
Voyez, voyez encor jusqu'à l'asile sombre
Tout ce troupeau servile accompagner son ombre.
C'est peu : l'airain guerrier pour lui va retentir ;
Pour lui dans cette chaire un prêtre va mentir ;
Le mensonge est gravé sur la pierre funèbre,
Et du nom d'un pied-plat va faire un nom célèbre.
Et ce sage, à l'étude, aux pauvres consacré,
Qui, portant le savoir sous leur toit ignoré,
Allait guérir leurs maux, consoler leur vieillesse ;
Celui qui de leurs fils instruisait la jeunesse ;
Ce riche, satisfait d'un modeste séjour,
Mais que l'agriculture occupait chaque jour,
Qui payait le travail, secourait l'indigence ;
Et, pour prix d'un bienfait, demandait le silence,

Le Sylva, le Rollin, le Sully du hameau,
Sont là, sans épitaphe, en un même tombeau.
Si l'éclat d'un vain nom fut l'objet de leur crainte,
D'un pur amour du bien reconnaissez l'empreinte;
Respectez-en la source; et ne prétendez plus
Que jamais l'égoïsme ait fondé les vertus.

Oh! qu'il connaît bien mieux leur véritable base,
Ce bon, ce vieux Chrémès, éloquent sans emphase,
Qui dit à Ménédime ardent à s'affliger:
Homme, chez les humains rien ne m'est étranger.
A ce vers de Térence on a vu Rome antique
Répondre avec transport par un cri sympathique.
C'est qu'elle y retrouvait un sentiment sacré,
Par l'humanité même à Térence inspiré;
Chrémès offrait de l'homme une honorable image;
On s'en déclarait digne en lui rendant hommage.
S'il eût dit: Je suis homme, et ne songe qu'à moi,
Rome n'eût répondu que par un cri d'effroi,
Et, du vers inhumain punissant le scandale,
Un sifflet vertueux eût vengé la morale.
L'intérêt personnel attire tout à lui;
La sympathie aspire à vivre dans autrui:
Si dans tous les mortels l'un voit des adversaires,
L'autre y voit des amis, des alliés, des frères:
L'un les fait détester; l'autre les fait chérir,
Et pour eux, avec eux, nous enseigne à souffrir.

Par quel abus des mots, dans votre vain système,
Nommez-vous intérêt l'abandon de soi-même?
Faut-il, en poursuivant d'utiles vérités,
S'égarer à plaisir en des subtilités?
L'esprit dans cet abîme en vain cherche une route,
Et, malgré son flambeau, la raison n'y voit goutte.
Autant vaut rajeunir les rêves de Platon,
Ou devers Alcala, sur un plus aigre ton,
Se mettre en ergotant l'esprit à la torture,
Pour accorder Thomas, Scot ou Bonaventure.

Philosophes français, nés dans l'âge éclairé
Que les fils de Tartufe ont en vain dénigré,
Cultivant chaque jour l'intelligence humaine,
Vous avez fait valoir, et grossi son domaine.
Si le profond René, qui fut trop créateur,
Du doute méthodique heureux législateur,
Mais infidèle aux lois par lui-même fixées,
De nos sensations sépara nos pensées;
Si cet autre rêveur qui voyait tout en Dieu,
Ne se fit pas comprendre, et se comprit fort peu;
Si, dans la Germanie, un charlatan gothique,
Ose, en illuminé, prêcher sa scolastique;
Les chemins qu'entrevit Bacon le précurseur,
Et dont Locke en tremblant sonda la profondeur,
Offrant à vos efforts un terrain plus docile,
Désormais, grâce à vous, sont d'un accès facile:

Guidés par la nature, et cherchant pas à pas,
Vous étudiez l'homme, et ne l'inventez pas :
Des effets démontrés vous remontez aux causes :
Mais pesez bien les mots, car les mots font les choses.

LA RAISON,

DISCOURS EN VERS.

Amis du vrai, faisons notre devoir;
De la raison briguons les purs suffrages :
Ni des journaux, ni des gens à pouvoir
Ne classeront les faits et les ouvrages.
Journaux d'hier aujourd'hui sont passés;
Arrêts du jour demain seront cassés;
Le juge intègre est la raison publique :
C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu, génie, esprit, talent, et goût.
Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique :
Talent? raison produite avec éclat;
Esprit? raison qui finement s'exprime;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
Et le génie est la raison sublime.
Aux murs d'Athène, à Rome, et parmi nous,
Qui fut l'appui de ces grands personnages,
Justes héros, et véritables sages,
Persécutés par un destin jaloux?

Contre l'exil, qui soutint Aristide?
Contre la mort, Socrate et Phocion?
Qui pénétra d'une ardeur intrépide
Et Régulus et le divin Caton?
Aux chants d'Homère, aux écrits de Platon,
Qui prodigua la grâce et la lumière;
Rendit parfaits Virgile et Cicéron;
Ouvrit le ciel aux regards de Newton;
Le cœur humain à Racine, à Molière?
Je le répète, une exquise raison.
Aussi je crois au paradoxe antique
Qu'ont enseigné les sages du Portique:
Fous et pervers sont nés proches parens.
Ils sont nombreux. Partout le mauvais séns
Guide à la fois et le folliculaire,
Du vrai talent censeur atrabilaire;
Et le tartufe, et l'indigent fripon
Qui va ramer sur les mers de Toulon;
Et le traitant qui, sous le nom prince
En un repas affame une province;
Et le soldat qui trahit son devoir,
Ose insulter à la loi souveraine,
Et, s'emparant d'un injuste pouvoir,
N'obtient des droits qu'à la publique haine.
Boileau dit vrai; ce fameux conquérant
Qui de la Grèce et des forêts d'Épire,

Chiens de saint Roch et chiens de saint Médard
Vont aboyer : c'est peut-être un peu tard;
Mais du vieux temps nous aimons les usages;
Et notre siècle est dégoûté des sages.
Gille-Esmenard fait contre ces pervers
Un long poëme, et dit qu'il est en vers;
D'esprits divins une épaisse couvée,
Geoffroi, N....., et le docte F.....,
C....., sauvage par accès,
Toujours chrétien, mais pas toujours français,
Dans les élans de leur pieux délire,
Fouettent Rousseau, Voltaire, Montesquieu,
Méchans auteurs que l'on s'obstine à lire,
Que Dieu punit d'avoir adoré Dieu. »
Et selon vous notre cause est perdue!
Des vils Geoffrois qu'importe la cohue?
Que parlez-vous de cinq ou six grimauds,
Plats barbouilleurs de cinq ou six journaux?
Dans le néant où leurs feuilles descendent,
Fréron, Zoïle et Cotin les attendent;
Et le sifflet, courant après N.....,
Trouve un écho jusque dans Pézenas.
Ils ont vieilli les contes de grand'mères :
Si le présent paraît les rajeunir,
Faibles succès! triomphes éphémères!
Loin du présent, savourons l'avenir;

Car c'est demain que l'avenir commence,
Et le présent n'est jamais qu'aujourd'hui :
Sur le présent ne fondez point d'appui ;
Il est étroit ; l'avenir est immense.
Homère a peint les coursiers d'Apollon ;
En quatre pas ils traversaient la terre :
Dans le grand siècle, élève de Voltaire,
Ainsi marcha la publique raison.
Les esprits lourds sont restés sur la route ;
Des vrais talens elle a guidé les pas ;
Par son courage, après de longs combats,
Les préjugés furent mis en déroute.
Ils ont péri ; mais elle a survécu.
La vaincra-t-on quand elle a tout vaincu ?
Elle est aux bords où serpente la Seine,
Où la Newa roule sous des glaçons,
Où dans l'Euxin mugit le Boristhène,
Où le Tésin rit dans l'or des moissons.
Elle est aux bords où l'altière Tamise
S'enorgueillit de Locke et de Newton ;
A ses décrets l'Amérique soumise
A vu les lois régner sur Washington.
C'est son regard qui fait rougir l'esclave ;
C'est à sa voix que le tyran pâlit :
Elle est partout où l'homme pense et lit.
Pour l'esprit saint, prise un jour au conclave,

Elle y créa certaine sainteté ;
Lambertini lui dut la papauté.
Taisez-vous donc, friponeaux moralistes,
Petits valets, forgeant petits écrits,
Calomniant, prêchant à juste prix,
Petits rimeurs et petits journalistes,
Fermant les yeux, et criant : Il fait nuit.
Vous vous trompez ; le jour encor nous luit.
Oui, la lumière est au centre du monde.
Ce pur soleil, des Guèbres adoré,
Tournant sur lui, de globes entouré,
Les remplit tous de sa chaleur féconde.
Quelque planète, en parcourant les cieux,
Peut un moment l'obscurcir à nos yeux ;
Mais, à des lois constamment asservie,
D'un pas égal elle poursuit son cours ;
Et, plus serein, l'astre qui fait les jours
Répand à flots la lumière et la vie.

COMMENCEMENT

D'UN

POÈME SUR LA NATURE.

DE L'HOMME ET DES CHOSES.

Quand de la Liberté le bienfaisant génie
Ranime par degrés la France rajeunie,
Et, couronnant de fleurs nos sacrés étendards,
Sur l'aile de la paix ramène les beaux-arts,
J'abandonne un moment la Melpomène antique,
Et je chante aujourd'hui, sur le ton didactique,
L'homme inculte et sauvage, isolé dans les bois,
L'homme civilisé, cherchant l'appui des lois.
Ignorant, mais sensible en commençant la vie,
L'homme enfin s'est connu par la philosophie;
Elle a décrédité les pieuses erreurs;
Sur les besoins de tous elle a fondé les mœurs;
Elle a créé des lois le joug utile et sage;
Des sciences, des arts elle a réglé l'usage;

Et son heureux empire, affermi sans retour,
Malgré les imposteurs, s'étendra chaque jour.
Fille de la Nature, ô vierge tutélaire,
Raison, que ton flambeau me dirige et m'éclaire;
Et si, dès mon enfance amoureux de tes lois,
Je me laissai conduire aux accens de ta voix,
Fais passer dans mes mains la lyre enchanteresse
Que ton disciple Pope hérita de Lucrèce,
Et qui, du grand Voltaire animant les travaux,
Lui dut des sons plus doux et des accords nouveaux:
Viens, chante, inspire-moi; seconde mon courage;
Sois libre; des tyrans je ne crains point la rage.
Trop de chantres fameux, abusant l'univers,
De leur but véritable ont détourné les vers:
L'aveugle des Anglais qui, dans sa docte ivresse,
A souvent égalé l'aveugle de la Grèce,
Milton sut rajeunir, en ses chants admirés,
De l'antique Israël les mystères sacrés;
Milton d'un pur éclat en orna la peinture;
Il puisa ses couleurs au sein de la nature;
Son nom, perçant la nuit de l'immense avenir,
Vivra chez les humains dans un long souvenir;
Mais je veux, dédaignant tout fabuleux langage,
Par un autre océan tendre au même rivage.
Principe des vertus, mère des grands exploits,
Puissante Liberté, viens animer ma voix;

Tes autels sont détruits dans la Grèce et dans Rome.
Premier bienfait des cieux, premier besoin de l'homme,
Guide du citoyen, du chantre et du guerrier,
Viens, le front couronné de chêne et de laurier,
Comme on te vit jadis dans les beaux jours d'Athène,
Viens enfin sur les bords arrosés par la Seine,
De ta main triomphante ouvrir en nos remparts
Le temple de la Paix et le temple des Arts.
Il existe sans doute une cause éternelle;
Tout fut créé, tout vit, tout se soutient par elle;
Tout change, et rien ne meurt au sein de l'univers.
Mais de voiles sacrés nos yeux long-temps couverts
Idolâtrent encor de frivoles mystères,
D'une trop longue enfance hochets héréditaires.
Ces milliers de soleils aux fécondes clartés,
Dans l'abîme des cieux pompeusement jetés,
Des mondes infinis l'opulente structure,
Tout proclame un seul Dieu, l'âme de la nature.
Mais des dieux qu'il a faits l'homme a peuplé le ciel.
On nous oppose en vain l'instinct universel,
Les peuples policés, les peuplades sauvages,
Créant, multipliant, adorant des images,
De victimes, d'encens les dieux environnés,
Et devant leurs autels les siècles prosternés.
Ce long assentiment pourra-t-il nous confondre?
Épicure et Lucrèce osèrent y répondre;

Le monde entier parlait ; mais leur génie altier
Prétendit réfuter la voix du monde entier.
Leur flambeau me conduit ; leur audace m'anime.
Et que prouve en effet ce concours unanime ?
Par les premiers humains le mensonge inventé
S'accrut en vieillissant, tous les jours répété.
La crainte fit les dieux ; l'intérêt fit les prêtres ;
Nos pères effrayés en ont cru leurs ancêtres
Qui, des mêmes frayeurs se laissant dominer,
S'étaient pressés de croire, au lieu d'examiner.
Vous craignez ; vous croyez ; et vos enfans timides,
Suçant avec le lait des préjugés stupides,
Vont peut-être inspirer cette antique terreur
A des enfans, comme eux héritiers de l'erreur.
Avec notre univers le mensonge commence.
Jusqu'au premier chaînon de cette chaîne immense,
Je saurai, du vulgaire affrontant le courroux,
D'un vol précipité remonter avec vous,
Jusqu'au dernier chaînon pas à pas redescendre,
Des siècles, des cités interroger la cendre,
Et d'un ton simple et vrai chantant la vérité,
Verser dans tous mes vers sa sainte austérité.
De l'univers Dieu seul est la cause première ;
Son souffle créateur fit jaillir la lumière,
Alluma ce soleil qui semble roi des cieux,
Et peupla de la nuit les champs silencieux.

Aux élémens rivaux il assigna leur place.
Immobile et planant au centre de l'espace,
Le feu générateur circule dans les airs,
Rend la terre fertile, et vit au sein des mers.
C'était encor trop peu ; la nature féconde
Créa le mouvement, seul organe du monde ;
Divisa les saisons, et les mois, et les jours ;
Des globes lumineux détermina le cours,
Et d'un tropique à l'autre, en sa route ordonnée,
Fit monter tour à tour et descendre l'année.
Le doux printemps, paré de ses jeunes couleurs,
En promettant des fruits, se couronna de fleurs ;
L'été de ses moissons prodigua les richesses ;
L'automne du printemps acquitta les promesses ;
Et l'hiver conserva, sous d'utiles glaçons,
Le germe heureux des fleurs, des fruits et des moissons.
C'était pendant les jours où tout se renouvelle,
Quand le ciel est plus pur, quand la terre est plus belle,
Quand tous les animaux paissaient au fond des bois,
Sous l'œil de la nature, et soumis à ses lois,
Que l'homme, son chef-d'œuvre, objet de leur envie,
Vint s'asseoir auprès d'eux au banquet de la vie.
Sa mère, de bienfaits ardente à le combler,
S'enorgueillit des dons qu'elle a su rassembler ;
L'homme unit dans son port la grâce et la noblesse,
Dans ses membres nerveux la force et la souplesse ;

La flamme du génie étincelle en ses traits ;
Il s'avance ; et tandis qu'au sein de leurs forêts
Ses sujets vagabonds sont courbés vers la terre,
L'homme seul, déployant un plus grand caractère,
Lève vers le soleil son front audacieux,
Et d'un regard sublime interroge les cieux.
De lui-même étonné, lentement il admire
Le monde son séjour, et son futur empire ;
Promenant avec joie un regard incertain,
Il sourit à la terre, aux rayons du matin ;
Tout surprend, tout ravit, tout captive sa vue ;
Et les bois, et les monts élancés dans la nue,
Et l'horizon des cieux, et l'horizon des mers,
Et le mobile émail dont les prés sont couverts.
Des nations de l'air il entend le ramage,
Le fracas des torrens, le doux bruit du feuillage,
Le murmure plus doux des ruisseaux argentés,
Par le vent des forêts mollement agités.
L'instinct des voluptés conduit sa marche errante ;
Il respire à longs traits, dans la plaine odorante,
Les esprits parfumés de ces naissantes fleurs
Dont son œil attentif admirait les couleurs.
Ses sens épanouis fécondent sa pensée,
Et déjà vers les fleurs sa main s'est élancée :
Déjà la faim, la soif éveillent ses désirs ;
Tous ses besoins nouveaux sont de nouveaux plaisirs :

Sa bouche, au sein des fleurs, savoure les délices
D'un miel pur déposé sur leurs brillans calices;
Goûte ces végétaux, les premiers alimens,
D'une terre encor vierge utiles ornemens;
Boit l'humide cristal qu'épanche une fontaine
Qui, tombant des rochers, désaltére la plaine.
Cependant il soupire; et, déjà tourmenté,
Parcourt avec dégoût ce rivage enchanté.
Tout est beau devant lui, mais tout est solitude;
L'univers, pour calmer sa vague inquiétude,
Étale vainement cent prodiges divers;
Un être manque à l'homme, et manque à l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

POÈME

SUR

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES,

COMPOSÉ EN 1787 (1).

Quand des républicains étaient maîtres du monde,
Quand le Tibre, orgueilleux de leur porter son onde,
Admirait sur ses bords un peuple de héros;
Si, troublant tout à coup leur auguste repos,
Si Rome, objet sacré de respect, de tendresse,
Daignait sur ses besoins consulter leur sagesse,
Elle voyait bientôt dans les murs du sénat
Courir les Scipions, ces appuis de l'État;
Métellus, ombragé des palmes numidiques;
Caton, ce demi-dieu, le premier des stoïques;
L'éloquent Cicéron, redoutable aux pervers;
Le grand, l'heureux Pompée, ignorant les revers,

(1) L'auteur avait vingt-trois ans.

Fier encor de ce jour où la terre étonnée
Contemplait son triomphe, à sa suite enchaînée ;
Et César, méditant ses immenses destins,
Et Brutus, héritier du vengeur des Romains,
Divisés d'intérêts, de soins, de politique,
Unis dans ces momens par la cause publique.
Peuple envié du monde, et protégé des cieux,
Un spectacle aussi grand se présente à vos yeux.
Osez en concevoir la plus digne espérance.
O Français, il s'agit du bonheur de la France :
Voyez se rassembler ses enfans, ses soutiens.
Roi, pontifes, guerriers, magistrats, citoyens,
Zélés pour le bien seul, sans orgueil et sans crainte,
Attestant la justice et la vérité sainte,
Jurant de réparer les fautes de vingt rois,
D'abolir tous les maux consacrés par des lois.
La France au milieu d'eux se plaît à les entendre,
Et fixant sur eux tous un regard noble et tendre :
« Citoyens ! qu'aujourd'hui rien ne soit oublié ;
« Ajoutez, leur dit-elle, et tranchez sans pitié.
« Qu'en vos heureuses mains l'État se renouvelle :
« Hâtez-vous d'affermir sa force qui chancelle.
« Cette masse imposante, et dont l'œil est surpris,
« N'étalerait bientôt que de honteux débris.
« Édifice du temps, c'est le temps qui l'outrage ;
« Plus d'un cruel abus s'appelle encore usage.

« Les momens sont venus, joignez tous vos efforts.
« J'ai vu les protestans bannis loin de mes bords,
« De cités en cités cherchant une patrie,
« Y porter des trésors, enfans de l'industrie.
« Les arts et le travail accompagnaient leurs pas;
« Errans, désespérés, ils me tendaient les bras.
« Durant un siècle entier j'ai pleuré leur absence :
« Roi, sèche, il en est temps, les larmes de la France.
« Vengeur de l'Amérique, et protecteur des mers,
« Laisse adorer ton Dieu sous des cultes divers.
« L'État ne doit venger que la commune injure.
« Dieu veut-il un hommage imposteur ou parjure?
« Sans prévenir, du moins, le jugement des cieux,
« Rends aux fils les climats qu'habitaient leurs aïeux.
« D'excellens citoyens fréquentaient peu nos temples;
« Et sans aller bien loin te chercher des exemples,
« De ton prédécesseur Maurice (1) fut l'appui :
« On peut servir son roi sans penser comme lui.
« L'ignorance a long-temps peuplé les monastères.
« Humbles, pauvres d'abord, de saints célibataires,
« Sous le dais, tout à coup, cherchant des protecteurs,
« Honorés, agrandis, souvent usurpateurs,
« Stérilement dévots, traînaient dans le silence
« Des jours longs et pesans, filés par l'indolence.

---

(1) Le maréchal de Saxe.

« Enfin l'homme stupide, à l'oubli consacré,
« Eut contre le travail un refuge assuré;
« De citoyens vivans ces tombeaux se remplirent;
« A l'envi de Pepin vingt rois les enrichirent.
« Entends-tu maintenant les sanglots, les regrets?
« O d'un zèle insensé trop funestes effets!
« Vois-tu tous ces enfans, les victimes d'un père,
« Condamnés loin du monde à gémir sous la haire?
« Leur bouche a prononcé le serment solennel,
« Et, contraints de mentir aux pieds de l'Éternel,
« Ils vont baigner de pleurs des marbres inflexibles,
« Ils accusent le Dieu qui les rendit sensibles,
« L'inexorable autel qui les tient opprimés,
« Et ces vœux sans retour qu'ils n'avaient point formés.
« Martyrs ou fainéans, laisse-les disparaître;
« Éteints, et non détruits, qu'ils meurent sans renaître;
« L'État ne leur doit rien, ils n'ont rien fait pour lui;
« Et le fisc épuisé redemande aujourd'hui
« Cet or long-temps oisif, conquis sur la faiblesse.
« Bientôt, juste héritier d'une injuste richesse,
« Tu pourras accueillir de bienfaisans regards
« Les essais du travail, les prodiges des arts.
« Des moissons vont couvrir les landes infertiles;
« Les cités vont s'orner de monumens utiles;
« D'innombrables vaisseaux élancés de nos ports
« Du Gange et de l'Indus vont chercher les trésors.

« Je vois par cent canaux circuler l'abondance ;
« Cent hospices s'ouvrant aux maux de l'indigence.
« Laisse penser, écrire ; entends la vérité.
« Permets que de Thémis la sage austérité
« Abjure enfin des lois que dicta le délire,
« Et que l'or sans pudeur n'ait plus le droit d'élire.
« Détruis ce jeu royal ouvert aux citoyens,
« Ces impôts du hasard qui dévorent leurs biens ;
« Crains le dédale obscur de tant de mains avides,
« Où vont, loin de tes yeux, s'égarer les subsides ;
« Crains l'amas effronté de ces valets de rois,
« Bien payés pour remplir d'inutiles emplois :
« Apprends que, tôt ou tard, cette pompe insultante
« Amène des États la ruine éclatante.

« Toujours pendant son règne un monarque flatté
« Entend bénir son nom cher à la postérité ;
« Mais, à ce tribunal dès qu'il vient de descendre,
« Trop souvent le mépris accompagne sa cendre,
« Et dans soixante rois de leur siècle adorés,
« Je cherche en vain dix noms par le temps consacrés.
« Mais le plus beau laurier, immortelle conquête,
« De ces rois-citoyens couronne encor la tête.
« Obtiens par tes vertus ce laurier généreux.
« Que des prisons d'État les fondemens affreux
« Démolis, écroulés, à des lois équitables
« Réservent le pouvoir de punir les coupables.

« Que le Jura soit libre, et que loin de mes yeux
« L'esclavage étalant son aspect odieux,
« Coure au fond d'un sérail, à Delhi, dans Byzance,
« D'un bourreau despotique exalter la clémence.
« La liberté n'a pas un langage imposteur ;
« Quand sa bouche a loué, l'éloge est dans son cœur,
« Mais l'éloge pudique et mêlé de courage.
« Elle offre avec mesure un volontaire hommage ;
« Dans les cœurs attiédis elle enflamme l'honneur,
« Produit les grands exploits, les vertus, le bonheur,
« Fait les rois plus puissans, les sujets plus fidèles :
« Un père idolâtré n'a point d'enfans rebelles. »

ÉPITRE

A M. LE BRUN.

1783.

Digne enfant d'Apollon, successeur des Orphées,
Toi par qui de nos jours les neuf savantes fées,
Malgré tant de Cotins, soi-disant immortels,
Ne verront point encor s'écrouler leurs autels;
Si tu hais, cher Le Brun, les auteurs à la glace,
Aimes-tu mieux, dis-moi, le délire et l'audace
D'un poëte ignorant, qui, sans règle et sans art,
En ses vagues écrits ne suit que le hasard?
Quand la belle Pandore, à la voix du Génie,
Reçut en même temps la jeunesse et la vie,
Jupiter, du prodige et confus, et jaloux,
Accabla son vainqueur d'un éternel courroux.
Chassé du ciel, privé même de la lumière,
Aucun dieu ne daigna consoler sa misère :

Tous de leur souverain lâches adulateurs,
Maudirent à l'envi l'objet de ses rigueurs.
Mais la Raison n'eut point cette indigne faiblesse :
Brûlante d'une auguste et sublime tendresse,
Elle suit le Génie, et sa prudente main
Aux pas de cet aveugle enseigne le chemin.
A son guide échappé, quelquefois de ses ailes
Il affectait encor les voûtes éternelles ;
Heureux, quand mieux que lui, veillant à son bonheur,
La Raison modérait cette bouillante ardeur !
Enfin désabusé du séjour du tonnerre,
Cet illustre banni descendit sur la terre.
La Raison l'y suivit ; et bientôt les mortels
Devinrent confidens des secrets éternels.

O vous qui recherchez les principes des choses,
Les sublimes effets et les sublimes causes,
Le calcul infini qui forma l'univers,
Et l'espace, et le vide, et les mondes divers,
De ce tout merveilleux l'éternelle harmonie ;
Sachez vous méfier de l'aveugle Génie,
Adorez la Raison, et consultez sa voix.

Et vous qui d'Apollon suivez les douces lois,
Si vos efforts heureux quelquefois sur la scène
Ressuscitent encor Thalie et Melpomène,
Ou si d'un vol plus haut vos chants audacieux
Célèbrent les combats, les héros et les dieux,

Que la Raison sans cesse à vos écrits préside ;
Ne vous écartez point de ce fidèle guide.
Non qu'il faille blâmer ces généreux transports
Qui du cygne thébain animent les accords :
Aux banquets d'Apollon quand tu touches la lyre,
O Le Brun, sous tes doigts tout Pindare respire ;
Émule de Rousseau, peut-être son vainqueur,
A peine mes regards mesurent ta hauteur ;
Mon âme en un moment sur tes pas élancée,
Ne voit plus que par toi, ne suit que ta pensée ;
Et, ne pouvant me perdre avec toi dans les cieux,
Je t'applaudis au moins et du geste et des yeux.
Mais que tu sais unir la sagesse à l'audace !
Dans tes vers, tour à tour pleins de force ou de grâce,
Tantôt j'entends gronder les aquilons fougueux,
Et soupirer tantôt les zéphirs amoureux.
Tu chéris la Raison ; ton audace immortelle
A ses divins accens jamais ne fut rebelle ;
Non de cette pédante et lourde déité
Que l'on nomme raison chez la stupidité,
Qui, jusque dans mes vers, d'un compas tyrannique,
Introduit chaque jour l'esprit géométrique,
Et plus d'une fois même, à son humble niveau,
Prétendit rabaisser et Corneille et Boileau ;
Mais la Raison sublime, à l'âme grande et fière,
Dont l'œil suit aisément l'aigle dans la carrière ;

Compagne de Newton, quand d'un vol glorieux,
Mortel, il pénétra dans le conseil des dieux (1).

---

(1) Chénier n'avait que dix-neuf ans quand il composa cette épître. L'année suivante, il en adressa une à M. Palissot, qui se terminait par ces vers :

Ainsi dès que la nuit de ses voiles funèbres
Dans les cieux rembrunis a semé les ténèbres,
Soudain, au fond des bois, de leurs affreux concerts
Les sinistres hibous épouvantent les airs.
Les voilà désormais rois des célestes plaines.
Mais sitôt que, perçant les ombres incertaines
Loin des bras de Titon, l'Aurore de ses feux
A rougi de l'Ida les sommets sourcilleux;
Par un cri souverain saluant la lumière,
L'aigle, d'un vol hardi, rentre dans la carrière.
Tout fuit; et, déplorant son empire détruit,
Le monstrueux essaim redemande la nuit.

ÉPITRE

A M. LE SUEUR.

1787.

D'où naissent tes chagrins, enfant de l'harmonie?
Quoi! déjà tes rivaux, armant la calomnie,
Font siffler contre toi ses serpens odieux!
L'artiste sans génie est faux, insidieux,
Heureux du mal d'autrui, tout succès le déchire.
Il devient ennemi, du moment qu'il admire.
Quel ennemi, grands dieux! qu'un rival offensé?
D'un immortel éclat le vulgaire blessé
Au mérite éminent paie un tribut d'envie,
Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie.
Chantre du Portugal, ô chantre infortuné,
De ton pays entier tu meurs abandonné;
Tu meurs dans l'indigence, et ton ombre plaintive,
Sur les rives du Tage, errante et fugitive,
Souvent durant la nuit pleure, et de ton trépas
Accuse un roi stupide et des peuples ingrats.

Partout de l'injustice on voit de grands exemples :
Partout ces demi-dieux, qui méritaient des temples,
N'obtenant que la haine et souvent le mépris ;
Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile;
Le vainqueur de Térence à peine enseveli;
Corneille vieillissant presque mis en oubli;
Milton chez les Anglais, mourant sans renommée;
La muse des Toscans à Ferrare opprimée;
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la Raison;
Et la faim consumant l'Apelle de la France,
Quand Mignard et Coypel vivaient dans l'opulence.
Ami, l'ignores-tu ? si l'un de tes aïeux
Par ses doctes travaux sut enchanter nos yeux,
Ce peintre, dont l'Europe admire encor les veilles,
Voit un fer sacrilége insulter ses merveilles.
Nobles enfans des arts, accourez, vengez-vous;
Punissez un rival qui vous éclipse tous,
Déchirez, mutilez ces vivantes images,
N'épargnez aucun trait, vos coups sont des hommages.
Mais bien plutôt brisez vos stériles pinceaux;
Quand vous auriez détruit ses éloquens tableaux,
D'un si lâche dépit l'éclatante mémoire
Eût seule éternisé votre honte et sa gloire.

ÉPITRE

A M. MÉHUL.

DU POUVOIR DE LA MUSIQUE.

Méhul, à Polymnie en naissant consacré,
Élève et successeur de ce chantre admiré,
Qui, docte et varié, modula sur sa lyre
Du fils d'Agamemnon le tragique délire,
D'Alceste à son époux les funèbres adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux;
Satisfait d'embellir les deux scènes lyriques,
Laisse, dans leurs accès lourdement satiriques,
Des sophistes glacés et d'orgueilleux censeurs
Décrier de ton art les utiles douceurs.
Entends-tu Mévius, régent par habitude,
Damon, sot par nature, et plus sot par étude,
Ennuyer l'auditoire en parlant du plaisir?
C'est un enfant ailé qu'ils ne pourront saisir.
L'ami des arts jouit quand le pédant raisonne;
Par un souffle ennemi le plaisir s'empoisonne;

Et l'envie, épanchant ses venins odieux,
Corrompt ce pur nectar préparé pour les dieux.
Les beaux-arts ont l'éclat et le parfum des roses;
Vois-les dans nos jardins nouvellement écloses;
De leur suc odorant l'abeille se nourrit;
Le venimeux reptile en passant les flétrit.
Mais, entre ces beaux-arts, enfantés par la Grèce,
Et formant d'Apollon la cour enchanteresse,
La musique, Méhul, par des effets puissans,
Du charme le plus sûr sait enivrer nos sens.
Arion, sur les flots, va céder à l'orage;
Secouru par sa lyre, il échappe au naufrage.
Vois Amphion peupler un sol inhabité;
Il fait marcher la pierre, et fonde une cité.
Orphée, aux bords de l'Èbre allant cacher sa vie,
Pleurant son Euridice, hélas! deux fois ravie,
Le long du fleuve en pleurs traîne ses longs regrets,
Et les monstres émus, et les tristes forêts.
Quel mystère est caché sous ces voiles aimables?
La poétique Grèce, inventrice des fables,
Voulut par ces récits nous faire concevoir
D'un art délicieux le magique pouvoir.
Dans les cieux, aux enfers, il étend ses conquêtes;
Quelquefois de la mort il embellit les fêtes.
Harmonieux Gossec, lorsque ta lyre en deuil,
De l'auteur de Mérope escortait le cercueil,

On entendait au loin, dans l'horreur des ténèbres,
Les accords prolongés des trombones funèbres,
La cymbale voilée aux sombres roulemens,
Et du timbre chinois les tristes hurlemens.
Mais cherchons la gaîté sur ces charmantes rives
Où le front de Thétis est couronné d'olives....
Dans le calme des cieux et des vents et des flots,
Sur les mers de Marseille on voit les matelots
Revoler en chantant des bords où fut la Grèce:
Le tambourin du port appelle l'allégresse;
Le brillant galoubet vient égayer les airs,
Et la danse folâtre est jointe aux doux concerts.
Sous les vallons ombreux quel pasteur fait entendre
Les soupirs de la flûte harmonieuse et tendre ?
Il module l'espoir, la crainte, le désir;
De ses doigts amoureux découle le plaisir.
Plus loin le cerf bondit; les chasseurs applaudissent;
Du cri joyeux des chiens les échos retentissent;
Le cor, aux fiers accens, étonne les forêts;
Diane, un arc en main, déjà lance ses traits;
Endymion la suit; l'Aurore matinale
S'éveille en souriant à la voix de Céphale.
Si Pan de la Sicile instruisit les bergers
A cadencer un chant sur des pipeaux légers,
Aux monts de l'Appenzel, dans les bois helvétiques,
Il enfla le premier les musettes rustiques;

Là, quand le vent du soir agite les ormeaux,
Quand la reine des nuits brille entre les rameaux,
Du rantz accoutumé les notes languissantes
Rappellent au bercail les vaches mugissantes.

. . . . . .

. . . . . .

ÉPITRE

A MON PÈRE.

Hìc interim liber... professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus. TAC.

1787.

Le ciel a tout à coup fermé le précipice;
A nos larmes, mon père, il est enfin propice;
Tes jours dans les douleurs à demi-consumés,
Par les soins de Geoffroi sont enfin rallumés.
Après de longs chagrins, la nature affaiblie,
Elle-même souvent s'abandonne et s'oublie :
Une lutte pénible a vieilli ses ressorts;
L'esprit souffre long-temps et fait souffrir le corps.
L'édifice attaqué déjà crie et chancelle;
L'homme est près de quitter sa substance mortelle;
Son âme, succombant sous le poids de ses fers,
Demande à s'élancer dans un autre univers,
Appelle, et voit déjà, loin d'un globe d'argile,
Ce monde, espoir du juste, et son unique asile,

Où le bonheur commence, où les maux ne sont plus,
Où, devant l'Éternel, les temps sont confondus.
Ame, ne fléchis point, roidis ce grand courage;
Le ciel avec plaisir contemple son ouvrage :
L'homme de bien luttant contre l'adversité,
Présente un beau spectacle à la Divinité;
Il honore ses jours, il rend digne d'envie
Ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie :
Il laisse un digne exemple à ceux qui le suivront;
Sous les dieux, sous les lois courbant son noble front,
Chéri de ses pareils, béni des siens qu'il aime,
En guerre avec le sort, en paix avec soi-même,
Sachant mêler ses pleurs aux pleurs de ses amis,
Et sensible surtout aux maux de son pays.

Quel est donc ce vaisseau si voisin du naufrage?
Fier de son nom royal, il dédaignait l'orage,
Et depuis sa naissance ignorant les revers,
Semblait l'île fameuse errante sur les mers.
Maintenant il chancelle, et ses voiles frémissent;
Ses mâts sont renversés, ses antennes gémissent.
Ni ses triples remparts, tout chargés de soldats,
Ni cent foudres d'airain qui lancent le trépas,
Ni les lis glorieux dont sa poupe est ornée,
Ne vaincront les autans et la mer effrénée,
Si d'écueil en écueil son pilote égaré
Ne connaît point les flots dont il est entouré.

O nocher, garde-toi de ces gouffres rapides,
Fuis ces rocs menaçans, crains ces sables perfides :
Quand Neptune irrité ne t'offre que la mort,
Nocher, cède à Neptune, et rentre dans le port.
On répand sur l'État des larmes légitimes.
Quand le vaisseau public flotte entre les abîmes,
Menacé du trépas, pilote ou passager,
On peut frémir sans honte en ce commun danger.
Mais quand nous souffrons seuls, soyons inébranlables.
Poursuivis par le sort, deviendrons-nous coupables?
Un faux ami me trompe ; est-ce à moi de gémir?
Mon aspect le punit, s'il sait encor rougir.
Cependant voilà l'homme. Inquiet et mobile,
Il aime à se flatter ; c'est un roseau fragile
Ébranlé mille fois avant d'être abattu :
Principe universel de vice et de vertu,
Souvent l'orgueil nous dit (insensés que nous sommes!)
Qu'à la justice enfin nous contraindrons les hommes ;
Qu'un mal de tous les lieux peut bien cesser pour nous :
C'est un mensonge, hélas ! mais ce mensonge est doux.
J'ai moi-même espéré dans l'âge où l'on espère ;
Age écoulé déjà quand la raison s'éclaire !
Me livrant sans réserve à mes songes heureux,
J'ai cru tous les humains bienfaisans, généreux :
Je suis désabusé ; mais c'est trop tôt peut-être.
Toi qui les observas, qui voulus les connaître,

Qui d'un noble travail recherchant les plaisirs,
A la sage Clio consacras tes loisirs ;
N'as-tu pas vu partout la sagesse proscrite,
La faveur en tout temps oublier le mérite,
Les honneurs, les trésors accumulés sans choix,
Et les peuples payer les caprices des rois ?
Monarques malheureux, traînés de piége en piége !
Délivrés d'une erreur, une autre les assiége :
Le temps, la voix du peuple a beau les avertir ;
Avides d'acheter un nouveau repentir,
Chez eux la Flatterie est toujours honorée,
Et la Vertu déplaît, ou languit ignorée.
Cette fille des dieux, au front plein de candeur,
Ne sait pas en rampant se vanter sans pudeur.
Source du vrai mérite, elle est modeste et fière ;
Elle cède à l'Intrigue, à l'Ignorance altière :
Jamais la Calomnie, habitante des cours,
D'homicides poisons n'infecta ses discours.
Si pour toi les destins gardant leur inclémence
Ont trahi bien souvent ta noble confiance,
Si des vils intrigans l'espoir est couronné,
Ami de la Vertu, n'en sois plus étonné.
Chacun fuit en nos jours sa présence importune :
La reine des humains, l'inconstante Fortune,
Parcourant l'univers un bandeau sur les yeux,
Verse de tous côtés ses dons capricieux.

Vois tous ces charlatans empressés à lui plaire,
A la cour, chez Thémis, et dans le sanctuaire,
Employer tour à tour la fraude et les combats,
Lutter en l'invoquant, s'égorger sur ses pas.
A ses dons quelquefois si les sages prétendent,
C'est en sages du moins; et muets, ils attendent
Que son choix.... vain espoir! inutile désir!
Ses regards sont voilés; pourrait-elle choisir?
Du moment où le ciel nous offre sa lumière,
Jusqu'au jour où le ciel ferme notre paupière,
Nous vivons entourés d'ingrats ou de flatteurs,
Et d'une foule oisive, écho des imposteurs.
Mais sous la faux du temps dès qu'un homme succombe,
La vérité s'avance et s'assied sur sa tombe:
Aux yeux de l'avenir les vertus ont leur prix,
Et l'or n'a pas sauvé *** du mépris.
Ce perfide étranger, grand dans l'art de séduire,
Qui gouverna la France, et faillit la détruire,
Lègue à ses héritiers des trésors criminels,
Grossis au pied du trône, à l'ombre des autels.
Phocion, qui des Grecs releva la puissance,
Puni de ses bienfaits, supportant l'indigence,
Condamné par les lois, mais non déshonoré,
Meurt, et de ses bourreaux est bientôt adoré.
Réponds-moi, qui des deux doit exciter l'envie?
Ah! d'un culte immortel si ma mort est suivie,

Je suis prêt, diras-tu; ministres du trépas,
Apportez la ciguë, et ne me plaignez pas.
Tes aïeux ont versé leur sang pour la patrie;
A de nombreux périls ta prudence aguerrie
Fit respecter Louis chez le Maure indompté,
Et du peuple français soutint la majesté.
Mais l'abandon payait ton zèle et tes services,
Quand le sort à tes yeux récompensait les vices :
Tu cédais, ô mon père, et j'ai vu de tes jours
Un venin sombre et lent précipiter le cours.
Et maintenant le ciel, roi de nos destinées,
Va jusqu'à cent hivers prolonger tes années :
Le ciel te prodiguant ses rayons généreux,
Perce de tes chagrins les voiles ténébreux.
Mais lorsque, terminant tes jours longs et prospères,
Il unira ton ombre aux ombres de nos pères,
Moi, si je te survis, pâle et couvert de deuil,
Je chanterai ton nom dans l'hymne du cercueil.
Ce nom chez les Français ne sera point sans gloire;
Tous les vrais citoyens chériront ta mémoire :
Leur estime t'est due; et tes fils à leur tour
Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.
Que d'autres, enrichis des misères publiques,
Insultent l'indigent sous leurs toits magnifiques,
Et du peuple affamé calculent les malheurs :
Tes fils ne seront pas héritiers de ses pleurs.

De ma mère et de toi nous aurons en partage
Des biens plus précieux, un plus grand héritage;
Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur;
Un souvenir sans tache, et des trésors d'honneur;
Une ame fière et pure, incapable de crainte;
Et l'amour de la gloire, et la liberté sainte,
Méprisant les faveurs qu'il faudrait mendier,
Et vers un ciel jaloux levant son œil altier.

EPITRE
A VOLTAIRE.

1806.

Immortel écrivain, dont les brillans ouvrages
Enchantent les héros, les belles et les sages;
Qui sais par le plaisir captiver ton lecteur,
Effroi du sot crédule et du lâche imposteur,
Mais du bon sens, du goût aimable et sûr arbitre;
Voltaire, en t'adressant ma véridique Épitre,
J'aurai soin, pour raison, de ne pas l'envoyer
Devers le Paradis dont Céphas est portier;
Lieu saint, mais ennuyeux, où les neuf chœurs des anges,
Au maître du logis entonnant ses louanges,
De prologues sans fin lassent la Trinité,
Et chantent l'opéra durant l'éternité.
Rien n'est plus musical; mais l'Élysée antique,
Malgré Châteaubriand, paraît plus poétique :
On s'y promène en paix sans flagorner les dieux;
On y chante un peu moins, mais on y parle mieux :

Et c'est-là que, du temps bravant la course agile,
Entre Sophocle, Horace, Arioste et Virgile,
Tu jouis avec eux des honneurs consacrés
Aux talens bienfaiteurs qui nous ont éclairés.
D'un âge éblouissant tu vis la décadence :
Il expirait sans gloire aux jours de ton enfance;
Et Louis n'était plus cet heureux potentat
Qui de l'éclat des Arts empruntait son éclat,
Quand Pascal et Boileau, par une habile étude,
Polissaient le langage encor timide et rude;
Quand Molière, à grands traits flétrissant l'imposteur,
Créait la comédie et marquait sa hauteur;
Quand, égal à Sophocle et vainqueur de Corneille,
Racine d'Athalie enfantait la merveille.
Tout avait disparu. L'écho de Port-Royal
Dès long-temps, mais en vain, redemandait Pascal;
Corneille dans la tombe avait suivi Molière;
Racine en courtisan terminait sa carrière;
Et Boileau sans succès faisant des vers chrétiens,
Reste des grands talens, survivait même aux siens.
Heureux sous Luxembourg, sous Condé, sous Turenne,
Leurs soldats orphelins fuyaient devant Eugène;
Au héros de Marsaille, éloigné par son roi,
On voyait dans les camps succéder Villeroi,
Favori de Louis plus que de la victoire,
Et grand à l'œil-de-bœuf, mais petit dans l'histoire.

Il est vrai toutefois que le sabre à la main
On savait convertir les enfans de Calvin;
Mais des tribus en pleurs qui fuyaient leur patrie
Vingt peuples accueillaient l'hérétique industrie.
Chaque jour la Sorbonne admirait sur ses bancs
D'Ignace et d'Escobar les doctes partisans;
Il faut bien l'avouer : mais la triple alliance
D'un règne ambitieux punissait l'insolence;
Et dans Versailles même, au nom du peuple anglais,
Bolingbrocke à Louis venait dicter la paix.

Un temps moins sérieux vit briller ta jeunesse.
S'amusant à Paris de la commune ivresse,
Plutus ôtait, rendait, retirait tour à tour
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.
Le laquais enrichi, prompt à se méconnaître,
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître,
Et, de ce même hôtel le lendemain chassé,
Par son laquais d'hier s'y trouvait remplacé.
En soutane écarlate on voyait le scandale
Souiller de Fénélon la mitre épiscopale :
Plus de frein : le plaisir fut le cri de la cour;
De quelque jansénisme on accusait l'amour;
Et Philippe entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des Bacchantes.

Mais couverts si long-temps du manteau de Louis,
Du moins après sa mort les bigots moins hardis

Avaient perdu le droit d'opprimer tout mérite :
A la ville on bernait leur emphase hypocrite ;
A la cour de Philippe ils n'avaient point d'accès.
Déjà vers le déclin du vieux sultan français,
Bayle, savant modeste, et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
A pas lents quelquefois s'avançait à propos
Le normand Fontenelle, amoureux du repos,
Bel esprit un peu fade, et sage un peu timide.
Montesquieu, plus profond, plus fin, plus intrépide,
Amenant parmi nous deux voyageurs persans,
Essaya sous leur nom de venger le bon sens :
D'Usbec et de Rica les mordantes saillies,
Par la raison publique en naissant accueillies,
Couvraient les préjugés d'un ridicule heureux,
Et le Français malin s'aguerrissait contre eux.
Tu parus. A ta voix, maint dévot sycophante
Tressaillit de colère, et surtout d'épouvante,
Soit lorsqu'en vers brillans, par Sophocle inspirés,
Tu déclarais la guerre aux charlatans sacrés ;
Soit quand tu célébrais sur la trompette épique
Ce Bourbon, roi loyal, mais douteux catholique.
Hélas ! bien jeune encor tu connus les revers,
Et ta muse héroïque a chanté dans les fers.
Sortant du noir château qu'habitait l'esclavage,
Tu courus d'Albion visiter le rivage ;

Et, par elle éclairé, tu revins sur nos bords
De sa philosophie apporter les trésors.
Cirey te vit long-temps, sous les yeux d'Émilie,
Te faire un avenir et préparer ta vie;
De Locke et de Newton sonder les profondeurs;
Soumettre la morale à tes vers enchanteurs;
Ou, prenant tout à coup l'Arioste pour maître,
L'imiter, l'égaler, le surpasser peut-être.
Cet aimable mondain qui vantait les plaisirs
A l'austère Clio dévouait ses loisirs :
Aux mœurs des nations désormais consacrée,
L'histoire n'était plus la gazette parée;
Et de la Vérité le rigoureux flambeau
Des oppresseurs du monde éclairait le tombeau.
Ce n'était point assez : d'un ton plus énergique
Ta raison, s'élevant sur la scène tragique,
Du genre humain trompé retraçait les malheurs,
Et l'auditoire ému s'instruisait par des pleurs.
De ces nobles travaux quel était le salaire?
Le même qu'obtenaient et Racine et Molière,
Quand leur gloire vivante importunait les yeux :
Des succès contestés et beaucoup d'envieux.
A force de combattre une ligue ennemie,
Tu vins à cinquante ans, en notre académie,
Siéger avec Danchet, Nivelle et Marivaux,
Que pour l'honneur du corps on nommait tes rivaux.

Tu vainquis cependant l'orgueilleuse ignorance;
Desfontaines, Fréron, n'abusaient point la France.
Si du bon Loyola ces renégats pervers
D'Alzire et de Mérope outrageaient les beaux vers,
Tous les soirs le public en savourait les charmes,
Et sifflait des journaux réfutés par ses larmes.
Caressant des bigots le crédit oppresseur,
Dévotement jaloux, Crébillon le censeur,
Crébillon, dont le style indigna Melpomène,
A ton fier Mahomet voulait fermer la scène :
Mais bientôt d'Alembert, censeur moins timoré,
Opposait au scrupule un courage éclairé.
Contre un vieux cardinal quinteux et difficile
Tu soulevais un pape, au défaut d'un concile :
Et si, loin des beaux-arts, l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versaille, où, portant sa livrée,
Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric à Berlin t'appelait près de lui,
Et l'égal d'un grand homme en devenait l'appui.
Là régnait chez un roi l'esprit philosophique,
Et l'empire à souper passait en république.
Frédéric oubliait de fastueux ennuis :
Tout riait à sa table, excepté Maupertuis.
Recherchant la faveur, craignant le ridicule,
Et cru, lorsqu'il flattait, par un prince incrédule,

Maupertuis de la cour exila les bons mots.
Eh ! qui ne connaît point la gravité des sots ?
Aux bons mots toutefois rarement elle échappe.
Médecin de l'esprit plus encor que du pape,
Tu conçus le projet de guérir un Lapon
Se croyant à la fois Fontenelle et Newton,
Bel esprit géomètre, aspirant au génie,
Et grand calculateur en fait de calomnie.
Il t'avait offensé. N'en déplaise au pouvoir,
La défense est un droit, souvent même un devoir.
Tu fis bien de répondre, et mieux de disparaître,
En regrettant l'ami, mais en fuyant le maître.
Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts !
Qui sur tant de périls fonda sa renommée ;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée ;
Qui fut historien, philosophe, soldat ;
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire ;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets ;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix ;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la Liberté même,
Ah ! cette Liberté qui régnait dans ton cœur
Ne sait pas d'un coup d'œil attendre la faveur,

Et, du palais des rois hôtesse passagère,
N'y peut gêner long-temps son allure étrangère.
Elle rit de te voir apprenti courtisan,
Et te fit ses adieux quand tu fus chambellan.
Mais, dégagé bientôt de tes liens gothiques,
Tu vins la retrouver sur les monts helvétiques.
Elle vit toute entière en ce chant inspiré
Qu'aux nymphes du Léman ta lyre a consacré.
O silence des bois ! solitude éloquente !
Sans appui, loin de vous, la pensée inconstante,
Au milieu du torrent des esprits agités,
Dans la pompe des cours, dans le bruit des cités,
Par un mélange impur s'affaiblit et s'altère:
Mais, prompte à dépouiller sa parure adultère,
Seule dans les loisirs d'un champêtre séjour,
Elle croît et s'épure aux rayons d'un beau jour.
Qui sait aimer les champs ne peut rester esclave.
Égaré quelquefois dans le palais d'Octave,
C'est au sein des forêts que Virgile en repos
Se retrouvait poëte, et chantait les héros :
C'est là que Cicéron, libérateur de Rome,
Sur les devoirs humains écrivait en grand homme,
Peignait de l'Amitié les soins religieux,
Et sur leur providence interrogeait les dieux.
Les bords du Mincio, les rives du Fibrène,
Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,

Ne l'emporteront pas dans la postérité
Sur le rivage heureux de ton lac argenté.
Remplissant de Ferney l'asile solitaire,
Ta gloire avait rendu chaque heure tributaire.
A des succès nombreux ajoutant des succès,
Et, pour mieux les instruire, amusant les Français,
Joignant à la raison la grâce et l'harmonie,
Tu planais sur le siècle où brilla ton génie.
Quel siècle! vainement un ramas d'écrivains
Ose lui prodiguer d'injurieux dédains;
Sans pouvoir éclairer leur aveugle ignorance,
L'éclat de son midi luit encor sur la France.
Montesquieu, dans ce siècle, osant juger les lois,
Des peuples asservis revendiqua les droits,
Du pouvoir absolu vengea l'espèce humaine,
Et fit rougir l'esclave en lui montrant sa chaîne.
Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs;
Et l'arbre de Bacon, bravant plus d'un orage,
Par degrés sur l'Europe étendit son ombrage.
Buffon de l'art d'écrire atteignit les hauteurs:
Prodiguant la richesse et l'éclat des couleurs,
Il peignit avec art la nature éternelle.
Moins paré, mais plus beau, mieux inspiré par elle,
D'après elle toujours voulant nous réformer,
En écrivant du cœur Rousseau la fit aimer.

O Voltaire ! son nom n'a plus rien qui te blesse :
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû :
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie.

Que votre âge imposant a bien rempli son cours !
Quand, de l'expérience empruntant le secours,
Les sciences d'Hermès, d'Archimède et d'Euclide,
En des chemins frayés marchaient d'un pas rapide ;
Parmi de vains débris, écueil de nos aïeux,
Le génie imprimait ses pas audacieux :
Des sens, de la pensée il tentait l'analyse,
Et la nature humaine à l'homme était soumise.
On la chercha long-temps : dédaignant d'observer,
Descartes l'inventa ; Locke sut la trouver :
Condillac, après lui, d'une marche plus sûre,
Pénétrait plus avant dans cette route obscure.
Pour toi, des imposteurs ennemi déclaré,
Tu signalais partout le mensonge sacré,
L'encensoir à la main, conquérant la puissance ;
Partout l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
Élevant tour à tour sur un tréteau divin
Moïse et Mahomet, Céphas et Jean Calvin.
Bayle en des rets subtils enveloppa sans peine
Des pieux ergoteurs la logique incertaine ;

Et Fréret, descendu sur la route des temps,
Sapa l'antique erreur jusqu'en ses fondemens;
Mais, armant la raison des traits du ridicule,
Toi seul as renversé sous tes flèches d'Hercule
La superstition, qui, du pied des autels,
Instruit l'homme à ramper devant des dieux mortels.
Tu n'as pas combattu le dogme salutaire
Que Socrate expirant annonçait à la terre;
Et, laissant les docteurs librement pratiquer
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,
Sans crier, *Tout est bien*, lorsque le mal abonde,
Sans trop examiner si les troubles du monde
Sont les vrais élémens de l'ordre universel,
Tu reconnus ce Dieu, géomètre éternel,
Aperçu par Newton dans la nature entière;
Pur esprit dont les lois font marcher la matière,
Mais que, d'un télescope armant ses faibles yeux,
Lalande après Newton n'a pas vu dans les cieux.

Échappés cependant à l'empire des prêtres,
Des élèves nombreux, dirigés par des maîtres,
Animés de la voix, du geste et du regard,
De la philosophie arboraient l'étendard.
Les talens imploraient son appui nécessaire.
Elle aida Marmontel à peindre Bélisaire;
Elle ouvrit ses trésors au jeune Helvétius,
Qui lui sacrifia les trésors de Plutus;

Elle aima de Raynal la fière indépendance ;
Saint-Lambert la charma par sa noble élégance ;
La Harpe... Je m'arrête ; il osa la trahir ;
Chamfort la défendit jusqu'au dernier soupir ;
Thomas fut son organe en louant Marc-Aurèle ;
Et Condorcet périt en écrivant pour elle.
Puissance reconnue, elle obtint à la fois
L'amour des nations et le respect des rois.
Le fils et non l'égal des généreux Gustaves
L'invoquait sans pudeur en faisant des esclaves :
Aux bords de la Néva deux reines tour à tour
La révéraient de loin sans l'admettre à la cour :
Joseph lui confiait les droits du diadème :
Lambertini l'aimait ; Clément le quatorzième
La laissait quelquefois toucher à l'encensoir :
En plein conseil d'état Turgot la fit asseoir :
Au sein des parlemens, qu'étonnait sa présence,
De Servan, de Monclar elle arma l'éloquence ;
Et, chez les fiers Bretons, elle dicta l'écrit
Que traça dans les fers La Chalotais proscrit.
Elle unit le savoir à des mœurs élégantes ;
Inspira dans Paris à cent femmes charmantes
Le goût de la lecture et des doux entretiens ;
De la société resserra les liens ;
Des rangs moins aperçus rapprocha la distance :
Des pédans à rabat trompant la vigilance,

Sur les bancs du collége elle osa se placer,
Et dans le couvent même on apprit à penser.
Méprisant des rhéteurs le stérile étalage,
Tu connus l'art de vivre, et tu vécus en sage.
Les siècles rediront aux siècles attendris
Cent traits plus beaux encore que tes plus beaux écrits.
Lorsque Beccaria blâmait l'excès des peines,
Et pour le genre humain voulait des lois humaines,
Exerçant à regret une sévérité
Lente, équitable, utile à la société,
Ta voix fit retentir au sein de ta patrie
Des vœux dont la sagesse honorait l'Italie :
Ta voix rendit l'honneur à l'ombre de Calas ;
Et Sirven, au supplice échappé dans tes bras,
Vit par un juste arrêt la hache menaçante
S'écarter à ta voix de sa tête innocente.
Les riches, nous dit-on, sont rarement humains :
Mais jamais l'opulence, oisive dans tes mains,
Aux plaintes du malheur n'endurcit ton oreille :
C'était peu qu'adoptant la nièce de Corneille,
Ton génie acquittât la dette des Français,
Et recueillît la gloire en semant des bienfaits :
Chez toi les arts brillans guidaient les arts utiles ;
Le travail, qui peut tout, couvrait d'épis fertiles
Des champs que de Calvin les enfans consternés
A la ronce indigente avaient abandonnés.

Sous le joug monastique asservi dès l'enfance,
L'habitant du Jura, traînant son existence,
N'osait se délivrer, ni même se bannir :
Ses bras, chargés de fers, tendus vers l'avenir,
Invoquaient sans espoir la liberté lointaine :
Tu vis son esclavage, il vit tomber sa chaîne :
Il avait en pleurant nommé ses oppresseurs ;
Mais c'est toi qu'il nommait en essuyant ses pleurs.
Faut-il donc s'étonner si la France unanime,
Au déclin de tes ans, brigua l'honneur sublime
De léguer sur le marbre à la postérité
Les traits d'un écrivain cher à l'humanité?
O généreux concours des amis de l'étude !
Non, ce n'est pas ainsi que l'humble servitude,
Offrant comme un tribut son hommage imposteur,
Consacre à la puissance un marbre adulateur.
Taïrons-nous ce beau jour où Paris dans l'ivresse
D'un triomphe paisible honorait ta vieillesse?
Qu'on étale avec pompe aux yeux des conquérans
Des gardes, des vaincus, des étendards sanglans,
Le glaive humide encor et fumant de carnage,
Et le profane encens vendu par l'esclavage :
Ta garde était un peuple accouru sur tes pas;
Il bénissait ton nom, te portait dans ses bras;
Des pleurs de sa tendresse il ranimait ta vie;
A vanter un grand homme il condamnait l'envie;

Admirait les éclairs qui brillaient dans tes yeux;
Contemplait de ton front les sillons radieux,
Creusés par soixante ans de travaux et de gloire,
Et qui d'un siècle entier semblaient tracer l'histoire.
Ces temps-là ne sont plus : les nôtres sont moins beaux.
Les Français sont tombés sous des Velches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire,
Trop long-temps égaré sur les pas de Voltaire!
Nous conservons le droit de penser en secret;
Mais la sottise prêche, et la raison se tait.
Aux accens prolongés de l'airain monotone,
S'éveillant en sursaut, la pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les argumens faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,
La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être
Des préjugés bannis le burlesque retour,
Et comment il advint que lui-même un beau jour,
De convertir le monde eut la sainte manie :
Tu lui pardonneras, il a fait Mélanie.
Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du ciel
Son feuilleton noirci d'imposture et de fiel?
Qu'ont fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
Au-dessous du néant soutiennent le Mercure?
Oh! si, dans le fracas des sottises du temps,
Tu pouvais reparaître au milieu des vivans,

Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verrait bientôt ce peuple de Pygmées
Dans son bourbier natal replongé tout entier,
Avec Martin Fréron, Nonote et Sabatier!

Tu livras les méchans au fouet de la Satire.
Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
Publie incognito quelque innocent écrit?
Qu'Armande et Philaminte en leurs bureaux d'esprit
Vantent nos Trissotins parés de fleurs postiches?
A quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches?
Il faut la déclarer au vil adulateur
Qui répand dans les cours son venin délateur;
Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite;
A l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite:
Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
Un inflexible vers que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
A la publique estime arracher tes ouvrages?
Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
Un siècle où la raison vit son règne établi!
Vain espoir! tout s'éteint; les conquérans périssent;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent;
Des antiques cités les débris sont épars;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts;
L'un par l'autre abattus les empires s'écroulent;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,

Disparaissent du monde; et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux.
Mais la pensée humaine est l'âme toute entière :
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin.
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instans,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité :
Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence;
Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans,
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison : la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.
Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre Fanatisme écartant les ténèbres,
Ils luiront d'âge en âge à la postérité :
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté,

Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.

PETITE ÉPITRE

A JACQUES DELILLE.

Marchand de vers, jadis poëte,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez; Paris accourt :
Eh! vite, une triple toilette;
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile;
Mettez des mouches à Milton :
Vantez-nous bien du même style
Et les émigrés et Caton :
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.
Vous ne nous direz plus adieu;
Nous rendons les clefs de saint Pierre :
Mais, puisque vous protégez Dieu,
N'outragez plus feu Robespierre.

Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices;
Il eût été votre héros
S'il eût donné des bénéfices.
Virgile, en de riants vallons,
A célébré l'agriculture;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
Soyez encor l'homme des champs,
Suivant la cour, suivant la ville;
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marli,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilli.
Des princes un peu subalternes
Des grands seigneurs un peu modernes
Ont aujourd'hui les vieux châteaux :
N'importe; le ciel vous fit maître
Trop bas pour aimer vos égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté
Que ne peut courber la tempête :

Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois :
Les serins chantent dans les cages.

Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne;
Non de laurier, mais de chardon,
Et que ce rimailleur gascon,
Qui diffâme tout ce qu'il vante,
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.
Crois-moi, leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon;
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;

Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour à tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et La Châtre dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours
Égayaient ses nuits et ses jours.
Le trait jaloux de la Satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie :
On parlait peu de sa vertu,
Mais on l'aimait à la folie.
Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces,

Toi qui joins l'enjoûment aux grâces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs :
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables :
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles,
Sur la harpe, tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'amour;
Et que ta voix tendre et plaintive
Chante la romance naïve
De quelque nouveau Troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs,
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine,
Où Flore étale ses couleurs,
Et que Zéphir, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrthe et de fleurs.

ÉLÉGIES.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE,

ÉLÉGIE ANGLAISE DE GRAY.

TRADUCTION NOUVELLE EN VERS FRANÇAIS.

1805.

PRÉFACE.

Il existe déjà dans la langue française plusieurs traductions en vers de cette élégie célèbre; mais celles qui ont été publiées semblent plutôt des paraphrases que des traductions. Nous avons de plus quelques morceaux de poésie dont elle a évidemment donné l'idée : il en est même qui, sans égaler l'ouvrage du poëte anglais pour la plénitude des pensées et l'énergique précision du style, sont du moins fort remarquables par l'élégance et l'harmonie.

En donnant au public cette version nouvelle, composée

il y a plusieurs années, je fais imprimer les vers anglais (1) à côté des vers français. On pourra voir d'un coup d'œil ce que j'ai cru devoir supprimer, changer, ajouter; on jugera si j'ai su garder un juste milieu entre une imitation infidèle et une traduction servile. J'ai craint, pour l'élégie entière, la monotonie des stances; j'ai conservé seulement dans l'épitaphe ces formes de poésie qui m'ont paru lui convenir. J'ai travaillé cette pièce avec soin; mais, en quelque genre que ce soit, je n'ai jamais donné mes écrits que comme des essais susceptibles d'un perfectionnement graduel. Je serai disposé, dans tous les temps, à mettre à profit l'opinion des connaisseurs, et même ce que pourront offrir de judicieux les critiques amères des censeurs de profession.

Voltaire, à son retour de Londres, où l'avaient contraint à se refugier les premières persécutions qu'il eût essuyées en France, fit connaître à sa patrie la philosophie et la littérature des Anglais. Il puisa dans leurs poëtes des beautés fortes qu'il sut encore embellir. Durant les dernières années de ce grand homme, aujourd'hui si ridiculement harcelé, M. Ducis a mérité des succès mémorables, en transportant sur la scène française les créations vigoureuses du poëte tragique de l'Angleterre. Plus récemment, dans la traduction du Paradis perdu, ouvrage tantôt sublime et tantôt bizarre d'un génie non moins étonnant que Shakespeare, on a souvent retrouvé tout le talent de M. Delille : on le cherchait dans l'Homme des champs, et dans le poëme de la Pitié.

Le même M. Delille a traduit autrefois, avec beaucoup de bonheur, la belle Épître de Pope au docteur Arbuthnot. Un autre chef-d'œuvre de Pope, l'Héroïde d'Héloïse, avait déjà fondé la réputation de M. Colardeau. M. Boisjolin mérite d'être cité après ces talens célèbres; et sa traduction de la Forêt de Windsor est un des morceaux les plus purs qui aient paru depuis long-temps.

---

(1) Nous croyons inutile de les réimprimer ici.

Quand il devient difficile d'oser penser soi-même, on peut encore traduire. Indépendamment de l'élégie de Gray, le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre, au moins dans les langues modernes, quelques autres pièces de ce poëte sont dignes d'une version élégante et soignée. Par exemple, son Hymne à l'Adversité, ses deux Odes pindariques, l'une sur les progrès de la poésie, l'autre intitulée le Barde; mais plus encore, à mon avis, son Ode charmante sur le collége d'Éton. L'Ode plus fameuse que Dryden a composée sur la musique; l'Emma de Prior, l'Hermite de Parnell, l'Épître d'Adisson sur l'Italie, une douzaine de fables de Gay, deux petits poëmes de Goldsmith, le Voyageur et le Village abandonné, mériteraient aussi d'exercer parmi nous des versificateurs habiles. Les littératures ne sont jamais en guerre. Il peut exister des querelles politiques entre les divers gouvernemens; le vœu philantropique de Sully, de l'abbé de Saint-Pierre et de J. J. Rousseau, peut n'être encore que le rêve des hommes de bien : mais il existe pour le génie un traité de paix perpétuelle qui doit être religieusement observé.

Le jour fuit; de l'airain les lugubres accens
Rappellent au bercail les troupeaux mugissans;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière;
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux;
Un calme solennel enveloppe les cieux;
Et sur un vieux donjon que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.
Des enfans, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus, sur les genoux d'un père,
Le baiser du retour, objet de leur désir;
Et le soir au banquet la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.
Que de fois la moisson fatigua leur faucille!
Que de sillons traça leur soc laborieux!
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux,
Quand la forêt tombait sous les lourdes coignées!
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur,
Des simples villageois respecte la candeur;
Que se sourire altier sur ses lèvres expire :
Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.
O gloire! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.
Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées,
Des éloges menteurs, des larmes figurées;

Les ministres du Ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas :
Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accens suborneurs?
Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus, la froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets;
Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamans, l'orgueil des mines de Golconde;
Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert.
Là, peut-être, sommeille un Hamden de village,
Qui brava le tyran de son humble héritage;
Quelque Milton sans gloire; un Cromwel ignoré,
Qu'un pouvoir criminel n'a point déshonoré.
S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
Fait tonner au Sénat leur éloquente audace,
D'un hameau dévasté relevé les débris,
Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,

Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
Ainsi que les vertus borna pour eux les crimes :
On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin ;
Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie ;
Jamais leur main servile aux coupables puissans
N'a des pudiques sœurs prostitué l'encens ;
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornemens,
Recommandent aux yeux ces obscurs monumens :
Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
Une informe élégie où le rustique sage
Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
Implorent du passant le tribut d'un soupir.

Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage,
Peut au muet oubli résigner son courage ?
Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour ?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre ;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre ;
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui pour venger la probité sans gloire,
Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,

Si, visitant ces lieux, domaine de la mort,
Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,
Sans doute un villageois, à la tête blanchie,
Lui dira : Traversant la plaine rafraîchie,
Souvent sur la colline il devançait le jour :
Quand au sommet des cieux le midi de retour
Dévorait les coteaux de sa brûlante haleine,
Seul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,
Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau :
Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
Il égarait ses pas et ses tristes pensées :
Quelquefois, en quittant ces bois religieux,
Des pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux.
Un jour, près d'un ruisseau, sur le mont solitaire,
Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,
Je cherchais, mais en vain, la trace de ses pas ;
Je vins le jour suivant, je ne le trouvai pas :
Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres ;
A pas lents vers l'église on portait ses débris ;
Sa tombe est près de nous ; regarde, approche, et lis.

ÉPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme à la fortune, à la gloire inconnu :
La tristesse voilait ses traits mélancoliques ;
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.
Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin ;
Il sut donner des pleurs, son unique richesse ;
Il obtint un ami, son unique besoin.
Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance ;
Homme, tu n'es plus juge en ce funèbre lieu :
Dans un espoir tremblant il repose en silence,
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MUIRON,

TUÉ A LA BATAILLE D'ARCOLE.

Arcole, en tes vallons fameux par nos guerriers,
Les larmes du vainqueur ont mouillé ses lauriers.
Tu vis de cent héros moissonner la vaillance
Qu'à l'Italie encor redemande la France.
Là, plus d'un grand destin en naissant immolé,
Plus d'un nom que la gloire eût un jour révélé
Expira dans l'oubli sous la tombe jalouse;
Mais du jeune Muiron, mais de sa tendre épouse,
Ma lyre veut du moins consacrer les malheurs,
Et l'avenir ému leur donnera des pleurs.
Dans le camp des Français, leurs jeunes destinées,
Au milieu des périls s'écoulaient fortunées;
Un fils, depuis six mois, souriait à leurs vœux,
Et du premier amour ils s'aimaient tous les deux.
La veille du combat, loin du fracas des armes,
L'hymen au front voilé leur prodiguait ses charmes;

Dans ces momens d'ivresse il semblait que le dieu
Leur dît secrètement : C'est le dernier adieu.
Au signal du tambour, Muiron cherche la gloire ;
Il part, combat et meurt. On chante la victoire :
Son épouse accourait ; les guerriers, l'œil baissé,
L'accueillent en passant d'un silence glacé.
Vers les bords de l'Adige, en tremblant elle arrive ;
Elle appelle, elle voit sur la sanglante rive
Muiron, les yeux couverts des ombres du trépas,
Et pour la recevoir ouvrant encor les bras.
Elle ne parle point, mais chancelle, soupire ;
Sur l'époux bien-aimé lentement elle expire.
Ce jour qu'il ne voit plus importune ses yeux,
Et d'un dernier regard elle accuse les cieux.
Sans parens, sans appui, sans lait, sans nourriture,
L'enfant restait ; la mort, outrageant la nature,
Sur la tendre victime étendit son courroux :
L'épouse, dans la tombe, avait suivi l'époux ;
L'enfant ne suça point le lait de l'étrangère ;
Dans la tombe, à son tour, l'enfant suivit la mère.
Ainsi quand le Belier vient reverdir les champs,
En un bosquet paré de filles du printemps,
Belles l'une par l'autre, on voit s'unir deux roses,
Sur une même tige, un même jour écloses ;
Entre elles deux jaillit le timide bouton,
D'une amour mutuelle aimable rejeton.

La grêle à coups pressés abat les fleurs naissantes ;
En s'unissant encor les roses languissantes
Inclinent tristement leur front pâle et flétri ;
Près d'elles tombe et meurt le rejeton chéri
Que du plus doux zéphir un souffle fit éclore,
Mais qu'un de ses baisers n'entr'ouvrait pas encore.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE.

LE VIEILLARD D'ANCENIS (1).

O mes fils, partageons les communes douleurs;
Pleurons : Nantes gémit, Angers verse des pleurs;
Un long crêpe a couvert ces riantes vallées;
Au bord du fleuve ému, nos tribus désolées
Célèbrent un héros qu'enferme le cercueil :
Hoche n'est plus, mes fils, et la France est en deuil.
Il ne brillera plus sur un char de victoire,
L'heureux libérateur des rives de la Loire :
Puissant par la clémence et grand par les bienfaits,
Après avoir su vaincre, il sut donner la paix.
Vous connaissez l'ormeau qu'entouraient nos familles,
Quand, le dixième jour, nos guerriers et nos filles,

(1) Cette Élégie a été lue à une séance publique de l'Institut : elle est imprimée dans les Mémoires de cette compagnie. *Littérature et Beaux-Arts*, tome III, pag. 30-56.

La gaîté qui préside aux combats des Français,
Garantissait d'avance et chantait nos succès.
A ces chants belliqueux les rebelles frissonnent;
L'airain, le fer, les flots, la mort, les environnent;
Tout meurt, fuit, ou se rend; le rivage est soumis,
Et le vainqueur debout ne voit plus d'ennemis.
Nos mains ont désarmé leurs phalanges tremblantes;
Bientôt ces lieux n'offraient que des roches sanglantes,
Des sables infectés et de débris couverts,
Et des vaisseaux fuyant sur l'asile des mers.

Après ce jour illustre un heureux jour commence.
Défaits par la valeur, vaincus par la clémence,
Les tristes Vendéens, à la guerre échappés,
Abandonnent les chefs qui les avaient trompés.
Exilé trop long-temps sous la tente guerrière,
Le villageois revient habiter sa chaumière;
La paix a ramené les champêtres plaisirs;
Un ami des humains nous a fait ces loisirs.
Des vainqueurs, des vaincus, il essuya les larmes.
Partout, dans les hameaux, en déposant les armes,
Les Français réunis embrassaient les genoux
De cet ange de paix descendu parmi nous.
Il nous rendit nos jeux, nos danses bocagères;
Il chanta les refrains de nos chansons légères;
Ancenis vit encor les fêtes sous l'ormeau;
La colline entendit les sons du chalumeau;

Et le pasteur, enflant la musette rustique,
Égaya vers le soir le repas domestique.
Tel, quand au sein des nuits les sombres aquilons
Ont de sifflemens sourds attristé les vallons,
Prodiguant à nos fleurs sa caressante haleine,
Le zéphir du matin vient consoler la plaine.
O père infortuné qu'assiégent les regrets!
Un bonheur sans nuage habite ces guérets;
Qu'à nos agriculteurs ta vieillesse sacrée
Offre les doux rayons d'une belle soirée.
Tous ceux qui maudissaient, dans nos calamités,
Leurs champs semés toujours et toujours dévastés,
Les yeux mouillés de pleurs diront : Voilà son père.
Éprouvant par ton fils un destin plus prospère,
Devant tes cheveux blancs prompts à se rallier,
En foule ils t'ouvriront le chaume hospitalier.
Du pacificateur là tu verras l'image;
Des heureux qu'il a faits tu recevras l'hommage;
Tu trouveras partout des soutiens, des amis;
Mais qui peut consoler de la perte d'un fils?
Ah! la patrie au moins reconnaissante et juste
Soulage avec respect ton indigence auguste.
De ce fils qui n'est plus le nom te sert d'appui;
La justice du temps a commencé pour lui;
Les siècles à venir sont déjà sa conquête :
De son deuil triomphal on célèbre la fête.

Moi-même, de Paris visitant les remparts,
J'ai vu, mes fils, j'ai vu, dans la plaine de Mars,
La douleur et les arts qui lui prêtaient des charmes.
Tout, hormis le guerrier qu'honoraient tant de larmes.
Ainsi que les héros, les sages l'ont vanté;
Tout le peuple a gémi; les Bardes ont chanté.
Quatre chefs renommés, l'espoir de la patrie,
Portaient du guerrier mort la dépouille chérie;
Magistrats, citoyens, l'œil triste et l'âme en deuil,
De leurs rameaux de chêne ombrageaient son cercueil.
Courbé par la douleur et le poids des années,
Son vieux père, accusant l'arrêt des destinées,
Laissait tomber ces mots cent fois interrompus :
« Charles, mon pauvre enfant, je ne te verrai plus! »
Les rayons du héros entouraient sa famille,
Et le père, et la veuve, et la sœur, et la fille,
Qui, sa branche à la main, tendait vers le tombeau
Ses petits bras couverts des langes du berceau.
Lui-même contemplait cette fête imposante;
Quand tout pleurait, son ombre invisible et présente
Mêlait un chant de gloire aux longs gémissemens,
Et de nos défenseurs recevait les sermens.

Ils ne seront pas vains. L'heure approche où la France
Du vainqueur des Anglais remplira l'espérance.
Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux,
Quand la paix triomphante et descendant des cieux,

A la voix des Français vient sourire à la la terre,
Debout sur des débris, l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche, et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre, et veut du sang humain;
Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes.
Rendons aux nations l'héritage des mers;
Entendez, mes enfans, la voix de l'univers.
O vous, des guerriers francs élite magnanime,
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime;
Vous franchîtes les monts; vous franchirez les flots.
Des tyrans de la mer punissez les complots:
Ils combattront pour l'or, vous, pour une patrie.
Si jadis un Français, des rives de Neustrie,
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera, dans leur île,
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Et cent jeunes héros, vieux dans l'art des combats?

ÉLÉGIE.

LA PROMENADE.

1805.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la nature à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré
Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poëte implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.

Jours heureux! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolans, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie.
Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil! lieu favori! lieu saint pour les poëtes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrisale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage; et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.
Saint-Cloud, je t'aperçois; j'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.

A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux :
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour;
Ah ! de la liberté tu vis le dernier jour.
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage.
Un Corse a des Français dévoré l'héritage.
Élite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France;
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier !
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier !
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles ?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux ?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance ?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France ?
Jeune imprudent, arrête : où donc est l'ennemi ?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi.....
Vains cris ! plus de sénat ; la république expire ;
Sous un nouveau Cromwel naît un nouvel empire.

Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.

Crédule, j'ai long-temps célébré ses conquêtes;
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers
Il vint contre l'empire échanger les lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie;
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le Tyran, dans sa cour remarqua mon absence;
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphirs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.

Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : Viens ; tes amis ne sont plus sur la terre ;
Viens ; tu veux rester libre, et le peuple est vaincu.
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges rians coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie ;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années ;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre ;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts ;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtemens mouillés de tant d'orages ;

Là quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là prononcez l'adieu; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

DIALOGUES.

LE PUBLIC

ET L'ANONYME.[1]

Je hais l'attaque, et j'aime la défense :
Mais épouser la commune vengeance,
Mais écraser un reptile odieux,
Un vil serpent, qui, fuyant tous les yeux,
Mélange affreux de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse,
Sifflant sans cesse et sans cesse irrité,
Lance au hasard un venin détesté :
Mais à plaisir sur la terre infectée,
Fouler aux pieds sa tête ensanglantée :
C'est au courage allier un bon cœur,
C'est du Public être le bienfaiteur.

A M. le marquis de Ximénès, en lui envoyant l'ouvrage suivant, qui parut le 10 mars 1788.

En ce temps de miséricorde,
Salut ; que le ciel vous accorde
Plaisirs, paix et contrition !
Lisez, avec attention,

---

(1) Rivarol.

Ce livret doux et charitable
Composé pour l'instruction
D'un citoyen très-respectable.
Descendus des mêmes aïeux,
Hélas! très-sots enfans des hommes,
Faut-il donc, frères que nous sommes,
Allumer la guerre en tous lieux?
Non : la guerre est une folie;
Procès, combats, bons mots, sifflets,
Tout se répare et tout s'oublie;
On finit par chercher la paix.
Je veux qu'on me réconcilie
Avec mon frère Faribol.
Tout l'univers sait qu'à Bagnol
Il a passé pour un prodige;
Il devient (c'est ce qui m'afflige)
Un peu malin, faute d'argent;
Il est né pour être indulgent,
Et voici que je le corrige.
Il s'est souvenu de mon nom
Dans sa savante et docte prose (1);
Il savait que j'ai le cœur bon,
Et que je prendrais bien la chose.
J'ai dû, sans courroux, sans noirceur,
Mais aussi sans trop de douceur,

(1) Petit Almanach de nos grands hommes.

Lui laver sa tête légère.
Peut-être mon zèle sincère
Touchera l'âme du vaurien.
S'il est ingrat, c'est son affaire,
Son cœur ne peut changer le mien,
Car je sais dompter ma colère;
C'est la vertu d'un vrai chrétien:
Et de notre loi débonnaire,
Le grand point, le point capital,
Selon saint Luc, est, mon cher frère,
De faire le *bien* pour le mal.

AVIS.

L'AUTEUR inconnu d'un pamphlet, intitulé: *Petit Almanach de nos grands Hommes*, assure qu'il aurait fourni de bons Mémoires à l'auteur du *pauvre Diable*. Ceux qui croient connaître la personne de l'Anonyme, sont convaincus de cette vérité. L'aveu fait beaucoup d'honneur à sa franchise: on ne saurait trop l'exhorter à ne pas se laisser pervertir. L'ingénuité est une qualité d'autant plus précieuse, qu'elle est devenue très-rare. Cet aveu si naïf a donné l'idée de l'écrit qu'on va lire. Il a été composé sur les Mémoires de l'Anonyme.

LE PUBLIC.

Ou vas-tu donc, pourquoi ce teint livide?
Ces yeux baissés? ce front pâle et timide?
Porterais-tu le deuil de tes écrits?

L'ANONYME.

Ah!

LE PUBLIC.

Tu te plains?

L'ANONYME.

J'en veux à tout Paris.
C'est dans Bagnol que j'ai vu la lumière.
Au cabaret où feu mon pauvre père
A juste prix faisait noce et festin,
Entre les pots commença mon destin.
Je courtisais les nymphes de mémoire;
J'aimais dès lors, et j'aime encor la gloire;
Je la chéris; mais en femme de bien:
Au grand jamais elle n'en saura rien.
Pour voir Paris délaissant ma retraite,
Je me fais comte, et je me crois poëte.
Dans maint journal enterré tout vivant,
A maint comptoir applaudi fort souvent,
En mon cerveau j'esquisse maint beau livre,
Et je deviens un grand homme pour vivre.
Mauvais métier! J'avais trop de rivaux.
J'imaginais que de tous mes travaux
Argent, honneur, seraient la récompense;
L'événement détruit mon espérance;

Et je m'en vais par où je suis venu,
Tout aussi sec, mais un peu plus connu;
Par conséquent méprisé davantage,
Ayant la honte et la faim pour partage.

LE PUBLIC.

Jusqu'à présent tu dis la vérité,
Et je fais cas de ta sincérité.
Mais il fallait, suivant de Melpomène,
D'un beau chef-d'œuvre ensanglanter la scène;
C'est là qu'on trouve et l'argent et l'éclat.
Que si ton style est tant soit peu trop plat,
S'il fait pitié, mais sans être tragique,
Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et, d'un seul pied chaussant le brodequin,
En vers moraux ennuyer ton prochain?
Sûrs d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont du succès sans gloire;
Tout en bâillant, chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité:
Un pareil sort doit t'inspirer l'envie.

L'ANONYME.

A d'autres soins j'ai consacré ma vie.
S'il faut d'ailleurs vous parler franchement,
Cent ans plus tôt j'aurais fait aisément

Le Misanthrope, Horace, Iphigénie;
Les temps sont durs, même pour un génie.
Cent ans plus tard, prenant un autre vol,
Votre Racine eût été Faribol :
On peut encor glaner dans la satire;
Mais, pour la scène il n'est plus temps d'écrire :
Je ne vois là qu'un projet insensé.

LE PUBLIC.

Fort bien. C'est neuf et fortement pensé.
Il fait beau voir, avec cette assurance,
Un impuissant prêcher la continence.
Qu'as-tu donc fait?

L'ANONYME.

Charades et chansons,
Petite prose et petits vers gascons,
Discours français qui, dans la Germanie,
Ont obtenu des prix d'académie;
J'ai fait de tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai rien appris.

L'ANONYME.

Je figurais parmi les grands esprits;

J'arrondissais déjà plus d'un volume ;
Sautreau lui-même encourageait ma plume ;
Mes vers naissans expiraient sans fracas
Dans son journal et dans ses almanachs ;
Un certain soir, devers les Tuileries,
M'abandonnant aux douces rêveries,
Ayant dîné d'ambrosie et de miel,
Pieds sur la terre, esprit au haut du ciel,
Je rencontrai l'Arétin de la France,
Cliton, célèbre à force d'impudence ;
Peintre abhorré qui d'infâmes couleurs
Voulut noircir jusqu'à ses bienfaiteurs.
On vit alors, par un cas fort étrange,
Ses durs pinceaux pleins de fiel et de fange,
Entre ses mains contre lui retournés
Souiller son front de traits empoisonnés.
Levant sur moi son œil de fanatique,
Il m'accueillit d'un souris frénétique ;
Puis il me dit ; « Mon enfant, tu te perds ;
« J'ai lu ta prose et tes prétendus vers ;
« Tes vers benins et ta prose sans rime
« M'ont ennuyé ; ce n'est pas un grand crime ;
« A maint lecteur j'ai vendu de l'ennui ;
« Le mal qu'on fait, on le reçoit d'autrui.
« Or, maintenant souffre que je t'éclaire ;
« Si l'esprit seul est ta fortune entière,

« Tu n'es pas riche, il en faut convenir :
« Console-toi : tu peux le devenir ;
« D'effet, s'entend ; d'esprit, c'est peu de chose.
« De bons écrits, soit en vers, soit en prose,
« Tu n'en fais pas, tant mieux ; on n'en veut plus :
« Les vieux chemins sont un peu trop battus ;
« Dans l'almanach qu'aucuns nomment des buses,
« Tu veux briller ; pauvre enfant, tu t'abuses.
« Fais des pamphlets, et sois bien effronté ;
« Point de remords, il faut être acheté.
« — Mais, le mépris ! — Fi ! ta crainte m'assomme.
« Un jour, ô ciel, puissé-je, en galant homme,
« Maudit, mais craint pour mes nobles écrits,
« Être accablé d'argent et de mépris !
« — Mais le public ! mais la gloire ! l'estime !
« — Et laisse là tout ce jargon sublime ;
« La gloire est sotte et ne fait point dîner ;
« Travaille, et mords sans plus examiner :
« Déchire ; mens ; que ta plume affamée
« Fasse la guerre à toute renommée ;
« Suis mon exemple, et sois bien convaincu
« Que tout l'honneur ne vaut pas un écu. »
Je l'écoutais, et j'étais dans l'ivresse.
Mon cher Élie, en s'esquivant, me laisse
Le fruit heureux d'un discours aussi beau,
Son double esprit, mais non pas son manteau.

Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie,
J'avais déjà griffonné, ramassé
Tout un volume avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai don Quichotte, et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer.
Les calembourgs ornent ses opuscules :
Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Il applaudit, du rire épais des sots,
A ses rébus qu'il prend pour des bons mots :
Berné cent fois, il est encor novice.
En consultant sa pesante malice,
Je barbouillai plus d'un livret bouffon,
Contre Garat, Condorcet et Buffon ;
Me souvenant des leçons de mon maître,
Aussi fécond, plus effronté peut-être.
Mais (pardonnez aux faiblesses du cœur),
Mais, moins que lui dégoûté de l'honneur,
Je me flattais que ma douce éloquence
Allait en cour, à Paris, dans la France,
Faire une émeute, et qu'un siége de plus
Serait créé chez les quarante élus.

LE PUBLIC.

Pauvre garçon ! d'où te vient ce délire ?
Tout pauvre diable est enclin à médire.
Mais quel travers a brouillé ton cerveau ?
Oui, j'aime à voir un Horace, un Boileau,
Qui, des beaux-arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime ;
Mais je déteste un impudent Gâcon,
Qui, ne pouvant gravir sur l'Hélicon,
Et s'enivrant, loin des eaux d'Hippocrène,
Du fin nectar des coteaux de Surène,
Rieur maussade, et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige un tribunal.
Du dieu des vers la lyre enchanteresse
Se mêle aux chants des cygnes du Permesse ;
Mais son courroux, d'un trait rapide et sûr,
Lance la mort sur le reptile impur,
Vil composé de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse,
Et des poisons de son souffle odieux
Flétrissant l'air qu'ont respiré les dieux.
Du noir Python si la rage t'anime,
Pour être lu garde au moins l'anonyme ;
Point de détours, point de nom supposé ;
A dire vrai, tu t'es mal déguisé.

Grimaud, d'accord; mais non de la Reynière.

L'ANONYME.

Voltaire.....

LE PUBLIC.

Oh! oui; mais il était Voltaire.
Il a dû craindre un nom tel que le sien:
Toi, tu pouvais te cacher sous le tien.
Quand le grand homme écrivait un peu vite,
Petits rimeurs, tes égaux en mérite,
Servaient d'enseigne à ses contes bouffons,
Faibles pour lui, pour eux beaucoup trop bons;
Il honorait les noms qu'il daignait prendre;
Il descendait, tu ne saurais descendre.

L'ANONYME.

Ah! je vois trop d'où naît votre courroux;
De mes talens le public est jaloux.
Me siffler! moi! quelle injustice extrême!
Droit à Bagnol je cours à l'instant même;
J'y trouverai nombre d'admirateurs,
Et des amis, et même des lecteurs.
Adieu, je pars: d'un style inexorable,
Je vais écrire un libelle admirable,
En plus d'un tome; et là, je veux punir,
Vous, qui sifflez.....

LE PUBLIC.

Punis donc l'avenir,
Qui, par écho, te sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de te connaître,
Si Faribol, sur les pas de Cotin,
Peut voyager en pays si lointain :
Sois prêt ; courage ; attends pour honoraires,
Brocards, affronts, voire un peu d'étrivières.
C'est pour ton bien. Tu diras, mais trop tard :
« Quand on veut nuire, il faut beaucoup plus d'art ;
« Il faut choisir ses gens avec prudence ;
« Long-temps on pleure un moment d'impudence :
« Me voilà donc un sot déshonoré ;
« J'aurais mieux fait d'être un sot ignoré. »

NOTE.

[1] L'AUTEUR du *Petit-Almanach des Grands-Hommes* a jugé à propos de l'attribuer à M. Grimod de la Reynière, connu par quelques ouvrages d'un genre différent. Cette ruse n'a trompé personne ; si l'auteur pseudonyme avait eu soin de publier sa parodie sous le nom d'un *échappé des Petites-Maisons*, la supposition aurait été plus difficile à soupçonner.

Je n'ai pas été oublié dans cet Almanach. On y assure que

j'ai bien voulu diriger les Étrennes de Polymnie. Sans prétendre dénigrer ce recueil, il est certain que j'en ignorais encore le nom.

Beaucoup de gens très-modérés, quand personne ne les attaque, ne manquent jamais de donner des conseils à ceux qui sont attaqués. *Il faut mépriser tous ces gens-là*, vous dit-on, *vous les honorez en les accablant de ridicules.* D'abord, il ne paraît pas qu'il y ait d'inconvéniens à les honorer de cette manière. En second lieu, s'il fallait pour cela renoncer à les mépriser, la chose pourrait devenir embarrassante; mais par bonheur, rien n'est moins nécessaire.

LE MINISTRE

ET

L'HOMME DE LETTRES.

1788.

A.

Comment ! c'est vous ? Tant mieux. Soyez le bien venu.
Au ministère, enfin, me voici parvenu,
Tout prêt à m'occuper du bonheur de la France.
Si je n'écoute point une vaine espérance,
Comme ils vont, me chargeant de lauriers immortels,
En vers alexandrins encenser mes autels !

B.

Il se peut qu'en effet....

A.

Mais, un beau jour, vous-même
Voulez-vous point sur moi rimer quelque poëme ?
Me chanter, m'applaudir ?

B.

Non. Soyez-en certain.

A.

Non ?

B.

Qu'étiez-vous hier ? Un ennuyeux Robin,
De ces gens toutefois qu'on aime avec tendresse.....

A.

Ah !....

B.

Pour leur cuisinier, ou bien pour leur maîtresse.
Certes ! vous aviez là deux meubles excellens,
Qui tiennent lieu d'esprit, de savoir, de talens.
Gardez-les bien.

A.

Tenez, je permets que l'on rie ;
Mais trêve, en ce moment, à la plaisanterie.

Mille gens aujourd'hui, que j'aime et que je croi,
M'ont dit que dès long-temps on a les yeux sur moi;
Que partout dans le monde on vante mes lumières.

B.

Ces discours sont bien doux, ils vous semblent sincères.
Telle est l'humaine espèce, et jamais un flatteur
N'eut à nos yeux déçus les traits d'un imposteur.
Moi, qu'aucune raison n'engage à vous séduire,
De ce qu'on dit de vous je veux bien vous instruire.
Vos amis, je le crois, ont pu mieux vous juger;
Très-souvent le public est injuste et léger;
Marmontel s'en plaignit quand naguère au théâtre
Le sifflet se souvint encor de Cléopâtre.
Mais, enfin, ce public veut être respecté;
Il condamne, il absout, de pleine autorité;
C'est à lui qu'il faut plaire; et ce juge suprême
Peut seul casser l'arrêt qu'il a porté lui-même.
Vous ne sauriez pourtant l'accuser de rigueur;
Il vous peint jusqu'ici comme un homme d'honneur,
Sans esprit, mais bon homme, et c'est bien quelque chose;
Faible, et dont par malheur une Phryné dispose;
Et, s'il faut librement vous parler jusqu'au bout,
Aucuns ont prétendu que vous lui deviez tout,
Qu'au fond de son boudoir, puissante protectrice;
Elle a de vos grandeurs élevé l'édifice.

A.

Fi donc ! fi ! Mais comment croyez-vous à cela ?
Comment prenez-vous garde à ces sottises-là ?
Autant vaut écouter, sur un point de musique,
Les discours de Suard ; et ce fin politique,
Qui tient le sort des rois en ses bourgeoises mains,
Rapatrie à son gré Bataves et Germains,
Ou, brouillant sans raison la France et l'Angleterre,
Tous les soirs au Caveau fait la paix ou la guerre.
Au poste où me voici, sans vouloir me flatter,
Le beau sexe tout seul ne m'a pas fait monter,
Et, dût-on me taxer d'un orgueil imbécile,
Peut-être un meilleur choix n'eût pas été facile.

B.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Aurait-on si grand tort ?
Raisonnons un moment. Le voulez-vous ?

A.

D'accord.

B.

On pourrait tout au moins vous taxer d'ignorance.
Pour être un bon ministre, il suffit donc en France
D'avoir une maîtresse et de puissans amis ?
Tandis qu'en vos bureaux, d'impertinens commis,

Suivant pour toutes lois une obscure routine,
Régiront de l'état l'importante machine,
Paris édifié chaque soir vous verra
Gouverner en sultan les chœurs de l'Opéra !

A.

Oui. L'Opéra ! les chœurs ! c'est dans mon ministère.

B.

Ne renferme-t-il pas plus d'un devoir austère ?
L'Opéra, je le sais, peut compter sur vos soins ;
Mais la prison du pauvre où siègent les besoins ;
Celle où veillent souvent l'innocence et le crime ;
L'hospice où chaque instant dévore sa victime ;
L'infirme à soulager, l'indigent à couvrir ;
Ces routes, ces canaux que vous devez ouvrir ;
Ces champs long-temps ingrats qu'il faut rendre fertiles ;
Le commerce, les arts, charme et soutien des villes,
Tant d'objets importans exigent, m'a-t-on dit,
Du savoir, de l'étude, et même un peu d'esprit.

A.

Du savoir ! de l'esprit ! ô la tête insensée !
C'est très-bon quand on veut, professant au lycée,
Pour mille écus tournois harangueur éternel,
Endoctriner les muse et juger sans appel.

Mais Damon, dont je suis aujourd'hui le confrère,
Est doué d'un esprit au moins très-ordinaire ;
Son style n'est pas beau ; tout cela n'y fait rien ;
On peut fort mal écrire et gouverner fort bien.
Lisez moins, voyez mieux ; laissez là vos chimères.
Le savoir est pédant, l'esprit nuit en affaires,
Et voilà, Dieu merci, le principe assuré
Dont le gouvernement s'est toujours pénétré.
Le sens commun suffit ; le reste est du grimoire.
Et comment ! désormais si l'on veut vous en croire,
Depuis qu'il est vanté par tant d'honnêtes gens,
Que les cafés, pour lui devenus indulgens,
Exaltent son esprit et sa rare éloquence,
Caron de Beaumarchais peut gouverner la France ?

B.

Mais vraiment, comme un autre ; et je vous suis garant
Qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'un ministre ignorant.
Eh ! quoi ? ces favoris des nymphes de mémoire,
Qui de tous leurs momens rendent compte à la gloire,
Incapables des soins qui font l'homme d'état,
Pour de si grands travaux n'ont qu'un génie ingrat !
Français, il en est temps ; de vos aïeux gothiques
Abjurez désormais les préjugés antiques ;
La science excitait leur stupide mépris :
Hélas ! il est encor bien des Goths dans Paris.

Aux lettres, aux beaux-arts la Seine doit son lustre;
Le génie est amant de cette nymphe illustre;
Elle est souvent ingrate; et, tandis qu'à Berlin,
D'un peuple généreux le digne souverain
Respecte les neuf sœurs au noble et doux langage,
Et même avec succès leur offrit son hommage,
Trouvez-moi dans Paris un fermier général
Qui reconnût Pindare ou Le Brun pour égal.
Devant le grand Corneille, aux jeux de notre scène,
La France a vu debout l'émule de Turenne.
Les palmes qui ceignaient ce front victorieux,
S'inclinaient à l'aspect du favori des dieux.
Un faquin, décoré du titre d'homme en place,
Eût d'un regard pesant nargué l'auteur d'Horace,
Ou, pour comble d'insulte, osant le protéger,
D'un salut gauche et plat daigné l'encourager.

A.

Un semblable discours a droit de me confondre.
Grand Dieu! sur tous les points je voudrais vous répondre,
Mais par où commencer?

B.

Savez-vous qu'Adisson
Fut, quoique bel esprit, un ministre assez bon?
Du moins en Angleterre, où l'on est difficile:
Et pourtant les Anglais font grand cas de son style.

A.

Adisson fut ministre !

B.

Oui ; mais ce qui vaut mieux,
Adisson fit parler, en vers harmonieux,
Caton, là.... vous savez.... un citoyen de Rome....

A.

Qui fut ministre?

B.

Non : mais qui fut un grand homme.
Observez cependant que, parmi ses héros,
Le Tibre en ce temps-là ne comptait point de sots.
Ce Caton fit honneur aux leçons du portique;
L'éloquent Cicéron sauva sa république;
Des Romains asservis le brillant dictateur,
César, vous l'ignorez, fut poëte, orateur;
Et même, en temps de paix, le vainqueur de Numance,
Scipion composa plus d'un vers de Térence.

A.

Scipion!

B.

C'est un fait, autant que je puis voir,
Qui ne vous paraît pas facile à concevoir.

Chez elle un jour elle rentrait le soir :
Quel contre-temps ! et que le trait est noir.
De Besançon certaine lettre arrive ;
Et son époux par la tendre missive
Lui fait savoir qu'il presse son retour.
Le lendemain, vers le déclin du jour,
Il reverra sa femme tant aimée.
D'un tel espoir la belle peu charmée,
Lit et relit, se couche, et ne dort pas.
Que faire ? Il faut se tirer d'un tel pas.
Mais le peut-on ? Comment ? Quel parti prendre ?
De grand matin, ne sachant qu'entreprendre,
Elle est debout : de modestes apprêts
Sans les couvrir relèvent ses attraits ;
En négligé, mais avec élégance,
Elle va voir, pour cas de conscience,
Un ami sûr, un profond magistrat,
Monsieur Lénet, le conseiller d'état.
Elle dit tout d'un air de prud'homie,
S'intéressant pour une tendre amie
Qu'elle excusait, sans l'approuver pourtant.
Mais la plus sage en aurait fait autant.
Le mari loin ! puis la jeune imprudente
A dix-huit ans, et le mari quarante !
Elle parlait en baissant ses beaux yeux,
Et parlait bien ; Lénet l'entendit mieux.

Pour le beau sexe il était honnête homme,
Lisait Cujas et parcourait Brantôme,
Savait le droit sans ignorer l'amour,
Et connaissait les usages de cour;
Un peu malin, mais avec politesse,
Si bien il fait que l'aimable comtesse
Voit, reconnaît, révère la douceur
D'un indulgent et discret confesseur,
A son langage aisément se façonne,
Et, renonçant à la tierce personne,
« Oui, lui dit-elle, oui, j'approuve bien fort
« Celui qui dit : Absens, vous avez tort.
« Mais pas toujours : n'en déplaise à l'adage,
« Mari présent peut l'avoir davantage.
« Le bien est mal, s'il vient hors de saison.
« Mon cher époux entendra-t-il raison ?
« Que dira-t-il quand je vais être mère
« De cet enfant dont il n'est pas le père ?
« Bien pourrait-on le lui donner gratis,
« En invoquant la loi *Pater est is*;
« Mais Valespin n'y verrait qu'une insulte;
« Un militaire est peu jurisconsulte;
« Dès ce soir même il arrive en ces lieux;
« Voyez, pensez, réglez tout pour le mieux.
« — Penser, madame! eh! c'est une vétille,
« Répond Lénet; nous avons la Bastille :

« Le cher époux peut y coucher ce soir;
« Les lits sont bons. S'il demande à vous voir,
« On lui dira que, pour certaine cause,
« A son désir l'ordre du roi s'oppose.
« Cet ordre-là peut se lever un jour :
« Délivrez-vous; chacun aura son tour. »
Elle rougit, fit un peu l'éplorée,
Sourit bientôt, et partit rassurée.
Or, en ce temps, le pays franc-comtois,
Des Espagnols reconnaissait les lois.
Il s'agissait d'un cas diplomatique.
Lénet le vit, et du roi catholique
Alla trouver le grave ambassadeur,
Qui, rassemblant toute sa profondeur,
Crut que la paix dite des Pyrénées
N'avait en rien interdit ces menées.
Considérant l'urgence du traité,
Il se rendit près de Sa Majesté.
Le jeune roi balança sur l'affaire;
Il consulta Madame Anne sa mère,
Et Mazarin. Le Scapin cardinal
Dit oui, trouva le tour original,
Le moyen bon, la comtesse jolie,
Et prononça le juron d'Italie.
Anne, d'un air noblement compassé,
Ne dit pas non; mais « Qui l'aurait pensé ?

« Moi qui croyais à la vertu des femmes !
« Allons, mon fils, sauvez l'honneur des dames. »
Le roi, docile à ce prudent décret,
Signe en riant la lettre de cachet.
Elle est partie. Un exempt, drôle habile,
Attend son homme aux portes de la ville.
Le jour baissait : des nuages dorés
Couvraient déjà les cieux moins éclairés.
L'époux, ravi d'achever son voyage,
Avait passé l'hérétique rivage
Où Claude un jour, se laissant convertir,
Fut confesseur pour n'être point martyr.
Le postillon touchait à la barrière.
De la voiture on ouvre la portière ;
C'était l'exempt : des mains de ce brutal
L'époux reçoit le billet doux royal :
A la Bastille, où sa chambre était prête,
Il est conduit en ce dur tête-à-tête,
Fort étonné que le roi très-chrétien
Lui fit l'honneur de le loger pour rien.
Le commandant vient lui rendre visite.
« Monsieur, dit-il, je vous en félicite.
« De ce logis vous serez enchanté ;
« Nul château fort ne l'égale en beauté.
« Feu Charles cinq, si bien nommé le Sage,
« Orna Paris de ce superbe ouvrage.

« Fossés profonds; huit tours d'une hauteur !
« Et dont les murs ont dix pieds d'épaisseur.
« — L'endroit est beau; mais ne puis-je connaître
« Pourquoi j'y suis ? — C'est le secret du maître,
« Ou d'un ministre; ainsi nul embarras.
« — Ma femme au moins pourra venir.... — Non pas;
« On le défend. C'est fâcheux; mais du reste
« Vous serez bien, très-bien; je vous proteste
« Qu'en ce beau lieu chacun vit satisfait.
« Point d'étiquette; on est libre; on s'y plaît.
« On peut penser : on ne peut pas écrire;
« En récompense on lit, quand on sait lire.
« J'ai les sermons du bon père Maillard,
« Un gros recueil des airs du Savoyard,
« Tous les sonnets du sieur de Benserade,
« Ses rondeaux même, aussi sa mascarade.
« De voir Paris vous étiez curieux :
« Sur le donjon vous le verrez bien mieux.
« C'est un air pur! un si beau point de vue!
« Oh! la campagne est là d'une étendue,
« Et toute en fleurs; car voici le printemps.
« Amusez-vous; donnez-vous du bon temps. »

Ayant fourni ces grands traits d'éloquence,
Le commandant tira sa révérence.
Il sort : le bruit des verroux effrayans
Dans les cachots se prolonge long-temps.

Tel gronde au loin de caverne en caverne
L'horrible cri du clairon de l'Averne,
Lorsque Satan veut contre les élus
Armer en vain ses bataillons cornus.
Anéanti dans sa douleur profonde,
Loin d'une épouse, hélas! et loin du monde,
Le Franc-Comtois trois jours se morfondit,
Se parla seul, et seul se répondit;
Pleura, crut voir les larmes de sa femme,
La consola, répondit pour la dame,
Le jour d'après grimpa sur le donjon,
Le jour d'après voulut lire un sermon,
Dormit un peu, s'ennuya davantage,
Jura long-temps, puis s'arma de courage.
Tandis qu'il traîne en ces divers ennuis
Des jours sans fin, d'interminables nuits,
Secrètement sa fidèle compagne
Avec décence accouche à la campagne
D'un bel enfant regretté par l'amour,
Qui le vit naître et mourir en un jour.
Envers Lucine une fois qu'elle est quitte,
A son époux elle songe au plus vite;
Car c'est l'usage; et femmes de Paris
Savent tromper, mais servir leur maris.
Près de deux mois l'excédé solitaire
Avait gémi dans sa cellule austère.

Le commandant vient lui dire un beau soir,
La larme à l'œil, et comme au désespoir :
« Monsieur le comte, on en veut placer d'autres ;
« J'aurais voulu vous voir long-temps des nôtres ;
« Je l'espérais ; mais voilà qu'aujourd'hui
« Le roi renonce à vous loger chez lui.
« Accusez-en le crédit de madame.
« Elle a tant fait ! tant remué ! — Ma femme ?
« Qu'elle est aimable ! et que je suis content ! »
Il dit, s'élance, et décampe à l'instant.
Un char doré qui l'attend à la porte
Dans un hôtel aussitôt le transporte ;
Il monte, il trouve un souper préparé,
Et tout un cercle élégamment paré.
Ce ne sont plus les ténébreux abîmes
Où le caprice a caché ses victimes,
Le vieux donjon, les sourcilleuses tours ;
Mais son épouse en ses plus beaux atours,
Sa jeune épouse, et vingt femmes charmantes,
Vingt courtisans aux formes prévenantes ;
Amis ! pas trop ; mais parlant d'amitié :
Monsieur Lénet n'était pas oublié.
Ainsi l'on voit sur la scène magique
Où l'on conspire, ou l'on aime en musique,
Une cité remplacer des déserts,
Et tout l'Olympe au sortir des enfers.

L'époux fut gai, gais furent les convives,
Le souper fin, les caresses très-vives.
Pope l'anglais aurait dit : Tout est bien.
Lénet conta que le roi très-chrétien
Était prudent, équitable et sensible,
Mais que le pape était seul infaillible;
Que le monarque avait été surpris
Par ses agens; que l'on s'était mépris;
Qu'il se faisait chaque jour des mécomptes;
Que dans le monde il existait deux comtes,
L'un franc-comtois, et l'autre limousin,
Tous deux portant le nom de Valespin;
Que cette fois Besançon, par mégarde,
Avait payé pour Brive-la-Gaillarde.
Il parlait d'or; et le bon Franc-Comtois,
Fêté, choyé, sablant le vin d'Arbois,
Crut fermement ce qu'il entendait dire,
En rit beaucoup, mais fit beaucoup plus rire.
Ce qui vaut mieux, pour dédommagement,
Du roi d'Espagne il eut un régiment.
A la comtesse il dut ce bon office :
Dans le grand siècle on aimait la justice.

LE

MAITRE ITALIEN.

CONTE.

Aux environs des mers de Germanie,
Tout près de l'Elbe, et non loin de Hambourg,
Se trouve un lieu qu'on nomme Lunébourg,
Cité fameuse, et berceau du génie.
C'était le temps où nos preux chevaliers
Couraient, cherchant des murs hospitaliers,
Loin de la France et loin de leur famille,
Depuis le jour à jamais détesté
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille [1].
M'est-il permis, entre tant de héros,
D'en choisir un, dont je dirai deux mots?
Nérac était le lieu de sa naissance;
Il avait nom le vicomte de Crac,
Homme à son gré de très-haute importance,
Cousin-germain des barons d'Albicrac :
Sot, paresseux, ignorant comme un moine,

Ne sachant rien que le patois gascon,
Ne possédant de trésor que son nom;
Mais l'impudence était son patrimoine.
Dans l'Allemagne, il apprit en chemin,
Grâce au besoin, ce grand maître de langue,
Quelques lambeaux du langage germain.
Lui-même un jour se fit telle harangue
En son patois : « Eh donc! que deviens-tu?
« Sujet loyal, banni par ta vertu,
« Mourant de faim, tu vis dans l'espérance!
« Ne dois-tu pas un Dunois à la France?
« Il faut songer à conserver Dunois.
« Si tu voulais enseigner ton patois?
« L'enseigner, bon : la grande peine à prendre
« Est de trouver gens qui veuillent l'apprendre.
« Pour en sentir les charmantes douceurs,
« Ces Allemands sont trop peu connaisseurs.
« Mais l'Italie en ces lieux intéresse;
« Car les Français, enragés roturiers,
« Dans ce pays font la guerre en courriers,
« Et des Germains vont battant la noblesse.
« De l'Italie on parle tout le jour :
« C'est Mondovi, c'est Dégo, c'est Plaisance,
« Lodi, Turin, Gênes, Milan, Florence,
« Rome!... et Nérac n'a jamais eu son tour.
« Tous ces barons dans la ville ébahie,

« Voudraient savoir la langue d'Italie.
« De ce jargon tu n'entends pas un mot;
« Mais eux non plus, et tu n'es pas un sot.
« On va cherchant la langue originelle,
« La langue mère, unique, universelle;
« Plusieurs savans sont pour le bas-breton :
« Non, cadédis, c'est le patois gascon.
« Puisqu'il le faut, qu'il déroge et devienne
« Pour un moment la langue italienne.
« En te berçant, ta nourrice t'apprit
« Le gascon pur : eh donc ! l'affaire est bonne;
« Tu fonderas une cité gasconne.
« Que c'est pourtant d'avoir un grand esprit ! »

Dès le soir même, affiches dans la ville.
A LA NOBLESSE. *Un seigneur milanais,*
Forcé de fuir les jacobins français,
Et dans ces murs fixant son domicile,
Veut enseigner langage qu'il sait bien :
Il a, pour ce, méthodes singulières;
En quatre mois, écoliers, écolières,
Autant que lui sauront l'italien.

Notre héros tourne toutes les têtes;
On se l'arrache aux soupers, dans les fêtes;
C'est une vogue, un bruit, un engoûment,

Une folie, une fureur si grande,
Qu'au bout d'un an cette ville allemande
Plus ne savait un seul mot d'allemand.
Chacun de rire aux folles incartades
Que prodiguait le comique héros :
Lui-même aussi publiait ses boutades,
Lettres, billets, chansons, menus propos,
Discours pieux, virulens, emphatiques,
Assaisonnés d'injures scolastiques ;
Partout l'injure est style de dévots.
Plus, écrivit certain cours de lycée ;
Douze in-quarto resserraient sa pensée :
Grands écrivains sont avares de mots.
Il régentait la bonne compagnie
En toute chose ; il enseignait surtout
L'art d'acquérir esprit, talent et goût,
Et des secrets pour avoir du génie.
Voire on prétend qu'aimant fort les secrets,
Mainte beauté qui n'en fit rien connaître,
Prenait encor d'autres leçons du maître :
Tant le mérite a de puissans attraits !
Quand de la sorte on fêtait le grand homme,
Près de ces lieux certain banquier de Rome
Vint à descendre ; il quittait ses foyers,
Las des héros et des prêtres altiers.
Fier ennemi du pouvoir arbitraire,

Toujours fidèle et cher à son parti,
Estimé, craint dans le parti contraire :
On l'appelait signor Aliberti.
Pour lui, bon Dieu, quelle route importune !
Hambourg l'appelle, à son regret cuisant,
Triste climat, séjour peu séduisant,
Mais le dépôt de toute sa fortune.
Il cheminait, le cœur sombre et dolent,
L'esprit rêveur, et souvent l'œil humide ;
Lisant, chantant ou les plaintes d'Armide,
Ou les fureurs du paladin Roland :
De son pays regrettant les merveilles ;
Les lourds châteaux des lourds barons germains
Ne brillaient pas devant ses yeux romains,
Et l'allemand charmait peu ses oreilles.
Dans un village en passant arrêté,
Le voyageur allait dîner : son hôte,
Joignant babil à curiosité,
Par le valet avait appris, sans faute,
D'Aliberti le nom, l'état, le bien,
Et le pays. « Monsieur, soyez tranquille,
« Dit le Germain, nous avons une ville
« Qui ne sait plus parler qu'italien.
« — De ces côtés ? — Sur la route, à sept mille.
« C'est Lunébourg. — Partons vite ; un courrier !
« — Dînez d'abord. — Non, mais je vais payer.

« — Soit. — Un courrier ! des chevaux ! ma voiture !
« Je n'ai plus faim : j'attendrai jusqu'au soir. »
Pendant la route, il semblait que l'espoir
Eût à ses yeux embelli la nature :
Au point qu'il fit l'éloge d'un coteau ;
Fermant les yeux lorsque par aventure
Il se trouvait près de quelque château.
« Rome, Florence, et Venise, et Ferrare,
« S'écriait-il, la gloire en est à vous ;
« Les astres purs qui brillèrent pour nous,
« Ont enfin lui sur ce climat barbare [2].
« Gloire immortelle à nos chantres heureux
« Alighiéri, leur père et leur modèle ;
« Amant de Laure, et chantre digne d'elle,
« Vraiment poëte et vraiment amoureux ;
« Grand Torquato, l'émule de Virgile ;
« Lodovico, plus riche, plus habile,
« Plus grand peut-être, et dont l'art enchanteur
« Sait réunir la grâce et la vigueur,
« La raison saine et l'aimable délire ;
« Rivaux d'Horace, et maîtres de la lyre,
« Chiabréra, Filicaia, Testi ;
« Noble Guidi, dont les strophes divines
« Depuis cent ans charment nos sept collines ;
« Fier Varano, brillant Algarotti ;
« Et toi, l'honneur de nos tendres musettes,

« Charmant Rolli, qui de tes chansonnettes
« Fis retentir les échos de Windsor;
« Et vous, qu'aima la muse au sceptre d'or,
« Touchant Maffei, élégant Métastase;
« Sur les hauteurs des deux sommets sacrés,
« Buvez l'encens, partagez mon extase,
« Unis aux dieux qui vous ont inspirés.
« Au bout du monde on peut encor entendre
« Votre langage harmonieux et tendre!
« J'avais besoin d'un plaisir aussi grand;
« Je suis à jeun, bien las et bien souffrant.
« Ne plus vous voir, ô chefs-d'œuvres antiques!
« Ne rencontrer que des cités gothiques!
« Que Botzembourg! Lunébourg! Rotembourg!
« Et tout cela pour aller à Hambourg!
« Mais Lunébourg mérite au moins sa grâce:
« C'est un nom sec; il n'est point dans le Tasse;
« Le conserver serait un grand défaut:
« Lunopoli c'est le nom qu'il lui faut. »
Il arrivait, comme à la promenade
Tous les oisifs couraient se réunir;
Gens du beau monde ont vu de loin venir
Le postillon, chargé d'une ambassade.
On cherche, on trouve assez malaisément
Vieux érudit qui savait l'allemand.
Plein du renom d'une cité polie,

Dit l'interprète, et brûlant de la voir,
Un habitant de la belle Italie
Arrive exprès pour remplir un devoir.
Chacun s'écrie : « Italien! qu'il vienne.
« Vive, sandis, la langue italienne! »
Le cher vicomte, en un si mauvais pas,
Écoute, approuve, et ne se trouble pas;
Il est sans peur, s'il n'est pas sans reproche.
Aliberti modestement s'approche,
Fait compliment au bon peuple Germain;
C'était partout des voyelles sonnantes,
Des mots choisis, des phrases élégantes,
Du pur Toscan que parlait un romain.
Des auditeurs l'étonnement extrême,
Quand il eut dit, l'étonnait fort lui-même.
Sans lui répondre, ils examinaient tous
Ses grands yeux noirs, sa noire chevelure,
Son nez romain, sa taille, son allure;
Puis se disaient : « Qu'est-ce? l'entendez-vous?
« Quel monotone et singulier langage!
« Italien? Comment! cet homme-ci!
« On s'est trompé. Que vient-il faire ici?
« Son idiome est celui d'un sauvage.
Bientôt le bruit, d'abord faible et confus,
Gagne, s'étend, s'accroît de plus en plus.
Le maître parle, et soudain grand silence.

TAYLOR INST. OXFORD

« Cet étranger n'a pas le regard bon;
« Vous le prenez pour un sauvage? Non;
« Non : c'est plutôt un jacobin, je pense;
« Il est venu par la route de France,
« Et je crois bien qu'il a parlé gascon. »
Gascon! la foudre, en perçant les nuées,
La foudre même eût fait moins de fracas.
Figurez-vous les cris, les brouhahas,
Les quolibets, les ris à grands éclats;
Sifflets aigus, effrayantes huées :
On se croyait aux pièces de N....
« Gascon, sandis! Gascon! le misérable!
« Fuis, jacobin, carmagnole exécrable;
« Eh! cadédis, nous crois-tu des Gascons?
Vieillards, enfans, baronnets et barons,
Tout s'en mêlait, voire aussi les baronnes.
Au long assaut des injures gasconnes
Avec pitié le romain répliqua :
Oh! che bruti! che razza tedesca!
Vite arrivé, parti plus vite encore,
Aliberti plaignait ces pauvres gens;
Il s'écriait : « Quels pays indigens!
« Ils ont des fous et n'ont pas d'ellébore. »
A Lunébourg le vicomte enchanté
Reste vainqueur et toujours plus fêté :
Mais en Gascogne il avait lu l'histoire.

Que de héros, flattés par la victoire,
Furent vaincus dans un dernier combat!
Quand ma planète est dans tout son éclat,
« Craignons, dit-il, une éclipse importune
Il ne faut point fatiguer sa fortune.
D'un sort plus beau mes yeux sont éblouis;
D'être Dunois j'ai la noble espérance;
On a r'ouvert les portes de la France;
Dunois peut donc rentrer dans son pays. »
Il va partir, et la ville est troublée.
Nombreux concours. Le héros, en grand deuil,
Se présentant à l'auguste assemblée,
L'œil attristé, mais plein d'un noble orgueil,
Dit, sur le ton d'une oraison funèbre :
« Écoutez-moi, mes hôtes, mes patrons,
Mes bienfaiteurs, baronnes et barons,
Dignes soutiens d'une cité célèbre.
J'aurais dû vivre et mourir parmi vous;
Je le voulais; mais le destin jaloux
Veut le contraire, et ce destin l'emporte.
Long-temps banni, nouveau Coriolan,
Je dois me rendre aux désirs de Milan.
On a besoin d'une tête un peu forte,
D'un homme grave, et point aventurier :
Monsieur Melzi me dépêche un courrier.
C'est en pleurant que je vous abandonne :

De mon pays vous connaissez les torts ;
Il fut ingrat ; mais il a des remords :
Coriolan pardonna ; je pardonne. »
Un cri s'élève. « Éternelles douleurs !
Voyez les yeux des baronnes en pleurs :
Pour vous, cruel, ces yeux n'ont plus de charmes !
Vous nous quittez ! — Ah ! cachez-moi vos larmes.
Il faut remplir un austère devoir.
Vous n'avez plus besoin de mon savoir :
Même à Florence, il n'est point d'homme habile
Qui se flattât de montrer dans la ville
L'italien, tel qu'on le parle ici.
Vous l'enseigner, serait vous faire injure :
Vous savez tous ma langue, Dieu merci,
Comme moi-même ; et, du moins, je le jure,
L'italien jamais vous n'oublirez. »
A son serment tous les sermens s'unissent.
On en fait trop ; ceux-là seront sacrés.
A son grand cœur tous les cœurs applaudissent.
Avec respect la foule suit ses pas ;
On l'accompagne aux portes, sur la route ;
Il rit, on pleure ; il se tait, l'on écoute.
Un dernier mot s'échappe..... « Adiousias. »
Il dit, s'éloigne, et regarde, et soupire ;

Et ce héros, rêvant d'autres succès,
En attendant qu'il redonne un empire,
Vient à Paris enseigner le français.
Mais loin de lui, sa gloire n'est absente
A Lunébourg, ville reconnaissante;
Des beaux esprits il y fait l'entretien;
D'une statue il y reçoit l'hommage;
Et dans la place, aux pieds de cette image,
On lit trois mots : AU MAÎTRE ITALIEN.
Là, chaque soir une cité ravie
Vient admirer le vicomte de Crac,
Et parle encore, en dépit de l'envie,
L'italien..... que l'on parle à Nérac.

NOTES.

[1] Il ne s'agit point ici, comme on voit, des hommes qui, après avoir rendu de véritables services à la liberté dans l'assemblée constituante ou ailleurs, ont quitté la France aux époques les plus orageuses de la révolution. Mon héros est irréprochable; il est parti le quatorze juillet, si ce n'est la veille.

[2] Aucun peuple en Europe n'a le droit d'oublier que l'Italie lui enseigna les sciences, la littérature et les arts; que même avant la découverte de l'imprimerie et la chute

de l'empire d'Orient, véritable époque de la renaissance des lettres, les Italiens, durant deux siècles, parlaient une langue harmonieuse et déjà honorée par des chefs-d'œuvres, quand toutes les autres nations modernes ne connaissaient que des jargons barbares.

C'est l'Italie qui a donné à l'histoire un Guichardin; à la politique, un Machiavel; aux sciences, Christophe Colomb, Galilée, Toricelli, Viviani, Cassini, Guglielmini, Maraldi, Rédi, Malpigi, Morgagni, Spalanzani, Fontana, Volta; aux arts du dessin, Michel-Ange, Raphael, Bramante, Jules Romain, Corrége, Titien, Palladio, Paul Véronèse, les trois Carache, Guerchin, le Guide, le Dominiquin, Canova; à l'art musical, David Riccio, Corrélli, Lulli, Palestrina, Pergolèse, Leo, Vinci, Duranté, Galuppi, Téradéglias, Jomelli, Maio, Piccini, Traetta, Sacchini, Sarti, Paesiello, Cimarosa.

La poésie italienne n'a pas eu moins d'éclat. Dante Alighieri la fonda dès la fin du treizième siècle, ainsi que la langue toscane. Pétrarque, amant et chantre de Laure, se rendit célèbre après lui, surtout par de nombreux sonnets, entre lesquels on en trouve d'admirables. Torquato Tasso et Ludovico Ariosto sont trop fameux pour qu'il faille rien ajouter dans cette note aux éloges très-légitimes que mon Romain leur prodigue. Les poëtes lyriques italiens sont presque ignorés en France. Ils sont dignes toutefois de la haute réputation dont ils jouissent dans leur patrie. Les belles odes de Chiabrera et de Testi ne le cèdent en rien aux plus belles de Malherbe et de J.-B. Rousseau. Filicaia mérite

les mêmes louanges. L'ode qu'il a composée sur la délivrance de Vienne par Sobieski, est aussi remarquable que son beau sonnet sur l'Italie. Celle de Guidi, ayant pour titre *la Fortune*, le place au niveau de ces grands poëtes. Varano n'a pas déployé moins d'enthousiasme en imitant quelques morceaux des livres juifs, livres qui ne sont point sacrés, même dans le sens des cantiques de Pompignan, mais qui sont des monumens immortels d'une poésie sublime. Des expressions ingénieuses et brillantes distinguent les vers et la prose d'Algarotti. Rolli, qui séjourna long-temps à Londres, est estimé pour ses élégies, pour ses endécassyllabes, et surtout pour ses chansonnettes, genre aimable et poétique, qui n'est pas la chanson française, et dans lequel il s'est montré supérieur à Métastase lui-même. Scipion Maffei, auteur de la simple et touchante Mérope, fut, au milieu du dix-huitième siècle, le restaurateur de la tragédie antique en Italie. Métastase triompha d'une partie des entraves que lui imposait la musique. Artaxerce et la clémence de Titus, au défaut près des amours épisodiques, sont de véritables et d'excellentes tragédies. L'Olympiade, Didon, Thémistocle, Nitétis, Régulus, Achille à Scyros, offrent des scènes d'une grande beauté. A ces poëtes illustres on pourrait ajouter quelques autres; Alamanni, par exemple, le premier qui, chez les modernes, ait dignement chanté l'agriculture, et que l'on trouve oublié mal à propos dans la préface de l'*Homme des Champs*; Marchetti et Caro, estimables traducteurs de Lucrèce et de Virgile; Tassoni, versificateur un peu monotone, mais correct et sage, et que notre judicieux Despréaux a honoré

de quelques louanges ; Fortiguerra, qui, avec moins de sagesse que Tassoni, a plus de chaleur et d'imagination ; Zéno, souvent tragique et précurseur de Métastase ; Frugoni, remarquable par sa fécondité et par l'élégante pureté de sa diction ; Parini enfin que l'Italie vient de perdre, et qui a produit un joli poëme sur les trois parties du jour.

Plusieurs soutiennent encore aujourd'hui la gloire de cette riche littérature poétique. On distingue dans ce nombre Cesarotti, dès long-temps célèbre par ses belles traductions d'Homère, d'Ossian, et de deux chefs-d'œuvres tragiques de Voltaire, Mahomet et la Mort de César ; Monti, dont les poëmes, les odes et les tragédies, offrent partout un excellent style ; Casti, avantageusement connu par des Nouvelles charmantes, illustré par le poëme des Animaux parlants, ouvrage qui, sous plus d'un rapport, fait honneur à l'Italie moderne, monument de poésie naturelle, de plaisanterie piquante, d'esprit philosophique et indépendant ; Vittorio Alfiéri, cité en Europe pour la force de ses idées, pour la nerveuse précision de son style et pour la sévère simplicité de ses compositions tragiques.

J'ai un peu connu cet écrivain lorsqu'il était à Paris, il y a treize ou quatorze ans ; depuis cette époque, il n'a pas publié une seule ligne qui ne soit conforme aux principes qu'il professait alors. C'est donc gratuitement qu'on le loue d'une apostasie honteuse. On aurait dû réserver cet éloge pour de vieux littérateurs français qui l'ont beaucoup mieux mérité. Intérêt et sotte vanité, voilà tout le secret de leurs conversions miraculeuses. Du reste, il ne faut pas s'étonner si

des hommes qui furent autrefois des hypocrites de philosophie, sont aujourd'hui des hypocrites de religion. C'est toujours un bal masqué, ils n'ont fait que changer de domino.

ODES.

ODE

SUR LA MORT

DE

MAXIMILIEN LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

1787.

I.

Pourquoi cette plainte unanime,
Ces cris, ces funèbres accords?
Quel est ce prince magnanime
Dont l'ombre descend chez les morts?
Sa cendre auguste et respectée
N'est pas un moment insultée
Par de mensongères douleurs :
Je vois l'Europe désolée
Présenter à son mausolée
Des tributs d'encens et de pleurs.

II.

Des ponts, des digues, des barrières,
Bravant les impuissans efforts,
Grossi des eaux de cent rivières,
L'Oder est vainqueur de ses bords;
Il traîne avec lui l'épouvante,
Il enfle son onde écumante,
Déchaîne ses flots irrités,
Engloutit au loin les campagnes,
Les prés, les vallons, les montagnes,
Les forêts, les toits, les cités.

III.

Le fils aperçoit du rivage
Son père au trépas réservé;
Il se précipite à la nage,
Et périt sans l'avoir sauvé.
Les enfans, les vierges timides,
Tombent dans ces gouffres liquides,
En cherchant l'appui des roseaux;
Tandis qu'une mère expirante
Tient encor de sa main mourante
Son fils suspendu sur les eaux.

IV.

Le guerrier que je vois paraître
Est-il Mars, ou l'un de ses fils?

Germains, puis-je encor méconnaître
Le sang du vainqueur de Molvitz?
Ce héros tout entier l'inspire.
Déjà, sur un frêle navire,
Il brave le fleuve en courroux.
C'est le descendant de vos maîtres :
Brunswick eut des rois pour ancêtres,
Mais il est homme ainsi que vous.

V.

Tout frémit; lui seul est paisible :
Sur les rives, de tout côté,
Son œil intrépide et sensible
Rassure un peuple épouvanté,
Un peuple muet, immobile,
Les yeux sur la barque fragile,
Les bras étendus vers les cieux.
Son courage excite vos larmes,
Citoyens; dans ce jour d'alarmes,
D'autres pleurs mouilleront vos yeux.

VI.

O destin! d'abîme en abîme
Cent fois le navire élancé
D'un ormeau va heurter la cime,
Se brise, et nage dispersé.

Plus grand à son heure dernière
Le héros tombe; sa paupière
Se couvre d'un voile éternel :
Sa voix s'éteint.... Vertu suprême !
Aux secours d'un peuple qu'il aime
Son cœur appelle encor le ciel.

VII.

Gémissez, témoins de sa gloire;
Recueillez ses débris sacrés :
Vous qu'il menait à la victoire,
Gémissez maintenant, pleurez.
Pleurez, célébrez ce grand homme.
Tels ces guerriers enfans de Rome,
Si fiers de vos aïeux vaincus,
Jadis aux vallons de Syrie
Suivaient, en racontant sa vie,
Les restes de Germanicus.

VIII.

Laissez là ces pompes mortelles,
Néant de l'orgueil souverain;
Ces tombeaux où les Praxitèles
Font pleurer le marbre et l'airain;
Ces pyramides insolentes
Où dorment les ombres sanglantes

Des héritiers de Busiris ;
Rois détestés, tyrans célèbres,
Et qui dans ces palais funèbres
Ont laissé des mânes flétris.

IX.

Quelle âme en vertus si féconde
Résiste au poison des flatteurs ?
Le berceau des maîtres du monde
Est entouré de corrupteurs.
Un monstre, ami de tous les vices,
Va sécher dans ces cœurs novices
La bonté qui nous vient des dieux,
Et flétrit les enfans du trône,
Comme ces fruits qu'avant l'automne
Dévore un insecte odieux.

X.

On a vu des rois exécrables,
Ne régnant que par des complots,
Ivres du sang des misérables,
Dormir au bruit de leurs sanglots.
Ils dormaient sur un précipice.
Il est venu le jour propice
Qui doit être enfin leur écueil ;
Et frappés d'une mort affreuse,

XV.

Tel en ses brûlantes ivresses,
Aux bords de l'Ismène, à grand cris,
Pindare, plein des neuf déesses,
Subjuguait les peuples surpris.
Aux accens de sa muse altière,
Enfans, vieillards, et Thèbe entière,
Et l'onde, et les remparts émus,
Partageant son noble délire,
Se croyaient aux temps où la lyre
Relevait les murs de Cadmus.

ODE.

LA SOLITUDE DE SAINT-MAUR.

1787.

Salut, nymphes de la prairie,
Et vous, de ces forêts aimables déités;
Toi, naïade aux flots argentés,
Salut. Je viens encore, ô naïade chérie,
Plein d'une douce rêverie,
Demander le repos à tes bords enchantés.

Soumis à des alarmes vaines,
Tu m'entendais jadis soupirer mon ennui :
Tu me revois libre aujourd'hui.
L'amour est un tyran; j'ai dû briser ses chaînes;
Et je viens oublier mes peines
Au sein de l'amitié, moins trompeuse que lui.

Le chasseur dort, l'aube naissante
N'a point encor semé ses roses dans les cieux;
Mais le signal harmonieux,

Le fleuve, et la colline au loin retentissante,
Et le cerf, et la meute absente,
Poursuivent dans la nuit son oreille et ses yeux.

Tel, quand la saison des tempêtes
Du matin plus tardif eut rapproché le soir,
Mon cœur brûlait de te revoir.
Loin des enfans du Nord qui grondaient sur nos têtes,
Je volais aux rustiques fêtes;
Et Zéphyre et les fleurs égayaient mon espoir.

Je veux vivre au-delà des âges;
Inspirez-moi des chants qui ne meurent jamais,
Onde paisible, noirs cyprès :
Et que puissent toujours le glaive et les orages
Respecter ce bois, ces rivages,
Et tous les dieux pasteurs y verser leurs bienfaits !

ODE.

1788.

Loin des murs bruyans de la ville,
Je vais, sous l'ombrage des bois,
Révérer dans Ermenonville
Les mânes du grand Génevois.

Celui qui fit parler Julie,
De la vérité seule épris,
D'une douce mélancolie
Échauffa ses divins écrits.

Jeune encor, de son éloquence
J'ai su goûter l'austérité;
Presqu'au sortir de mon enfance
J'ai contemplé la vérité.

J'ai vu l'homme ennemi perfide,
Habile et prompt à se venger,
Ami léger, faux ou timide,
Amant volage ou mensonger.

Son sort est de porter envie
A ceux dont il est envié,
Persécuté pendant sa vie,
De mourir, et d'être oublié.

Le présent fuit avec vitesse,
Le présent échappe à son cœur;
Et, né pour désirer sans cesse,
Il n'est point né pour le bonheur.

Il en goûte au moins l'apparence
Dans le passé, dans l'avenir :
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.

ODE

TRADUITE DE KLOPSTOCK.

HERMAN ET THUSNELDA.

1790.

THUSNELDA.

Couvert de sang romain, de sueur, de poussière,
Il revient des combats sanglans.
Jamais les traits d'Herman ne furent si brillans,
Et jamais si vive lumière
Ne jaillit de ses yeux brûlans.

Viens, donne cette épée; elle est encor fumante.
Varus a reçu le trépas.
Respire, et viens goûter le repos dans mes bras,
Sur la bouche de ton amante,
Loin du tonnerre des combats.

Herman, repose-toi; que sur ton front j'essuie
Ton sang et ta noble sueur.
Comme il brûle, ton front! de Rome heureux vainqueur,
Non jamais Thusnelda ravie
Ne sentit pour toi cette ardeur :

Non pas même le jour où, sous un chêne antique,
Herman, par l'amour emporté,
Fuyante me saisit de son bras indompté.
J'observai son œil héroïque,
Et j'y vis l'immortalité.

C'est ton bien désormais. O Germains, plus d'alarmes,
Germains dont Herman est l'appui.
Honte au divin Auguste ! il s'abreuve aujourd'hui
D'un nectar mêlé de ses larmes :
Herman est plus divin que lui.

HERMAN.

Laisse là mes cheveux : vois, pâle et sans lumière,
Le père étendu devant nous.
César, s'il eût osé s'offrir à mon courroux,
Serait ici dans la poussière,
Plus pâle, et plus couvert de coups.

THUSNELDA.

Que tes cheveux, Herman, en boucles menaçantes,
Ombragent ton front glorieux.
Ce corps n'est plus Sigmar; ton père est dans les cieux;
Sèche tes larmes impuissantes;
Tu le reverras chez les dieux.

ODE

SUR LA MORT DE MIRABEAU.

Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam pater
Vocem cum cithará dedit.

HORACE.

1791.

BEAUX-ARTS qu'inventa le génie,
Unissez vos divins efforts;
Lugubre et touchante harmonie,
Fais-nous entendre tes accords.
Marbre, obéis à Praxitèle;
Toile, peins cette âme immortelle
Que les dieux semblaient inspirer;
Et toi, muse patriotique,
Chante le funèbre cantique;
Un grand homme vient d'expirer.

Cité que chérit Amphitrite,
Il attend de toi des autels.
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.

Par son éloquence puissante
De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus.
Le despotisme en vain conspire,
Le peuple ressaisit l'empire,
Aux accens d'un nouveau Gracchus.

Sur une scène encor plus belle,
Au nom du peuple et de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un roi ;
Je vois son courage intrépide
. . . . . .
. . . . . .
Lorsque des héros mercenaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçaient les murs de Paris.

Silence, organes de l'envie,
N'outragez plus notre soutien ;
Songez que la France asservie
A vu Mirabeau citoyen.
De ses vertus républicaines,
Les fers, les cachots de Vincennes,
N'ont point abattu la fierté :
C'est là que son mâle génie,

Sous la main de la tyrannie,
Fondait de loin la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre,
Témoin de ses brillans succès,
Tribune que rendit célèbre
Le Démosthène des Français.
La France, mère inconsolable,
Perdant un fils irréparable,
A pris les vêtemens du deuil;
Et puissent des honneurs si justes
Consoler ses mânes augustes
Dans le silence du cercueil!

Adoptez ces lugubres marques,
Français qui chérissez les lois.
On porte le deuil des monarques:
Un seul grand homme vaut cent rois.
Ce Franklin, qui dans l'Amérique
Fit régner la raison publique,
Au monde était plus précieux
Que tous ces princes dont la gloire
Expire et s'éteint dans l'histoire
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La nature, à tous les instans,

Sème en foule au milieu du monde
Des esclaves et des tyrans ;
Mais quand l'argile qu'elle anime
Enveloppe un esprit sublime,
Et le cœur altier d'un héros,
Son sein, qu'un tel effort accable,
N'enfante un prodige semblable
Qu'après un siècle de repos.

Jour d'épouvante ! heure suprême !
Du peuple l'immortel appui
Expire au sein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impassible ;
D'un front serein, d'un œil paisible,
Il envisage son trépas ;
Et son âme ferme et sublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir sous ses pas.

Des pontifes langage austère,
Mortels apprêts, pieux tourmens,
Mirabeau va quitter la terre,
Épargnez ses derniers momens.
Fuyez son vénérable asile,
Préjugés d'un âge imbécile ;

Fuyez, mensonges révérés,
Que la frayeur de nos ancêtres,
L'avarice et l'orgueil des prêtres,
Avaient si long-temps consacrés !

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres descendu,
Il voit la douleur solennelle
Des citoyens qui l'ont perdu.
Paris et la patrie entière
Vont dans sa demeure dernière
Déposer le grand Mirabeau.
Ses restes, que le peuple adore,
Il les voit triompher encore
Et des tyrans et du tombeau.

La France a-t-elle avant notre âge
Honoré ces mortels divins
Dont l'esprit est un héritage
Recueilli par tous les humains ?
Ils mouraient : leur cendre sacrée,
Par l'amitié seule entourée,
Marchait vers le funèbre lieu ;
Tandis qu'une pompe insolente
Accompagnait l'ombre sanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Du fanatisme étrange exemple!
Opprobre d'un siècle si beau!
A Sulpice on élève un temple,
Voltaire est presque sans tombeau!
Mort, il cherche encore un asile;
Un ordre des tyrans exile
Ses vains et précieux débris;
Et, dans leur stupide colère,
De sa dépouille tutélaire
Ils ont déshérité Paris.

Des grands hommes de la patrie
Nous verrons les mânes un jour,
Famille imposante et chérie,
Habiter un commun séjour.
Tel, au milieu des sept collines,
S'élevait sous des mains divines
Ce temple superbe et vanté
Où, par la piété romaine,
Dans les murs de la cité reçu,
On vit l'Olympe transporté.

Ennemis de la tyrannie,
Visitez ces augustes lieux;
Vertu, raison, talens, génie,
Voilà vos patrons et vos dieux.

Souvent la nation nouvelle,
Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra sur la chose publique
Consulter la patrie antique,
Au fond des monumens sacrés.

Toi que la France désolée
Appelle en vain dans ses regrets,
Mirabeau, de ton mausolée
J'ornerai du moins les cyprès.
Lorsque ta fatale journée,
Par chaque printemps ramenée,
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles,
Et, sur le marbre où tu sommeilles,
Tu sentiras couler mes pleurs.

HYMNE

SUR LA TRANSLATION

DU CORPS DE VOLTAIRE

AU PANTHÉON FRANÇAIS;

CHANTÉ A PARIS LE 12 JUILLET 1791;

MUSIQUE DE GOSSEC.

Ah! ce n'est point des pleurs qu'il est temps de répandre;
C'est le jour du triomphe, et non pas des regrets.
Que nos chants d'allégresse accompagnent la cendre
Du plus illustre des Français.

Jadis, par les tyrans, cette cendre exilée,
Au milieu des sanglots fuyait loin de nos yeux;
Mais par un peuple libre aujourd'hui rappelée,
Elle vient consacrer ces lieux.

Salut, mortel divin, bienfaiteur de la terre;
Nos murs, privés de toi, vont te reconquérir;
C'est à nous qu'appartient tout ce qui fut Voltaire;
Nos murs t'ont vu naître et mourir.

Ton souffle créateur nous fit ce que nous sommes :
Reçois le libre encens de la France à genoux ;
Sois désormais le dieu du temple des grands hommes,
Toi qui les a surpassés tous.

Le flambeau vigilant de ta raison sublime,
Sur des prêtres menteurs éclaira les mortels ;
Fléau de ces tyrans, tu découvris l'abîme
Qu'ils creusaient aux pieds des autels.

Tes tragiques pinceaux des demi-dieux du Tibre,
Ont su ressusciter les antiques vertus ;
Et la France a conçu le besoin d'être libre
Aux fiers accens des deux Brutus.

Sur cent tons différens, ta lyre enchanteresse,
Fidèle à la raison comme à l'humanité,
Aux mensonges brillans inventés par la Grèce,
Unit la simple vérité.

Citoyens, courez tous au-devant de Voltaire ;
Il renait parmi nous, grand, chéri, respecté,
Comme à son dernier jour, ne prêchant à la terre
Que Dieu seul et la liberté.

Il cherche en vain ces tours, cet enfer du génie,
Dont son aspect deux fois fit le temple des arts ;
La Bastille est tombée avec la tyrannie
Qui bâtit ses triples remparts.

Il voit ce champ de Mars, où la liberté sainte
De son trône immortel posa les fondemens ;
Des Français rassemblés dans cette auguste enceinte
Il reçoit les seconds sermens.

Le fanatisme impur, cette sanglante idole,
Suit le char de triomphe avec des cris affreux ;
Tels Émile ou César, aux murs du capitole,
Traînaient les rois vaincus par eux.

Moins belle fut jadis sa dernière victoire,
Lorsqu'aux jeux du théâtre un peuple transporté,
A ce vieillard mourant sous le poids de la gloire,
Décernait l'immortalité.

La Barre, Jean Calas, venez, plaintives ombres,
Innocens condamnés, dont il fut le vengeur,
Accourez un moment du fond des rives sombres,
Joignez-vous au triomphateur.

Chantez, peuples pasteurs, qui des monts helvétiques
Vîtes long-temps planer cet aigle audacieux :
Habitans du Jura, que vos accens rustiques
Portent sa gloire jusqu'aux cieux.

Fils d'Albion, chantez ; Américains, Bataves,
Chantez ; de la Raison célébrez le soutien :
Ah ! de tous les mortels qui ne sont point esclaves,
Voltaire est le concitoyen.

Vous, peuples, qu'en secret lasse la tyrannie,
Chantez : la liberté viendra briser vos fers ;
Sa main dresse en nos murs un autel au génie :
C'est un beau jour pour l'univers.

Dieu des dieux, roi des rois, nature, Providence,
Être seul immuable et seul illimité,
Créateur incréé, suprême intelligence,
Bonté, justice, éternité :

Tu fis la liberté ; l'homme a fait l'esclavage :
Mais souvent dans son siècle un mortel inspiré,
Pour les siècles suivans, de ton sublime ouvrage
Conserve le dépôt sacré.

Dieu de la liberté, chéris toujours la France ;
Fertilise nos champs, protége nos remparts ;
Accorde-nous la paix, et l'heureuse abondance,
Et l'empire éternel des arts.

Donne-nous des vertus, des talens, des lumières,
L'amour de nos devoirs, le respect de nos droits,
Une liberté pure, et des lois tutélaires,
Et des mœurs dignes de nos lois !

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME PREMIÈRE.

1788.

Le Mierre, ah! que ton Tell avant-hier me charma!
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie!
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui-même t'arma.

II.

Ami Sautreau, vos vers, votre notice,
Vos almanachs sont d'un goût excellent;
Votre journal, plein d'esprit, de justice;
Et d'Aquin seul vous égale en talent.
Aucuns pourtant, gens d'une humeur caustique,
Osent se plaindre; ils disent qu'un critique
De ce qu'il sait doit parler seulement.
Concevez-vous leur maligne insolence,
Ami Sautreau? de ce qu'il sait! vraiment,
Ils voudraient donc vous réduire au silence?

III.

Sur la résurrection de l'année littéraire.

Las! il revient mon âne littéraire!
Mon gentil âne, ami de Jean Fréron!
L'avez-vous vu l'aimable Aliboron?
— Non; mais je crois l'avoir entendu braire.

IV.

Sur l'Homme des Champs, par Jacques Delille.

Ce n'est donc plus l'abbé Virgile;
C'est un abbé sec, compassé,
Pincé, passé, cassé, glacé,
Brillant, mais d'un éclat fragile.
Sous son maigre et joli pinceau
La nature est naine et coquette;
L'habile arrangeur de palette
N'a vu, pour son petit tableau,
Les champs qu'à travers sa lorgnette,
Et par les vitres du château,

V.

Sur Jacques *le poëte, et* Jean *le libraire.*

Jacques le grand, l'aigle de nos poëtes,
Six francs par vers vend son poëme entier :
Jean l'acheteur, nigaud de son métier,
Lui dit trop tard : Jacques, vous me surfaites.
En vous lisant on m'appelle un vrai fou,
Lorsqu'on veut même user de politesse;
Dans ces vers-là le tiers vaut six francs pièce;
Mais les deux tiers ne valent pas un sou.

VI.

La confession de La Harpe.

Rassurez-vous, mon Armide est de glace,
Disait la Harpe à son cher directeur :
Clorinde est plate, Herminie est sans grâce;
Mes vers dévots ont quelque pesanteur;
Un saint ennui du plaisir prend la place :
Car ce n'est point par un orgueil d'auteur,
C'est en chrétien que je traduis le Tasse,
Pour mes péchés et pour ceux du lecteur.

VII.

Sur un Député gascon.

Que des humains la faiblesse est étrange !
Dit, l'autre jour, un député gascon.
Depuis neuf ans émule de Solon,
Avec pitié je vois comme tout change.
Chaque parti devient minorité.
Mais, narguant seul la publique inconstance,
Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité.

VIII.

Les deux Missionnaires.

1802.

Or, connaissez-vous, en France,
Certain couple sauvageon,
Prisant peu la tolérance;
Messieurs La Harpe et Naigeon?

Entre eux il s'élève un schisme,
L'un étant grave docteur,
Ferré sur le catéchisme,
L'autre, Athée inquisiteur.

Tous deux brâillent comme pies;
Déistes ne sont leurs saints;
La Harpe les nomme impies;
Naigeon les dit capucins.

A ces oracles suprêmes,
Bonnes gens, soyez soumis :
Nul n'aura d'esprit qu'eux-mêmes;
Ils n'ont pas d'autres amis.

Leur éloquence modeste
Amollit les cœurs de fer;
La Harpe a le feu céleste,
Et Naigeon le feu d'enfer.

Partout ces deux Prométhées
Vont créant mortels nouveaux;
La Harpe fait les athées
Et Naigeon fait les dévots.

LA RETRAITE.

1809.

Un roi, je dirai plus, un sage,
Écrit que tout est vanité,
Tout, y compris la majesté,
Même l'amour, et c'est dommage.
Nombre de gens ont souhaité
D'éterniser dans la mémoire
Un nom d'âge en âge escorté
Par les fanfares de la gloire.
Ce rêve est sans doute fort beau;
Mais, lorsque de nos jours plus sombres
Pâlit et s'éteint le flambeau,
Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va point réjouir les ombres.
Heureux qui, du monde oublié,
Cultive sans inquiétude
Et les beaux-arts et l'amitié!
Heureux qui dans la solitude,
De la vérité seule épris,

Cherche en des livres favoris
Le plaisir, et non plus l'étude!
Dans la jeunesse, où l'avenir
Nous découvre une mer immense,
L'homme entend la voix du zéphir,
Et s'embarque avec l'espérance.
Mais bientôt l'imprudent nocher
Est froissé par un long orage;
Contre les pointes d'un rocher
Son vaisseau heurte et fait naufrage.
Lui-même il se sauve à la nage;
Il vient sécher ses vêtemens;
Les dieux reçoivent ses sermens
De ne plus quitter le rivage.
Vainement le zéphir trompeur
Lui renouvelle ses caresses,
Il fuit la mer et ses promesses;
Les fleuves même lui font peur.
Il n'ira pas au sein des villes,
Portant des yeux désenchantés,
Abjurer ses plaisirs tranquilles
Pour de bruyantes voluptés.
Moins passionné, plus sensible,
Il ne veut que l'ombre et le frais,
Que le silence des forêts,
Que le bruit d'un ruisseau paisible.

Là, quand de ses derniers rayons
Le soleil a rougi les monts,
Sous les saules de la prairie
Il voit les danses du hameau;
Les sons lointains du chalumeau
Bercent sa douce rêverie;
Et, comme l'onde du ruisseau,
Il regarde couler sa vie.

HOMMAGE

A UNE BELLE ACTION.

1809.

AVERTISSEMENT.

Le fait dont il est question dans cet opuscule a déjà plus de six mois ; mais on ne l'a fait connaître qu'il y a fort peu de jours. Voici comme il est raconté dans la gazette de France, du mardi 5 décembre dernier. D'autres journaux, le Publiciste, entre autres, et le journal de Paris, l'ont rapporté dans les mêmes termes. « On publie le trait suivant : « M. François Remi l'aîné, âgé de 43 ans, natif de Metz, « employé à l'hôpital militaire français à Neubourg, et pré- « sentement dans la même qualité à Cinnstadt, vit arriver, « le 27 avril dernier, à huit heures du soir, sur le Danube, « un bâtiment à bord duquel se trouvaient quarante-deux « soldats grièvement blessés, et dont plusieurs avaient des « membres amputés. Mais le Danube avait grossi considéra- « blement, la nuit était obscure, et aucun infirmier n'osait « se hasarder d'aller à bord du bâtiment, qui se tenait éloi- « gné du rivage. Cependant on entendait les cris et les la- « mentations des malades exposés à l'injure du temps. Le

« cœur de Remi en fut ému. Sans considérer la profondeur « de la rivière, et sans égard au danger qu'il courait, il se « déshabille, se jette dans l'eau, nage vers la barque, se « charge d'un de ces malheureux et le dépose sur le rivage, « retourne et rapporte un second, et ne cesse d'aller et venir « jusqu'à ce que les quarante-deux fussent à terre; il était « alors onze heures du soir. »

Ce trait, supérieur à celui qui rendit autrefois Boussard célèbre, n'a produit cependant qu'une sensation légère. La Fille Mendiante, Valther-le-Cruel, M. Asinard, et d'autres nouveautés non moins admirables, quoique données sur les grands théâtres, fixaient à juste titre l'attention publique. Tout cela soutient sans doute avec beaucoup d'éclat l'honneur de la littérature française : pardon si l'on a cru devoir célébrer de préférence le courage et l'humanité; mais, quand les gens occupés remarquent uniquement ces beaux ouvrages, il faut bien qu'un oisif prenne un peu garde aux belles actions.

Quel est ce Remi généreux
Qui, s'armant d'un courage heureux,
Arrache au Danube en furie
Quarante-deux vaillans soldats,
Blessés au milieu des combats
Qu'ont vus les plaines de Hongrie?
Dans la Champagne non Pouilleuse,
Il fut un Remi qui jadis

Reçut l'ampoule merveilleuse
Dont il oignit, dit-on, Clovis.
Mais j'ai dévotion plus grande
Au Remi du pays Messin,
N'en déplaise au dévot essaim
Des amateurs de la Légende.
Au paradis des vrais croyans
Sous les clefs de Pierre l'apôtre,
Il est juste de laisser l'autre ;
Par des écrits reconnaissans
Il convient de placer le nôtre
Au paradis des bienfaisans ;
Doux et paisible sanctuaire,
Qu'ouvrit dans le siècle dernier
L'excellent abbé de Saint-Pierre,
Digne d'en être le portier.
Aux sons de la trompette épique,
Si je pouvais unir ma voix,
Je célébrerais les exploits
De ce conquérant héroïque
Qui, du Bétis à la Baltique,
Fait, protége ou punit les rois :
J'oserais crayonner l'histoire
Du chef éminent des Français,
Tous ces prodigieux succès
Qu'on voit, et qu'on a peine à croire ;

Et je peindrais son char de gloire
Que, par élans précipités,
Au sein des royales cités
Font voler Mars et la Victoire :
Des peuples dont il est l'appui
J'annoncerais les destinées;
Des généraux vainqueurs sous lui
Je dirais les nobles journées;
Et quelquefois je gémirais,
En voyant du Danube à l'Èbre
Le laurier voisin du cyprès;
Mais c'est par une mort célèbre
Que s'immortalise un guerrier :
Au milieu du champ meurtrier,
Autour de la pierre funèbre,
S'élève et grandit le laurier.
Cessons des efforts inutiles;
Trêve à d'ambitieux discours :
Il faut un Homère aux Achilles :
Et l'Alexandre de nos jours
N'a trouvé que trop de Chériles.
Dans notre médiocrité,
Un assez bel emploi nous reste;
Par un hommage mérité,
De son injuste obscurité
Consolons la vertu modeste.

Voulons-nous louer à propos?
Louons des mortels estimables :
Celui qui sauve ses semblables
Est au premier rang des héros.
Vous dont l'orgueilleuse faiblesse
Hors des titres ne voit plus rien,
Si le nom de Remi vous blesse,
Un beau trait lui sert de soutien;
C'est le nom d'un homme de bien;
Il a ses titres de noblesse.
Les fiers enfans de Romulus
Auraient dans leur place publique
Posé la couronne civique
Sur le front de Remigius;
Et, pour des nations sensées,
Quelques vertus récompensées
Valent bien les romans nouveaux,
Les opéras à grands chevaux,
Les lamentables comédies,
Les pitoyables tragédies,
Intarissables rapsodies,
Qu'attendent les prix décennaux.

CHANTS IMITÉS D'OSSIAN.

MINVANE.

Minvane inquiète, éperdue,
Loin de Ryno, son tendre amant,
Sur le roc de Morven contemplait tristement
Les mers et leur vaste étendue.
Nos guerriers revenaient vainqueurs ;
Elle les voit de loin ; tremblante, elle s'écrie :
« Ryno, viens-tu revoir une amante chérie ?
« Où donc es-tu, Ryno ? Viens essuyer mes pleurs. »

Nos regards baissés vers la terre,
Lui répondaient, Ryno n'est plus ;
Il est tombé dans les champs de la guerre,
Entouré d'ennemis vaincus.
Son âme est au sein d'un nuage ;
Et le long des monts et des bois,
On entend les zéphirs unis sur le rivage
Au doux murmure de sa voix.

MINVANE

Ullin, quoi! dans tes vertes plaines
Le fils de Fingal est tombé!
Sous quel bras invincible a-t-il donc succombé?
Et moi, je reste seule! Ah! terminons nos peines.
Vents qui troublez les airs, qui soulevez les flots,
Imposantes voix des orages
Qui vous mêlez à mes sanglots,
J'irai chercher Ryno dans les nuages.
Ryno, dans les forêts quand tu portais l'effroi,
Nos chasseurs enviaient ton ardeur et ta grâce;
Mais l'ombre de la mort t'environne et te glace;
Le silence habite avec toi.

Qu'est devenu ton glaive, à la foudre semblable?
Qu'est devenu ton arc étincelant,
Ton bouclier impénétrable,
Ta lance, dont le fer était toujours sanglant?
Je vois tes armes entassées
Sans toi briller sur ton vaisseau;
On ne les a donc point placées
Près de ton corps chéri dans le fond du tombeau?
Quand viendra désormais l'Aurore
Te dire en souriant: « Debout, jeune guerrier;

« Entends-tu les chiens aboyer ?
« Le cerf est loin d'ici ; Ryno sommeille encore ! »
Belle aurore, il sommeille, il n'entend plus ta voix ;
Les timides chevreuils sortent de leur retraite :
Vois bondir sans frayeur sur sa tombe muette
Les cerfs qu'il chassait dans les bois.

En vain la mort a fermé ta paupière ;
O mon héros, je marcherai sans bruit,
Pour me glisser en ta couche dernière,
Dans le silence et l'ombre de la nuit.

Vous qui m'aimez, vous, mes jeunes compagnes,
Vous me cherchez, vous ne me trouvez pas :
Je crois vous voir en nos belles campagnes
Suivre en chantant la trace de mes pas.

Vos chants si doux plaisaient à mon oreille ;
Loin de Ryno, vous charmiez mon ennui :
Ne chantez plus ; mon cher Ryno sommeille ;
Ce qu'il aima sommeille auprès de lui.

LES CHANTS DE SELMA.

Étoile de la nuit, dont la tête brillante
Sort du nuage épais qui rembrunit les cieux;
Astre qui, parcourant ta route étincelante,
Imprimes sur l'azur tes pas silencieux,
Que regardes-tu dans la plaine?
Le vent du jour retient son orageuse haleine;
On entend s'éloigner le fracas du torrent;
Au pied du roc le flot tombe expirant;
Les insectes du soir font distinguer à peine
Un monotone et léger bruit :
Belle compagne de la nuit,
Que regardes-tu dans la plaine?
Mais déjà sur le bord des cieux,
En souriant, tes feux s'abaissent;
Autour de toi les flots se pressent,
Baignent et mollement caressent
Tes cheveux blonds et radieux.
De mon génie éteint que la splendeur première
Se rallume, et succède à tes rayons voilés.
Je le sens, il renaît; je vois à sa lumière

Sur le mont de Lora mes amis rassemblés;
Au palais de Fingal je crois encor entendre
Les bardes, mes rivaux; le vénérable Ullin;
Ryno, fier et brûlant; l'harmonieux Alpin,
Et Minona, si plaintive et si tendre.
C'est donc vous mes amis; que vous êtes changés!
O fêtes de Selma, quelle était votre gloire,
Lorsque auprès de Fingal tous les Bardes rangés
Du chant disputaient la victoire,
Comme au printemps fleuri les zéphyrs caressans
Volent sur la colline où jaillit l'onde pure,
Et viennent tour à tour, avec un doux murmure,
Agiter les gazons naissans!

Un jour, en ces temps mémorables,
Minona vint chanter, au palais de Selma,
Les aventures déplorables
Du beau Salgar et de Colma.
Les yeux baissés, mouillés de larmes,
Elle avança, pleine de charmes,
Au sein des héros attendris:
Ils avaient vu souvent la tombe solitaire
Qui de ces deux amans renfermait les débris.
Salgar, près de quitter l'amante la plus chère,
Lui dit: « Je serai de retour
« Avant que sur ce mont la nuit chasse le jour. »

Salgar ne revient pas, la nuit répand son ombre;
Et, seule avec l'effroi, présage du malheur,
Colma soupire ainsi sur la colline sombre
Et sa tendresse et sa douleur :

COLMA.

Seule, durant la nuit, vers un champêtre asile,
Je traîne en vain mes pas errans;
J'entends au pied du mont, sur la roche immobile,
Rugir les orageux torrens.

O lune, sors du sein de la montagne obscure;
Étoiles, ne vous cachez pas :
Calmez, feux bienfaisans, la peine que j'endure;
Vers mon amant guidez mes pas.

Pourquoi donc tarde-t-il? qui peut à ma tendresse,
Qui peut si long-temps l'arracher?
Voici tous les témoins de sa douce promesse,
Le ruisseau, l'arbre et le rocher!

Salgar, entends la voix de ta Colma fidèle;
Torrens, taisez-vous un instant :
Salgar, sur le rocher c'est Colma qui t'appelle;
Près du ruisseau l'arbre t'attend.

La lune enfin paraît; je vois l'onde agitée
Battre les rochers et les monts;

Mais je ne le vois point sur leur cime argentée,
Ni dans le creux de ces vallons.

Qui sont ces deux guerriers couchés sur la poussière ?
Près de Salgar mon frère dort.
Ciel ! deux glaives sanglans ! ô Salgar, ô mon frère,
Vous dormez du sommeil de mort !

Ombres chères, parlez à Colma désolée,
Du haut des monts silencieux ;
Parlez, répondez-lui ; quelle grotte isolée
Peut vous présenter à ses yeux ?

Venez, amis des morts ; que leur tombe sacrée
S'élève ici parmi des fleurs :
Mais ne la fermez pas que je n'y sois entrée ;
Alors, donnez-nous quelques pleurs.

Selma voyait fleurir ma vie à peine éclose ;
L'orage vient de la sécher :
Entre les deux héros que mon ombre repose,
Près du ruisseau, près du rocher.

Quand je verrai la nuit monter sur la colline,
Je viendrai sur l'aile des vents ;
Le chasseur égaré dans la forêt voisine
Entendra de loin mes accens.

Il dira : « C'est Colma qui soupire et qui chante ; »
Et ses sens seront attendris ;
Car mes chants seront doux, ma voix sera touchante,
En pleurant deux guerriers chéris.

Ainsi Minona, l'œil humide,
Chantait ; une aimable rougeur
Embellissait son front timide ;
Le chagrin serrait notre cœur.
Colma faisait couler nos larmes,
Lorsqu'on vit s'avancer Ullin :
Il touchait sa harpe, et d'Alpin
Répétait les chants pleins de charmes.
Alpin fit admirer ses sons mélodieux ;
Ryno, fils de Fingal, eut une âme enflammée :
Mais alors dans la tombe, auprès de leurs aïeux,
Leur dépouille était renfermée.
Selma n'entendait plus leur voix ;
Ullin chassait un jour, et, dans le fond des bois,
Leurs chants frappèrent son oreille :
Tous deux ils déploraient la chute de Morar ;
A l'âme de Fingal son âme était pareille,
Et son glaive à celui d'Oscar.
Son père d'un tel fils pleura la destinée.
Que de pleurs répandit sa sœur infortunée !
Cette sœur, c'était Minona :

D'un cruel souvenir atteinte,
Lentement elle s'éloigna
Aussitôt que d'Ullin elle entendit la plainte.

Ainsi l'on voit au haut des cieux
La lune, prévoyant l'orage,
Sous le voile épais d'un nuage
Dérober son front radieux.

RYNO.

Le milieu du jour est tranquille;
On n'entend plus gronder la tempête et les vents;
On voit voler dans l'air les nuages flottans;
Et de l'astre du jour la lumière mobile
Dore les monts voisins de ses rayons tremblans.

Fougueux torrent, j'aime à t'entendre
Rouler dans le vallon tes bondissantes eaux;
Ton murmure me plaît. J'entends des sons plus beaux;
Fais silence avec moi; c'est la voix douce et tendre
Du solitaire Alpin pleurant sur les tombeaux.

Il est appesanti par l'âge;
Des pleurs baignent ses yeux. Noble enfant des concerts,
Pourquoi, seul sur les monts silencieux, déserts,
Gémis-tu comme un flot mourant sur le rivage,
Ou comme en la forêt le souffle des hivers?

ALPIN.

Ryno, c'est sur les morts que je répands des larmes;
Alpin chante pour vous, habitans du tombeau.
Debout dans ta hauteur, et couvert de tes armes,
Des enfans de la plaine aujourd'hui le plus beau,
Tu triomphes; bientôt le voyageur sensible
Doit s'asseoir et pleurer sur ton cercueil paisible;
Comme le grand Morar tu tomberas un jour;
Tu ne verras plus tes collines;
Et ton arc redouté dans les forêts voisines
T'attendra vainement au fond de son séjour.

Morar, bel ornement des combats et des fêtes,
Le timide chevreuil fut moins léger que toi;
Le météore ardent, la fureur des tempêtes,
Chez les enfans des monts répandaient moins d'effroi:
Ainsi que les torrens et la foudre lointaine
Ta voix grondait; l'éclair dans le sein de la plaine
Brillait moins que ton glaive au milieu des combats;
Devant ton courage intrépide
Les héros pâlissaient; et ta lance homicide
Comme un feu dévorant consumait les soldats.

Mais quel aimable front loin des champs du carnage!
Le soleil est moins pur en dissipant l'orage;

Moins doux sont les rayons de l'astre de la nuit.
Tu revenais vainqueur, et ton âme tranquille
Ressemblait au lac immobile
Lorsque des vents muets on n'entend plus le bruit.
Un long crêpe a voilé tes collines désertes;
Je mesure en trois pas le lieu que tu remplis :
Quatre pierres sans art et de mousse couvertes
Sous leur enceinte étroite enferment tes débris;
Un arbre qui n'a plus qu'une feuille tremblante,
Des gazons attristés la tige frémissante,
Indiquent ton cercueil au regard des chasseurs;
Ta mère a terminé sa vie;
La fille de Morglan, ton amante chérie,
N'est plus; ta cendre éteinte appelle en vain ses pleurs.

Quel est donc ce vieillard qui s'avance avec peine?
L'âge a courbé son front couvert de cheveux blancs;
Ses yeux rougis de pleurs sont errans sur la plaine;
Un bâton sert de guide à ses pas chancelans.
C'est ton père, ô Morar! il a d'un fils unique
Entendu célébrer la valeur héroïque;
Comment peut-il encor ignorer son trépas?
Gémis, père infortuné, pleure;
Mais ton fils, étendu dans sa sombre demeure,
Est caché sous la tombe, et ne te répond pas.
Morar, prête l'oreille à la voix paternelle :

Ah ! de l'astre du jour la splendeur éternelle
Peut-elle pénétrer dans l'ombre du tombeau ?
Des rayons du matin quand la douce lumière
Doit-elle rouvrir ta paupière,
Et de tes jours éteints rallumer le flambeau ?
Adieu, jeune guerrier, ta main ferme et vaillante
Ne dirigera plus d'inévitables traits :
Adieu, chef des héros, ton armure brillante
Ne luira plus de loin dans l'ombre des forêts.
Tu n'embelliras plus les champs de la victoire ;
Aucun fils de Morar ne rappelle sa gloire ;
Mais Alpin désolé garde son souvenir :
Consacrés par mes chants funèbres,
Les exploits de Morar perceront les ténèbres ;
Son nom retentira dans les temps à venir.

Notre âme était ouverte à la mélancolie
En écoutant les chants d'Alpin :
Mais un profond soupir partit du cœur d'Armin ;
Il revoit l'image chérie
De son fils moissonné dans la fleur de sa vie.
Armin, lui dit Colmar, dissipe les douleurs
Dont je vois ton ame saisie ;
Des chants la douce mélodie
Attendrit et charme les cœurs :
C'est ainsi qu'on voit les vapeurs

Monter du sein d'un lac, se grossir et s'étendre,
Et goutte à goutte se répandre
Dans le vallon silencieux :
Des larmes du matin les bosquets se remplissent,
Et les vapeurs s'évanouissent
Dès que l'astre du jour reparaît dans les cieux.

ARMIN.

Il est grand le sujet qui cause ma tristesse :
Colmar n'a point perdu sa fille ni son fils;
Et Colgar, Anyra, charmes de sa vieillesse,
Sous ses yeux vivent réunis.
Les rejetons de ta famille,
Cultivés par tes soins, fleurissent près de toi;
Je n'ai plus de fils ni de fille,
Et de ma race éteinte il ne reste que moi.
Daura, ma bien-aimée, ô fille aimable et tendre,
Qu'il est sombre ton lit! qu'il est lourd ton sommeil!
Finira-t-il bientôt ? Pourrai-je encore entendre
Les doux accens de ton réveil ?
Nuit effroyable pour un père !
Vents orageux d'automne, il est temps, levez-vous;
Soufflez sur la noire bruyère,
Agitez le bois sombre et le fleuve en courroux.
Vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes;

Vous, torrens des monts, rugissez;
Descendez, inondez nos plaines.
Sur les nuages dispersés
Parais, astre des nuits; lance par intervalle
Un feu mélancolique et pâle;
Rappelle-moi l'instant où mon fils, mon orgueil,
Arindal, expira dans cette nuit cruelle;
L'instant où ma fille si belle
A rejoint son frère au cercueil.

Hélas! à la vue enchantée
Tu brillais, ma chère Daura,
Ainsi que la lune argentée
Sur les collines de Fura.
Ta blancheur surpassait la neige éblouissante;
Selma chérissait tes accens;
Et des vents légers du printemps
La voix était moins caressante.
Rien n'égalait, mon fils, la vigueur de ton bras,
Ni ton arc, ni ta lance, au milieu des combats.
Ton regard ressemblait aux vapeurs de l'orage
Qui tourmente les flots et déchaîne les vents,
Et ton bouclier, au nuage
Qui porte la foudre en ses flancs.

Almar, guerrier fameux, vint, et vit ma famille;
Il obtint la tendresse et la main de ma fille;

Cette aimable union charmait mes derniers jours;
Les vieillards souriaient à leurs jeunes amours.
Mais Érin, fils d'Ogdal, voulant venger son frère
Mort sous la main d'Almar dans les champs de la guerre,
Vient, descend sur le bord, laisse sa barque à flot.
Sous de faux cheveux blancs, tel qu'un vieux matelot,
Il se montre à ma fille : « O belle entre les belles,
« Que tous vos jours, semés de délices nouvelles,
« Ignorent l'infortune et les chagrins amers !
« Dans l'île qui paraît jaillir du sein des mers,
« Sous le roc blanchissant dont vous voyez la tête
« Dominer sur les flots et braver la tempête,
« De fruits délicieux un arbre est couronné :
« Almar attend Daura dans ce lieu fortuné;
« Sur ce léger bateau vous y serez conduite. »
Ma fille, au nom d'Almar, facilement séduite,
Va, court, franchit les flots, la rive, le rocher :
« Almar, où donc es-tu ? Daura vient te chercher. »
Tout se tait; du rocher la voix seule attentive
Répète les accens de ma fille plaintive.
Le cruel fils d'Ogdal, la joie au fond du cœur,
En éclats insultans prolonge un ris moqueur :
Il regagne le bord. Ma fille solitaire
Appelle à son secours et son frère et son père :
« Ne me laissez pas seule en proie à ma douleur;
« D'une sœur, d'une fille écartez la frayeur;

« Écartez les dangers et la mort menaçante. »
Sa plainte vient frapper la rive gémissante.
Du butin de la chasse, Arindal hérissé,
L'entend du mont voisin ; d'un pas vif et pressé
Il descend ; sur son dos ses flèches invincibles
Retentissent ; son arc est dans ses mains terribles ;
Cinq dogues noirs, pareils en vigueur, en beauté,
Suivent, tout haletans, le chasseur indompté :
Érin, malgré sa fuite, atteint, saisi sans peine,
Est lié par mon fils aux rameaux d'un vieux chêne ;
Ses membres sont serrés par de robustes nœuds,
Et ses ris sont changés en longs cris douloureux.
Arindal aussitôt dans la barque fragile
S'élance ; d'un bras ferme il tient la rame agile,
Et vers le roc fatal s'avance avec effort :
Almar au même instant paraît sur l'autre bord,
Il voit mon fils, croit voir le ravisseur perfide,
Et pour venger Daura tend son arc homicide :
Mon fils ! la flèche vole et va percer ton cœur !
Malheureuse Daura, quelle fut ta douleur
Quand tu vis Arindal, loin de la barque errante,
Vers toi sur le rocher lever sa main mourante,
Et du sang fraternel arroser tes genoux,
En tombant sous le trait lancé par ton époux !
Almar brave les flots, les torrens et l'orage ;
Pour secourir ma fille, il se jette à la nage :

Tandis que sur le roc par les vagues poussé,
Le bateau crie, et vole en éclats dispersé,
Le fougueux vent du nord, des monts rasant la cime,
Fond sur les flots ; Almar tombe, revient, s'abîme.
Ma fille, à cet aspect, sur les rochers déserts,
De ses cris impuissans fait retentir les airs.
Pâle flambeau des nuits, à ta faible lumière,
L'œil fixé sur Daura pendant la nuit entière,
Sans que mon désespoir ait pu la secourir,
Je l'entendais crier, je la voyais mourir.
Les aquilons grondaient ; les vagues en furie
Battaient les flancs du roc inondé par la pluie ;
Quand, semant l'horison d'un éclat incertain,
L'aurore vint ouvrir les portes du matin,
Daura, cessant de vivre, a cessé de se plaindre ;
J'entendis par degrés s'affaiblir et s'éteindre
Les accens douloureux de sa mourante voix,
Comme un léger zéphyr expirant dans les bois.

Depuis cette nuit désolante,
Dès qu'aux bords du couchant le jour vient d'expirer,
Sur la roche insulaire, encor rouge et sanglante,
Je reviens m'asseoir et pleurer.

Sitôt que les tempêtes sombres
Du haut des monts voisins descendent sur les flots,

Armin, de ses enfans voyant passer les ombres,
Les appelle avec des sanglots.

Quelque jour, d'Armin solitaire,
O ma fille, ô mon fils, n'aurez-vous point pitié?
Ils passent sur le mont sans regarder leur père,
Qui gémit et reste oublié.

Gloire et soutien de ma vieillesse,
Quand viendrez-vous calmer les ennuis paternels?
Il est grand le malheur qui cause ma tristesse;
Mes chagrins seront éternels.

Au palais de Selma, dans ses fêtes brillantes,
Tels furent jadis nos plaisirs:
Ainsi les douces voix et les harpes savantes
De mon père Fingal enchantaient les loisirs;
Sitôt que nos concerts pouvaient se faire entendre,
Les chefs près du héros couraient se rallier;
Du haut de leur colline on les voyait descendre,
Et des Bardes en moi tous vantaient le premier.
Maintenant ma langue est glacée;
La nuit succède aux jours sereins;
La vieillesse et les longs chagrins
Ont éteint mon âme oppressée.
Quelquefois sur les monts je revois mes aïeux;
Je veux me retracer leur gloire;

Je cherche à retenir leurs chants harmonieux ;
Je ne puis les graver dans ma triste mémoire :
La voix du temps me crie : « Ossian, c'est assez ;
« Pourquoi chanter encor ? tes beaux jours sont passés ;
« Bientôt tu dormiras sous le monument sombre ;
« Et nul Barde, dans l'avenir,
« Ne viendra consoler ton ombre
« En célébrant ton souvenir. »
Hâtez-vous, lentes destinées ;
Si désormais la vie est amère pour moi,
Tombe de mes aïeux, il est temps, ouvre-toi ;
Dévore un Barde éteint par le froid des années.
Les enfans des concerts, au tombeau descendus,
Appellent Ossian relégué sur la terre ;
Les accens des héros ne sont plus entendus :
Ma voix reste après eux plaintive et solitaire.
Ainsi, quand les vents en repos
Des pins majestueux n'agitent plus la tête,
Un frémissement sourd prolonge la tempête
Sur le rocher battu des flots.

AU SOLEIL.

FRAGMENT DU POÈME DE CARTHON.

O toi qui luis sur nous et roules dans les cieux,
Rond comme un bouclier du temps de mes aïeux!
D'où vient de tes rayons l'éternelle lumière,
Soleil? Tu viens d'ouvrir ta brillante carrière;
Tes regards ont chassé les astres de la nuit;
La lune, pâle et froide, au sein des eaux s'enfuit;
Tu puises dans toi seul le mouvement, la vie:
Qui peut t'accompagner dans ta course infinie?
On voit au haut des monts les chênes ébranlés
Tomber; on voit les monts lentement écroulés;
L'Océan tour à tour et s'élève et s'abaisse,
Et la lune se perd dans les plaines du ciel:
Le seul astre du jour se réjouit sans cesse,
Inaltérable et pur en son cours immortel.
L'éclair vole, on entend retentir les orages,
La foudre gronde au loin dans les airs sillonnés;
Et tout à coup, Soleil, entr'ouvrant les nuages,
Tu ris de la tempête et des vents déchaînés.

Hélas! pour Ossian ta lumière est perdue;
Tes feux consolateurs n'enchantent plus ma vue,
Quand tes cheveux dorés flottent sur l'Orient,
Quand ta lumière tremble au bord de l'Occident.
Un jour peut-être, un jour le poids glacé de l'âge
Doit aussi mettre un terme à ton brillant destin;
Et peut-être, endormi dans le sein du nuage,
Tu seras insensible à la voix du matin.
Réjouis-toi, Soleil, et brille en ta jeunesse:
La saison des vieillards amène la tristesse;
C'est l'astre de la nuit dont les pâles rayons
Lancent durant l'hiver leur lumière incertaine,
Lorsque le vent du nord vient fondre sur la plaine,
Lorsqu'un brouillard épais enveloppe les monts,
Et que le voyageur dans sa course lointaine
Tremble en foulant aux pieds la neige et les glaçons.

CLONAL ET CRIMORA.

CRIMORA.

Quel est celui que mon œil vient de voir ?
Quel est celui qui descend des montagnes,
Pareil au nuage du soir
Quand les derniers rayons colorent les campagnes ?
Quelle est la voix dont les accens
Étonnent la forêt calme et silencieuse ?
Moins terrible est la voix des vents ;
La harpe de Carril est moins mélodieuse.
C'est la voix de mon cher Clonal ;
Son glaive brille au loin. Mais la tristesse sombre
Sur le front de Clonal a répandu son ombre :
La guerre a-t-elle éteint la race de Fingal ?

CLONAL.

Non ; sa race est encor vivante :
J'ai vu du mont voisin descendre ses guerriers,
Et de l'astre du jour la flamme étincelante
Rayonnait sur leurs boucliers.
Du sommet des vertes collines

Un long fleuve de feu semble rouler ses flots;
Long-temps sont prolongés dans les forêts voisines
Les cris de nos jeunes héros.
Demain Dargo, dans sa furie,
Contre nous vient tenter le sort;
Mais du puissant Fingal la race est aguerrie
Aux combats, au sang, à la mort.

CRIMORA.

Du fier Dargo j'ai vu les voiles
Sur la route des mers s'avancer lentement :
Moins nombreuses sont les étoiles
Dans les plaines du firmament.

CLONAL.

Nos glaives brilleront sur la rive étrangère.
Crémora, viens armer mon bras;
Donne le bouclier de Vinval, de ton père,
Que je vole aux champs des combats.

CRIMORA.

Tiens : son bouclier, sa vaillance,
Ont su le rendre illustre, et non le secourir.
Il combattit Gormar, et périt sous sa lance :
Peut-être aussi dois-tu périr.

CLONAL.

Je peux tomber, mais non sans gloire;
Alors tu dresseras le tombeau d'un amant :
Des pierres, des gazons, fragile monument,
Sauront conserver ma mémoire.
La lumière du jour est moins belle que toi;
Le zéphyr du vallon moins tendrement soupire;
C'est pour toi, douce amie, en toi que je respire;
Et cependant je pars! tu vivras loin de moi!
Frappe ton sein charmant si ma valeur succombe;
Entonne le chant des douleurs :
Souviens-toi d'élever ma tombe;
Souviens-toi d'y verser des pleurs.

CRIMORA.

Je veux aussi, je veux des armes,
Le bouclier, le glaive et la lance d'acier :
Au féroce Dargo reportons les alarmes :
Je combattrai moi-même auprès de mon guerrier.
Adieu, rochers d'Arven; adieu, chevreuils sauvages,
Torrens aux bondissantes eaux :
Nous ne reviendrons plus; sur les lointains rivages
Nous allons chercher des tombeaux.

LE DERNIER HYMNE D'OSSIAN.

Roule tes flots d'azur en ces rians bocages,
Torrent; viens de Lutha visiter les vallons :
Penchez-vous, ô forêts des monts!
Du séjour de Toscar ombragez les rivages,
Quand le Midi brûlant y darde ses rayons.

En inclinant son front la fleur à peine éclose
Dit : « Souffle du printemps, permets que je repose;
« Ce matin belle encore, le soir va me flétrir.
« Ma tête, qui déjà se penche languissante,
« A besoin de se rafraîchir
« Dans la rosée humide et caressante,
« Dont la nuit vient de me couvrir.
« Le chasseur qui m'a vue en ma beauté naissante,
« Le chasseur reviendra demain;
« Ses yeux me chercheront au sein de la prairie,
« Par mon éclat fragile un moment embellie;
« Ses yeux m'y chercheront en vain. »

Ainsi les voyageurs, quand l'aurore vermeille
D'une lueur timide aura semé les cieux,

Près du toit d'Ossian viendront prêter l'oreille
A ses accens harmonieux.
Ossian dormira ; leur oreille attentive
Ne retrouvera plus ni sa harpe plaintive,
Ni sa voix des héros célébrant les malheurs.
« Qu'est devenu celui qui chantait la victoire,
« Le fils du grand Fingal, l'héritier de sa gloire? »
Diront-ils en versant des pleurs.
Viens-donc, ô Malvina; que ma tombe isolée
Sous tes mains à Lutha s'élève quelque jour;
Viens conduire l'aveugle en la douce vallée
Où ton père Toscar a fixé son séjour.
Malvina, les accens de ta voix noble et tendre
A mon oreille encor ne sont point parvenus;
Tes pas harmonieux ne se font plus entendre;
Dans Selma désormais seront-il inconnus?

LE FILS D'ALPIN.

Ossian, j'ai vu les collines,
De Toscar j'ai vu le palais;
La chasse avait cessé dans les forêts voisines,
Les feux n'échauffaient plus la salle des banquets :
Un silence immobile habitait les montagnes.
J'ai crié Malvina dans l'épaisseur du bois;

J'ai vu, l'arc à la main, ses aimables campagnes
Revenir l'œil baissé, sans répondre à ma voix.
Une morne douleur voilait leur front timide :
Ainsi des astres de la nuit
Dans les flancs d'un brouillard humide,
L'éclat léger s'évanouit.

OSSIAN.

Sur les monts, étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé long-temps :
Souvent dans l'onde caressante
La lune pâle et décroissante
Réfléchit ses rayons tremblans.

Jeune étoile, ainsi ta lumière
S'éteignit avec majesté,
Mais, en achevant ta carrière,
Tu laisses la colline entière
Dans le deuil et l'obscurité.

A travers la nuit effrayante,
Les météores menaçans
Font jaillir leur clarté sanglante.
Sur les monts étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé long-temps.

Approche, fils d'Alpin; les aquilons mugissent;
La tempête s'élève aux accens de ma voix;
Les sombres flots du lac frémissent;
Conduis le vieillard dans les bois.
Ton œil ne voit-il pas un chêne sans feuillage
Courber ses longs rameaux penchés sur les vallons?
Son tronc noueux, robusté, et vainqueur de l'orage,
Couronne la cîme des monts :
Conduis-moi près de lui : muette et détendue,
A ses rameaux séchés ma harpe est suspendue;
C'est ici, je l'entends; mais ses cordes en deuil
Ne rendent qu'un bruit sourd et les sons du cercueil.
Est-ce le vent, ma harpe, est-ce une ombre légère
Qui forme en te touchant ces lugubres accords?
Oui, de mon fils, d'Oscar c'est l'ombre solitaire :
L'amant de Malvina vient visiter ces bords.
Le besoin de chanter m'enflamme :
Apporte-moi ma harpe, apporte, fils d'Alpin;
Des chants signaleront le Barde à son déclin;
Ils accompagneront le départ de mon âme.
Mes aïeux vont m'entendre en leurs palais d'azur;
La joie éclatera sur leur visage obscur;
Je reconnais leur voix qui déjà m'encourage;
Au sommet du Mora je les vois tous assis;
Ils m'écoutent, penchés sur le bord du nuage,
Et tendent les bras à leur fils.

Un pin couvert de mousse et courbé sur les ondes
Y baigne ses rameaux tremblans;
La fougère, élançant ses feuilles vagabondes,
Se mêle à mes longs cheveux blancs.
Renais, force de mon génie;
Tel qu'un rayon du jour, que la douce harmonie
Dissipe et la tempête et l'humide brouillard :
Ossian va chanter; vents, déployez vos ailes;
Portez jusqu'à Fingal aux voûtes éternelles
Les derniers accens du vieillard.

Le Nord ouvre à mes yeux le ciel qui t'environne;
Des guerriers, ô Fingal! tu n'es plus la terreur;
Une vapeur forme ton trône;
Fingal même est une vapeur.
Les yeux humides des étoiles
Percent ton bouclier semé de faibles voiles
Et ton glaive à demi-brûlant.
Comment a-t-il perdu sa force et sa lumière
Celui qui, durant sa carrière,
Au milieu des héros marchait étincelant?

Quelquefois, menaçant nos têtes,
Promenant ta fureur sur le vent des déserts,
Tu tiens en ta main les tempêtes;
Le soleil devant toi pâlit au sein des airs.

Dans les nuages qui s'assemblent
Tu caches cet astre immortel;
Les descendans des lâches tremblent,
Et la pluie en torrens fond des sommets du ciel.
Mais lorsque, t'avançant sur la voûte éthérée,
De ton paisible aspect tu réjouis les cieux,
Le zéphyr du matin suit tes pas radieux,
Le soleil te sourit dans sa plaine azurée;
Le chevreuil bondit; les ruisseaux
Serpentent plus brillans dans la verte prairie;
Leur onde rafraîchit les jeunes arbrisseaux
Qui balancent leur tête odorante et fleurie.

Qu'entends-je? quel bruit sourd, sorti du fond des bois,
S'élève, grossit et s'avance?
Sur le mont rayonnant c'est Fingal qui s'élance;
C'est lui; j'entends gronder les foudres de sa voix.

« Viens, Ossian, rejoins tes pères;
« Les exploits de Fingal sont assez éclatans:
« Tels que des flammes passagères
« Nous avons lui quelques instans.
« Dans la plaine où nos mains ont semé l'épouvante
« Règnent le silence et le deuil,
« Mais notre gloire encor vivante
« Est debout sur notre cercueil.

« Ta harpe a de Selma fait retentir la voûte;
« Ossian s'est chargé de notre souvenir;
« Ses chants ont pénétré dans l'immense avenir,
« Et nous en ont frayé la route. »
Attends, roi des héros; je suis prêt, je le sens;
Oui, je vais te rejoindre; oui, je vais disparaître :
Selma dans quelques jours ne va plus reconnaître
Ni ma trace, ni mes accens.
J'aperçois le nuage où doit planer mon ombre ;
Je vois l'épais brouillard de neige et de glaçons
Qui doit former ma robe sombre
Quand j'apparaitrai sur les monts.
Nos descendans, cachés dans la caverne obscure,
Viendront des héros leurs aïeux
Admirer les grands corps et l'immense stature;
Ils pâliront de crainte en regardant les cieux;
Ils verront Ossian marcher sur les nuages :
Dans l'abîme des airs abaissés devant moi
Ils entendront avec effroi
Rouler à mes pieds les orages.

Le sommeil vient fermer mes yeux appesantis;
Près du roc de Mora je repose ma tête :
Je ne crains plus que la tempête
Siffle le long des bois dans mes cheveux blanchis.
Vents, dont le souffle humide au sein des nuits m'éveille,

Vous fuirez mon tombeau paisible et respecté;
Vous ne troublerez pas le Barde qui sommeille
Dans la nuit de l'éternité.
Mais, ô fils de Fingal! pourquoi donc ce nuage
Qui couvre ton âme de deuil?
Tout naît, croît et finit; la terre est un passage;
Des antiques héros la gloire est au cercueil :
La mort parcourt le monde en déployant ses ailes :
Ils passeront aussi les fils de l'avenir;
Remplacés par leurs fils, à des races nouvelles
Ils légueront à peine un léger souvenir.
Les générations fécondes
Se succéderont à jamais,
Comme les flots des mers profondes
Ou les feuilles de nos forêts.
Ryno, j'ai vu pâlir ta beauté mâle et fière;
Le temps, mon cher Oscar, a fait ployer ton bras :
J'ai vu du grand Fingal s'éclipser la lumière;
Son palais a perdu l'empreinte de ses pas.
Et toi, chef des guerriers, toi, chantre de la guerre,
Mêlant à tes accords de stériles sanglots,
Vieux Barde, tu vivrais oublié sur la terre,
Aujourd'hui veuve des héros!
Non; cédant au commun naufrage,
Ossian doit passer; sa gloire restera :

De peuple en peuple, d'âge en âge,
Le nom d'Ossian grandira.
Sur les bois de Morven ainsi levant la tête,
Contemporain du monde, un chêne ambitieux
Oppose son front large aux coups de la tempête,
Et rit des vents séditieux.

TRADUCTIONS.

DÉBUT

DU

POÈME DE LUCRÈCE.

TRADUCTION LIBRE.

O déesse, ô Vénus, mère de nos aïeux,
Unique volupté des mortels et des dieux,
C'est toi, de l'univers, toi qui régis l'empire;
La matière, à ta voix, et s'anime et respire;
Des hivers par toi seule oubliant les rigueurs,
La terre, tous les ans, couvre son sein de fleurs;
Ta présence adorée écarte les nuages,
Et fait fuir à grands pas les vents et les orages;
Neptune désarmé te sourit; et les cieux
Se dorent des rayons qui partent de tes yeux.
Dans la saison des fleurs, et sitôt qu'en nos plaines
Ont soufflé des zéphyrs les fertiles haleines,
Tout le peuple des airs, plein de vie et d'amour,
S'empresse par des chants à fêter ton retour;

Le fier taureau, pour suivre une amante chérie,
Des fleuves débordés affronte la furie;
Tes feux embrasent tout : les plaines, les déserts,
Les bois harmonieux, les fleuves et les mers,
Tout respire à la fois ta divine tendresse,
Tout brûle, et l'univers se repeuple sans cesse.
Ah ! puisque la nature est toute sous ta loi,
Puisque rien, ô Vénus, ne peut être sans toi,
Puisqu'enfin de toi seule un coup d'œil favorable
Dispense l'art de plaire, et ce qui rend aimable,
Viens, de tes feux chéris viens consumer mon cœur,
Et répands sur ces vers ton charme séducteur;
Sur ces vers, où, guidé du flambeau d'Épicure,
Je tâche de m'ouvrir le sein de la nature.
Si l'heureux Memmius te doit tout, c'est pour lui,
Déesse, pour lui seul que je chante aujourd'hui.
En tous lieux cependant que Bellone endormie,
N'élève plus sa voix des muses ennemie.
Tu peux calmer sans doute et la terre et les mers,
Si le dieu de la Thrace, esclave dans tes fers,
Te laissant désarmer ses regards homicides,
Souvent couvre ton sein de ses baisers avides.
En ces momens, déesse, où l'attrait des plaisirs
Te cédant toute entière à ses fougueux désirs,
Les transports mutuels de la plus vive flamme
A vos deux corps unis ne laisseront qu'une âme;

De ce ton si puissant que toi seule connais,
Au nom de tes Romains demande-lui la paix.
Pourrions-nous, en des temps où gémit la patrie,
Nous livrer sans réserve à la philosophie?
Memmius, de son nom doit soutenir l'éclat,
Et donner tous ses soins au salut de l'état.
Je veux, ô Memmius, qu'attentif et docile,
Tu puisses me prêter une oreille tranquille;
Autrement, vains efforts; et mes discours perdus,
Se verraient dédaignés, faute d'être entendus.
Suis-moi donc pas à pas : l'origine des choses,
Et l'essence des dieux, et les premières causes,
Par quels soins merveilleux la nature produit,
Et comment chaque chose augmente et se détruit,
Voilà ce qu'en mes vers je veux, d'une main sûre,
Graver pour Memmius et la race future.
Surtout laissons les dieux en pleine oisiveté,
Savourer à longs traits leur immortalité.
Sans douleur, sans périls, riches de leurs richesses
Ont-ils quelque commerce avec notre faiblesse?
Songent-ils aux mortels, et nous flatterions-nous
D'attirer leurs bienfaits, d'appeler leur courroux?
De mensonge enivrés sous un joug imbécile,
Autrefois les humains courbaient un front servile;
Et la religion, ce fantôme odieux,
Cachant insolemment sa tête dans les cieux,

De son horrible aspect épouvantait la terre :
Un homme, un Grec osa lui déclarer la guerre.
Sur elle le premier fixant des yeux mortels,
Les dieux, leur vain renom, leur culte, leurs autels,
De leur foudre impuissant l'éclatante menace,
Tout ne fit qu'irriter sa généreuse audace.
Des mains de la nature il fit tomber les fers,
Franchit les murs brûlans qui ceignent l'univers,
Au sein de l'infini courut chercher les causes,
L'action, le pouvoir, les limites des choses;
De l'Olympe jaloux par lui victorieux,
Les humains désormais égalèrent les dieux;
L'erreur s'évanouit; et l'absurde fantôme
Tomba sans se défendre aux pieds de ce grand homme.
Ne va pas t'y tromper toutefois; mon dessein
N'est pas, cher Memmius, d'empoisonner ton sein;
Et, t'ouvrant les chemins qui conduisent au crime,
D'entraîner ta raison en un funeste abîme.
Mes leçons n'auront point ces sinistres effets.
C'est la religion qui commet des forfaits,
C'est elle qui jadis, aux rivages d'Aulide;
Exigea pour victime une vierge timide,
Et par qui tous les Grecs, également cruels,
Offrirent un sang pur à des dieux criminels.
En des temps plus heureux, celle qui la première
Nomma le roi des rois de ce doux nom de père,

A pas lents aujourd'hui s'approchant de l'autel,
Sur son front vertueux sent le bandeau mortel,
Voit aux mains de Calchas le poignard inflexible,
Et son père présent à cette scène horrible,
Son père au désespoir, toute la Grèce en pleurs :
Stérile désespoir ! inutiles douleurs !
D'un œil qui ne voit plus, la triste Iphigénie
Redemandant au ciel le reste de sa vie,
Déjà toute à la mort, contre un si rude coup
En vain se préparant, chancelle.... tout à coup,
L'innocente princesse à l'autel est traînée,
Non pour former les nœuds d'un illustre hyménée.
Lorsqu'à peine elle touche à l'âge où ces beaux nœuds
D'un époux, d'un héros, auraient comblé les vœux,
Pour apaiser Diane, et les vents en colère,
Elle tombe ; et son sang rejaillit sur un père.
Tant la religion sait endurcir les cœurs !
Tant sa coupable voix inspire de fureurs !

IMITATION

D'UN MORCEAU DES GÉORGIQUES.

solem quis dicere falsum
Audeat? etc. (1er. CHANT.)

1782.

N'ALLEZ pas du soleil négliger les présages.
Que de fois il annonce, et les sanglans orages,
Et les calamités, et les jours odieux,
Que le sombre avenir cache à nos faibles yeux!
D'un farouche assassin lorque le bras impie,
Trancha du grand César la glorieuse vie,
L'astre du jour pâlit, et l'univers tremblant
Se crut à cette fois plongé dans le néant.
De signes menaçans quelle suite effrayante!
Tout dans ces jours cruels nous glaçait d'épouvante.
Tout disait nos malheurs; et la terre, et les eaux,
Et les cris importuns des sinistres oiseaux.
Bientôt avec fureur, Etna rompant ses chaines,
Armé de tous ses feux, vint fondre sur nos plaines.

Le Germain vit les cieux chargés de combattans :
L'Apennin s'agita par de longs tremblemens.
De lamentables voix durant les nuits gémirent;
Et de spectres hideux nos forêts se remplirent.
Que dis-je? des Romains partageant les douleurs,
Dans nos temples sacrés l'airain versa des pleurs.
La terre ouvrit son sein. Les animaux parlèrent.
Au milieu de leur cours les fleuves s'arrêtèrent.
L'Éridan furieux, couvrant tout de ses eaux,
Engloutit les forêts, les plaines, les troupeaux.
Le prêtre consterné, dans le sein des victimes,
Ne lit que des malheurs, des combats et des crimes.
Le Tibre avec effroi roule des flots sanglans.
Les loups dans nos cités poussent des hurlemens.
Jamais en un ciel pur, en des jours sans orages,
La foudre ne causa de plus fréquens ravages,
Et jamais la comète ardente au haut des cieux,
N'effraya les humains de regards plus affreux.
  Pour la seconde fois les plaines d'Émathie
Virent des ennemis ayant même patrie.
Deux fois le ciel voulut que ces champs inhumains
S'abreuvassent du sang des malheureux Romains.
  Loin de ces temps marqués par nos guerres civiles,
Un jour, le laboureur, dans ces champs trop fertiles,
Courbé sur la charrue, ardent à ses travaux,
Entendra se heurter les armes des héros.

A ses pieds rouleront les cuirasses immenses,
Et les casques pesans, et les dards, et les lances.
Il se retracera nos barbares aïeux,
Et leurs grands ossemens étonneront ses yeux.
Généreux fils de Mars, toi que Rome révère,
Et que ses citoyens reconnaissent pour père;
Et toi surtout, Vesta, dont les puissans regards,
Veillent au Capitole, et gardent nos remparts,
Conservez-nous César, ô Dieux de la patrie!
Rome, pour vivre encor, a besoin de sa vie.
Pour laver d'Ilion les parjures sermens,
Notre sang et nos pleurs ont coulé trop long-temps.
Et cependant, hélas! le ciel impitoyable
Semble envier César à notre âge coupable.
Le ciel avec douleur voit ce jeune héros
Méditant chaque jour des triomphes nouveaux,
Dans un temps où la flamme, et le fer, et les crimes,
Aux barbares humains ont paru légitimes.
Déjà plus d'abondance au milieu des guérets;
Le travail ne fait plus germer l'or de Cérès.
La guerre a tout détruit. Nos plaines délaissées,
De ronces, de chardons sont au loin hérissées.
A ses champs arraché, le triste laboureur
Change sa faulx paisible en glaive destructeur.
De rivaux animés d'une égale furie,
Le Danube et l'Euphrate inondent l'Italie.

Voisins contre voisins, cités contre cités,
Tout combat; tout est sourd à la voix des traités.
Ainsi, lorsque des yeux, dévorant la carrière,
De généreux coursiers franchissent la barrière;
Déjà pour retenir leur vol impétueux,
Le guide, en s'agitant, roidit son bras nerveux;
Et cependant le char, dans sa fougue rebelle,
N'écoute plus le frein, ni la voix qui l'appelle.

IMITATION

DU

QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas! etc. (ÉNÉIDE, IVe. CHANT.)

« CRUEL! tu prétendais jusqu'au dernier moment
Me cacher ton forfait et mon aveuglement;
Et les nœuds de l'amour, la voix de l'hyménée,
Didon, qui pour jamais à toi s'était donnée,
Ses sanglots, sa douleur, et son prochain trépas,
Rien n'aura le pouvoir de retenir tes pas!
Quand il s'agit de fuir cet odieux rivage,
Des saisons et des vents tu ne crains point la rage!
Et c'est toi qui me fuis! et c'est toi qui me hais!
Tu me hais! tu le peux! Si tu m'aimas jamais,
Si mes bienfaits jadis ont fait cesser ta peine,
Je t'en conjure ici par ma main, par la tienne,
Par ces pleurs (aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien),
Par nos feux mutuels, par le plus doux lien,

Dépouille en ce moment une âme injuste et dure,
Et songe que les Dieux abhorrent le parjure.
Numides, Lybiens, irrités contre moi,
J'ai tout bravé, cruel, et tout bravé pour toi.
De Carthage, pour toi, j'ai fait mon ennemie.
La gloire dont j'avais environné ma vie;
La pudeur (que je crus pouvoir toujours chérir),
Imprudente! pour toi quand j'ai pu les trahir,
Tu pars, et loin de toi ta malheureuse amante,
Loin de toi, sur ces bords, tu la laisses mourante!
Hôte barbare! hélas! où prendre un nom plus doux,
Lorsque tu ne veux point du nom sacré d'époux?
Je vais donc être en butte à mon perfide frère,
Peut-être en Gétulie irai-je prisonnière,
A la face des Dieux, y recevoir la foi
D'un roi sauvage, encor moins sauvage que toi.
Mais en m'abandonnant, en quittant ce rivage,
Si de tes feux du moins tu me laissais un gage,
Ses caresses, ses jeux innocens, enfantins,
Rallumeraient mes jours, par la douleur éteints.
Ses traits, ses traits chéris me tromperaient sans cesse.
A chaque instant du jour ma crédule tendresse,
Te verrait, t'aimerait, t'adorerait en lui :
Peut-être quelque jour il serait mon appui. »

. . . . . .

. . . . . .

Il est nuit : l'univers s'abandonne au repos ;
La campagne se tait ; les forêts et les flots
Se taisent ; tous les cœurs ont oublié leurs peines ;
Les troupeaux qui couvraient les monts, les bois, les plaines,
Les nations des mers, de la terre et des cieux,
Les astres, poursuivant leur cours silencieux,
. . . . . .
. . . . . .
Tout dort ; mais Didon veille, et jamais de son cœur
Le sommeil n'assoupit, ne suspend la douleur.
De chagrin, de colère et d'amour agitée,
Elle interroge ainsi son âme tourmentée :
« Après tous mes dédains, faudra-t-il aujourd'hui
Implorer d'un Numide et l'hymen et l'appui ?
Ou désormais esclave, et peut-être importune,
Des Troyens sur les mers suivrai-je la fortune ?
Que dis-tu, malheureuse ? oubliras-tu jamais
De quel prix ces Troyens ont payé tes bienfaits ?
Seule, iras-tu chercher une nouvelle injure,
Et de Laomédon tenter la foi parjure ?
Ou bien aux flots trompeurs, aux zéphyrs incertains,
De ton empire entier confier les destins ?
Meurs : finis tant de maux par un juste supplice.
O ma sœur, de mes feux tu fus aussi complice ;
Tu devinas l'amour que révélaient mes pleurs ;
Et ta pitié cruelle a fait tous mes malheurs :

Hélas! quand je devais, à l'hymen insensible,
Laisser couler ma vie innocente et paisible,
Tu parlas : j'oubliai ces nœuds jadis si doux,
Et cette foi jurée aux cendres d'un époux. »
Cependant le héros, sur la pouppe, immobile,
Certain de son départ, goûte un sommeil tranquille.
Pour la seconde fois un envoyé des cieux,
Au milieu du repos, vient s'offrir à ses yeux :
Pour la seconde fois, il l'appelle, il le presse;
La voix, les blonds cheveux, la beauté, la jeunesse,
Tout annonce Mercure. « Eh quoi! fils de Vénus,
Tu dors! et tes périls ne te sont point connus!
Tu dors, sourd à ma voix, sourd au zéphyr propice!
Didon roule en son cœur le crime et l'artifice,
Didon prête à mourir, toute à son désespoir.
Fuis, quand on laisse encor la fuite en ton pouvoir :
Fuis, tu verras bientôt des voiles, une armée,
Tout le rivage en feu, ta flotte consumée,
Si le jour en ces lieux te retrouve un moment.
Fuis, cours, vole, une femme est prompte au changement. »
Il parle et tout à coup se mêle à la nuit sombre.
Énée épouvanté de l'aspect de cette ombre
S'éveille, et fatiguant ses Troyens endormis,
« Il est temps, levez-vous, à vos rangs, mes amis :
Ramez, enflez la voile, un dieu hâte ma fuite;
Sa voix m'excite encor, partons sous sa conduite.

O Dieu, qui que tu sois, veille et marche avec nous,
Accorde à nos vaisseaux des astres sans courroux. »
Il dit, tire son glaive et coupe les cordages :
Son ardeur, son exemple allument les courages.
Aux voiles, sur les bancs, tout s'est précipité,
Tout s'émeut, tout s'agite ; et le flot tourmenté,
Par la rame entr'ouvert, blanchit, bouillonne et gronde :
Le bord fuit, les vaisseaux cachent la mer profonde.
L'aurore, abandonnant le lit de son époux,
Répandait sur la terre un feu tranquille et doux.
Du sommet de ses tours, aussitôt que la reine
Voit blanchir par degrés la lumière incertaine,
Un calme affreux lui dit que ses ports sont déserts ;
Elle voit ses vaisseaux fendant le sein des mers ;
Meurtrissant son beau sein dans l'accès de sa rage,
S'arrachant les cheveux : « L'ingrat fuit et m'outrage,
Dit-elle, ô Jupiter ! un étranger sans foi
Se rit impunément de mon peuple et de moi,
Et mes sujets n'ont point brûlé sa flotte impie !
Carthage entière.... Allez, que le crime s'expie ;
Que les vaisseaux soient prêts ; que les feux soient lancés.
Que dis-je ? Où suis-je ? Où vont mes désirs insensés ?
Didon, subis ton sort : tu veux qu'Énée expire !
Il fallait le vouloir quand tu cédais l'empire.
Voilà l'hymen ! la foi de ce mortel pieux !
De sa ville embrasée il conserva les dieux !

Sous le poids de son père il traversa la flamme !
Je n'ai pu de mes mains déchirer cet infâme !
Jeter son corps dans l'onde, égorger ses amis,
Ou lui faire un festin des membres de son fils !
Mais tenter les combats ! la fortune !.... sans doute,
Qui ne veut que mourir n'a plus rien qu'il redoute.
Sur sa flotte, en son camp, j'aurais porté les feux,
Détruit son fils, les siens, lui, moi-même avec eux.
Flambeau de l'univers, toi dont l'éclat me blesse,
Soleil; et toi, Junon, témoin de ma faiblesse;
Toi, pour qui, dans la nuit, des cris mystérieux
Troublent de nos cités les murs silencieux,
Hécate : et vous encor, vengeresses du crime,
Dieux d'Élise mourante, exaucez la victime.
Si, vainqueur de la mer, il doit toucher le port,
Si Jupiter le veut, si c'est l'arrêt du sort,
Là, sans cesse attaqué par un peuple implacable,
Mendiant des secours, que du moins le coupable,
Vagabond, loin des bras d'un fils idolâtré,
Soit de Troyens mourans chaque jour entouré;
Que d'une injuste paix subissant l'infamie,
Quand il croira jouir du trône et de la vie,
Il tombe avant le temps, sans gloire, et sans tombeau :
Tels sont mes derniers vœux. Vous, peuple encor nouveau,
Voulez-vous honorer les cendres d'une reine ?
Exercez contre lui vos enfans à la haine;

Point de paix; que ma race ait la sienne en horreur;
Du fond de mon cercueil qu'il me sorte un vengeur;
Qu'il poursuive Ilion par les feux et le glaive,
Qu'aujourd'hui, qu'à jamais, une guerre sans trêve
Arme flots contre flots, cité contre cité,
Et s'éternise enfin dans la postérité.

DE L'ART POÉTIQUE

D'HORACE.

ÉPITRE AUX PISONS.

DE ARTE POETICA.

AD PISONES.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè,
Spectatum admissi risum teneatis, amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species; ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim:
Sed non ut placidis coëant immitia; non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

DE L'ART POÉTIQUE.

ÉPITRE AUX PISONS.

Si quelque peintre osait associer
A tête d'homme oreilles de coursier,
Plumes d'aiglon, corps de nymphe jolie;
Si de ce corps les plis voluptueux,
Se terminaient en poisson tortueux;
Que diriez-vous d'une telle folie?
Nobles Romains, digne sang de Pison,
A ce tableau comparez les ouvrages
Sans nul ensemble, amas confus d'images,
N'ayant ni pieds, ni tête, ni raison,
Et dont l'auteur présente à qui veut lire
Les songes vains d'un malade en délire.
Peintre et poëte ont droit de tout oser :
Usons du droit; craignons d'en abuser;
Que le bon sens gouverne le génie.
N'unissons pas les serpens aux oiseaux,
Et que le tigre aux forêts d'Hircanie,
N'engendre point les timides agneaux.

Inceptis gravibus plerumque et magna professis
Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus; quùm lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus:
Sed nunc non erat his locus. Et fortasse cupressum
Scis simulare: quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui; currente rotâ cur urceus exit?
Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.

Maxima pars vatum, pater et juvenes patre digni,
Decipimur specie recti: brevis esse laboro,
Obscurus fio: sectantem lenia nervi
Deficiunt animique: professus grandia turget:
Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam

Une œuvre est belle, et sa marche imposante
Dans le début; bientôt elle présente
La pourpre encor, mais la pourpre en lambeaux;
Diane, un bois, un autel, des tombeaux,
Les longs détours d'une eau pure et limpide
Qui se promène au sein des prés fleuris,
Les sept couleurs de l'écharpe d'Iris,
Les flots bruyans du Rhin vaste et rapide.
L'endroit est beau, mais il est déplacé.
Des noirs cyprès vous peignez bien l'ombrage:
Qu'importe? il faut une mer, un orage;
Et l'acheteur, par les flots menacé,
Veut qu'on le peigne échappant au naufrage,
Sur les débris d'un vaisseau fracassé.
A quel propos de l'infidèle argile
Sort-il un vase en urne commencé?
Que le sujet fortement embrassé
Soit un, soit plein, sans détail inutile.
Désir du bien nous trompe quelquefois.
Tel veut du neuf, et son pinceau nous trace
Un daim sur l'onde, un dauphin dans les bois:
Je crois saisir la douceur et la grâce;
Mes vers sont mous, timides, languissans:
Sobre de mots, je fais chercher le sens:
L'un trop timide, évitant les orages,
Rase le sol; l'autre au sein des nuages

Indiciis monstrare receptibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter:
Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque? ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor, quùm lingua Catonis et Ennî
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semperque licebit
Signatum præsente notâ producere nomen.
Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.
Debemur morti nos nostraque; sive receptus
Terrâ Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus; sterilisque diù palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit et grave sentit aratrum;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius. Mortalia facta peribunt;
Nedum sermonum stet honos, et gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidêre, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus.
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Veut-on priver Virgile ou Varius
D'un droit qu'avaient Plaute et Cécilius?
Et si Caton, si l'antique Ennius
Ont des Romains enrichi le langage,
Ne puis-je aussi, dans les cas importans,
Frapper des mots à la marque du temps?
L'hiver au bois fait tomber le feuillage;
Nouveau printemps forme un nouvel ombrage;
Si de vieux mots sont fanés chaque jour,
De jeunes mots fleurissent à leur tour.
La mort exige une dette suprême;
Nous lui devons nos travaux et nous même;
Vous admirez cent prodiges des arts,
Luxe royal et digne des Césars;
Là, d'un torrent les flots rendus utiles
Ne viennent plus noyer des champs fertiles;
Ici Neptune accueille les vaisseaux;
Le soc tranchant sillonne au loin la plaine
Qui vit la rame ouvrir le sein des eaux;
Une cité remplace des roseaux:
Ces monumens de la grandeur romaine
Auront leur fin comme toute œuvre humaine.
Ainsi des mots déchus de leur splendeur
Refleuriront; d'autres sont en honneur
Qui périront, rejetés par l'usage,
Seul magistrat, seul maître du langage.

Res gestæ regumque ducumque, et tristia bella,
Quo scribi possent numero monstravit Homerus.
Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo :
Hunc socci cepêre pedem grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentem strepitus, et natum rebus agendis.
Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.
Descriptas servare vices operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque, poëta salutor?
Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo?

Versibus exponi tragicis res comica non vult :
Indignatur item privatis, ac propè socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.

Le grand Homère apprit à ses rivaux
Quel vers pompeux convient aux chants épiques.
L'humble élégie en mètres inégaux
D'un ton plus doux soupira ses distiques :
Sur l'inventeur on resta partagé,
Et le procès n'est pas encor jugé.
C'est Archiloque inspiré par la rage,
A qui l'on doit l'ïambe aux traits sanglans :
Les brodequins, les cothurnes brillans,
Du nouveau mètre adoptèrent l'usage ;
D'un peuple ému forçant l'attention,
Il est rapide et marche à l'action.
Enfin les dieux sont chantés sur la lyre,
Les fils des dieux, les succès du guerrier,
Ceux de l'athlète, et même du coursier,
Bacchus, amour, jeunesse, heureux délire.
Comme poëte à quoi bon m'annoncer,
Si je ne sais, par un travail habile,
Changer de ton, de couleur, et de style ?
Apprenons l'art avant de l'exercer.
Sur le cothurne, en un sujet comique,
Ne guindez pas votre muse emphatique ;
Et de Pélops décrivant le festin,
Ne chaussez pas un humble brodequin :
Que chaque genre ait son vrai caractère.
La comédie élève un peu la voix

Interdùm tamen et vocem Comœdia tollit;
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri :
Telephus et Peleus quùm pauper et exsul, uterque
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.
Non satis est pulchra esse poëmata; dulcia sunto,
Et quòcumque volent animum auditoris agunto.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus : si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu : malè si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, lasciva; severum, seria dictu.
Format enim natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit, et angit;
Post effert animi motus interprete linguâ
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,

De temps en temps, et Chrémès en colère;
Semble au cothurne aspirer quelquefois.
De même on voit l'altière Melpomène
Presque toujours modeste en ses douleurs;
Son vers plus simple est mouillé de ses pleurs :
Dans leur exil entendez sur la scène
Gémir Pélée et Télèphe proscrits;
Ils ont laissé les grands mots et les cris:
Leur plainte émeut; leur misère est touchante;
Beauté n'est rien sans naïve douceur;
Les doux écrits sont les maîtres du cœur.
La beauté plaît, mais la douceur enchante.
Des ris joyeux accueillent les rieurs :
C'est en pleurant que l'on obtient des pleurs.
S'il ne m'endort, Télèphe me fait rire
Quand il dit mal ce qu'il prétend me dire.
Selon les mots, montrez-vous à nos yeux
Calme, irrité, triste, gai, sérieux :
A chaque état la nature prudente
Secrètement sait disposer nos cœurs;
Elle nous pousse à la colère ardente;
Elle nous plonge en de sombres humeurs;
Ses mouvemens sont peints dans le langage :
Des chevaliers craignez les ris moqueurs
Si le ton jure avec le personnage.
Un Dieu s'énonce autrement qu'un héros :

Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multùm Davusne loquatur, an heros;
Maturusne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus; an matrona potens, an sedula nutrix;
Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis.
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis:
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.
Difficile est propriè communia dicere: tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem;
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres; nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim:

Que l'on distingue à leurs moindres propos
Sage vieillard, homme en la fleur de l'âge,
Fille des rois, nourrice au ton flatteur,
Juge, guerrier, marchand, cultivateur,
Ayant Argos, ou Thèbes pour patrie,
Né dans la Grèce, ou bien dans l'Assyrie.
Des vieux héros dessinez-vous les traits?
Exposez-nous leurs fidèles portraits :
Peignez Achille ardent, inexorable,
Altier, colère, osant braver les lois,
Hors ceux du glaive, ignorant tous les droits;
Ixion traître, et Médée indomptable,
Ino plaintive, Oreste inconsolable.
Que le héros d'un sujet inventé
Soit jusqu'au bout à lui-même semblable,
Tel que d'abord vous l'avez présenté.
Un sujet neuf veut beaucoup de science.
Vous sentez-vous trop peu d'expérience?
Sans vous complaire en de si hauts projets,
A l'Iliade empruntez vos sujets.
A votre tour vous deviendrez modèle,
Si, libre auteur, non copiste fidèle,
Vous traduisez du chantre des héros,
Tout le génie et non pas tous les mots.
Concourez-vous pour les palmes épiques?
Ne criez pas comme certains auteurs :

« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum ».
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic qui nil molitur ineptè !
« Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora Trojæ,
« Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten Scyllamque et cum Cyclope Charybdin;
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat; et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

« Je chanterai les combats héroïques
« Et de Priam les illustres malheurs. »
Nous tiendra-t-il, ce chantre à large bouche,
Ce qu'il promet avec tant d'apparat?
Oh! non vraiment : la montagne est en couche;
Grande rumeur : et que naît-il? un rat.
Étudiez ce docte personnage
Qui, sans orgueil marchant à pas certains,
Implore ainsi sa muse habile et sage :
« Dis-moi ce Grec qui, du troyen rivage,
« De bords en bords jeté par les destins,
« Vit les cités et les mœurs des humains ».
Quelque fumée a paru la première,
Mais de ses flancs jaillira la lumière :
Traçant bientôt des prodiges nombreux,
Il nous dira Calypso gémissante,
Et le Cyclope et sa rage impuissante,
Et de Scylla les aboîmens affreux.
Va-t-il chercher l'œuf où naquit Hélène?
En plein sujet il marche et nous entraîne;
Il vole au fait : principe, milieu, fin,
Rien ne diffère en couleur, en dessein :
S'il ment, chez lui le faux est vraisemblable;
Tout est brillant, ou soudain rejeté;
La vérité charme comme la fable;
La fable instruit comme la vérité.

Tu, quid ego et populus mecum desideret, audi
Si plausoris eges aulæa manentis, et usque
Sessuri, donec cantor, Vos plaudite, dicat :
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis.
Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.
Imberbus juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda; vel quòd
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum;
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles

Sur le théâtre étalant vos ouvrages,
Prétendez-vous charmer les spectateurs ?
Montrez-vous peintre, et des différens âges
Représentez les différentes mœurs.
Sent-il son pied devenu moins débile ?
De ses pareils l'enfant cherche les jeux,
Crie et se tait, rit et pleure avec eux,
Toujours ému, toujours vif et mobile.
L'adolescent échappe aux longs regards
Des gouverneurs : quelles sont ses délices ?
Meutes, chevaux, chasses, courses des chars :
Apre aux conseils, de cire pour les vices,
Il est prodigue, ardent, présomptueux,
Exagéré, mais volage en ses vœux.
L'homme au sortir de la folle jeunesse,
Du moindre écart soigneux de s'abstenir,
Prévoit, combine, assure l'avenir,
Cherche crédit, puissance, honneurs, richesse.
Le froid vieillard aime à temporiser,
Amassant l'or et n'osant en user,
Prompt à la crainte et lent à l'espérance,
Donneur d'avis, difficile, grondeur,
Du temps présent déterminé frondeur,
Prôneur outré des temps de son enfance.
De mille biens les ans viennent suivis,
Et par les ans ces biens nous sont ravis :

Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur:
Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intùs
Digna geri promes in scenam; multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens:
Nec pueros coràm populo Medea trucidet;
Aut humana palàm coquat exta nefarius Atreus;
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.
Neve minor neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult et spectata reponi:
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit: nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat; neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat et hæreat aptè:
Ille bonis faveatque, et consilietur amicis;
Et regat iratos, et amet peccare timentes;

Composez donc comme agit la nature,
Principe unique et modèle de l'art :
D'un vieux jeune homme ou d'un jeune vieillard
N'offrez jamais la bizarre peinture.
Chaque incident se raconte ou se voit.
Du spectateur l'ame est bien plus émue
Lorsque la chose est présente à sa vue :
Quoique fidèle, un récit paraît froid :
Mais nous voyons d'un regard incrédule
L'objet hideux ou l'objet ridicule.
Sur ses enfans, que Médée à nos yeux
Ne porte pas sa main désespérée ;
Des noirs festins du parricide Atrée,
Épargnez-nous les apprêts odieux,
Cadmus traînant son écaille azurée,
Procné portant son vol au haut des cieux.
Obéissez à des règles exactes ;
Étendez-vous, bornez-vous à cinq actes.
Qu'un dieu par vous ne soit pas mis en jeu,
Si l'action n'est pas digne d'un dieu :
Jamais de scène à quatre personnages :
Le chœur unit les actes divisés,
Mais par des chants dans le sujet puisés ;
Il doit agir, donner des avis sages,
Aider les bons, célébrer l'amitié,
Les justes lois, la saine tempérance,

Ille dapes laudet mensæ brevis; ille salubrem
Justitiam, legesque, et apertis otia portis;
Ille tegat commissa; Deosque precetur et oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque foramine pauco
Adspirare et adesse choris erat utilis, atque
Nondùm spissa nimis complere sedilia flatu,
Quò sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi castusque verecundusque coïbat.
Postquam cœpit agros extendere victor, et urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impunè diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque et luxuriam addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevêre severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps;
Utiliumque sagax rerum et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

La paix ouvrant les ports à l'abondance.
Qu'il soit fidèle au secret confié;
Ami constant des ennemis du crime,
Qu'il prie un ciel bienfaisant et vengeur,
Pour que du sort la faveur légitime
Quitte l'orgueil et revienne au malheur.
Long-temps la flûte, en compagne discrète,
Sans affecter l'éclat de la trompette,
Soutint les chœurs de sons mélodieux :
Ce fut assez tant qu'aux jeux de la scène,
Un cirque étroit put contenir sans peine
Nos citoyens sobres, chastes, pieux.
Rome plus riche étendit sa frontière;
Un long rempart ceignit la ville entière;
Par les plaisirs ses voisins attirés,
En buvant bien fêtaient les jours sacrés.
Bientôt la flûte en proie à la licence
N'eut plus de frein dans un théâtre immense,
Où sénateur, citadin, campagnard,
Docte, ignorant, s'assemblaient au hasard.
L'art s'est perdu par un pompeux délire.
Ainsi la Grèce, abusant de la lyre,
Exagéra la majesté du chœur;
Et Melpomène obscure, énigmatique,
Fut d'Apollon la prêtresse en fureur,
Dictant les lois du trépied prophétique.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit, eò quòd
Illecebris erat et gratâ novitate morandus
Spectator, functusque sacris, et potus, et exlex.
Verùm ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere seria ludo,
Ne quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas;
Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.
Effutire leves indigna Tragœdia versus,
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paulùm pudibunda protervis.
Non ego inornata et dominantia nomina solùm
Verbaque, Pisones, Satyrorum scriptor amabo;
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit Davusne loquatur, et audax
Pythias emuncto lucrata Simone talentum,
An custos famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret
Ausus idem: tantùm series juncturaque pollet;
Tantùm de medio sumptis accedit honoris!

Le même auteur qui, du tragique épris,
D'un noble genre obtint l'ignoble prix,
Introduisit les Satyres en scène,
Pour exciter les ris licencieux
D'un auditoire aimant la joie obscène,
Sortant de table, et quitte envers les dieux.
En s'égayant, fidèle à Melpomène,
Que le héros, ceint du manteau royal,
Ne m'offre pas un bouffon trivial,
Et sans ramper, sans monter dans la nue,
Des pleurs aux ris passe avec retenue.
La tragédie au cothurne pompeux
Chez les Sylvains, troupe folle et cynique,
Se laisse admettre en matrone pudique
Qui, par devoir, vient mêler dans nos jeux
Ses chastes pas à la danse publique.
Si dans ce genre il fallait m'exercer,
Simple avec art, bien loin de m'abaisser,
J'aurais grand soin que de la tragédie
On reconnût la couleur et le ton :
Dave jamais, cet esclave fripon,
Ou Pythias, intrigante hardie,
Qui sait tirer un talent de Simon,
Ne prêteraient leurs ruses, leur langage,
A ce Silène appesanti par l'âge,
D'un jeune dieu fidèle compagnon.

Nil intentatum nostri liquêre poëtæ :
Nec minimum meruêre decus, vestigia Græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas.
Nec virtute foret clarisve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium, si non offenderet unum-
Quemque poëtarum limæ labor et mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem.

Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, et excludit sanos Helicone poëtas,
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam, secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata : verùm

Au vrai surtout mêlant le vraisemblable,
D'un fait connu j'emprunterais ma fable :
Chacun d'abord penserait parvenir
Au même point; mais ce point difficile
Pourrait coûter un travail inutile;
Tant l'ordre plaît! tant l'art sait rajeunir
Un sujet vieux, dont toutes les parties
Ont de la suite et sont bien assorties!
Qu'en leurs discours les Faunes, les Sylvains,
N'imitent pas de nos jeunes Romains
Le ton galant et la molle élégance,
Ni du barreau l'orgueilleuse éloquence.
Défendez-leur de honteux jeux de mots :
Vous seriez sûrs d'un succès populaire;
Mais c'est tomber que de charmer les sots :
C'est à l'esprit, c'est au goût qu'il faut plaire.
D'abord l'iambe était frappé six fois
Dans le trimètre; on admit les spondées
Pour que le son gravât mieux les idées.
Du pied rapide ils obtinrent les droits,
Mais en partage, amis et non pas maîtres,
Du second rang, du quatrième exclus;
Loi que sans cesse Ennius, Accius,
Ont violée en leurs nobles trimètres.
Leurs vers pesans, de longues surchargés,
Dans ces auteurs décèlent négligence,

Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi :
Munus et officium, nil scribens ipse, docebo ;
Unde parentur opes ; quid alat formetque poëtam ;
Quid deceat, quid non ; quò virtus, quò ferat error.
Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ :
Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus, et hospes,
Quod sit conscripti, quod judicis officium, quæ
Partes in bellum missi ducis; ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et veras hinc ducere voces.
Interdùm speciosa locis morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
Valdiùs oblectat populùm meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris :

Mais inconnu, si la gloire vaut tant,
J'imiterai du moins la pierre utile
Qui, sans couper, rend le fer plus tranchant;
J'indiquerai quelque mine fertile;
N'écrivant rien, montrant comme on écrit,
Où l'art nous mène, où le faux goût nous jette,
Ce qui convient, ce qui nuit au poëte,
Ce qui le forme, et ce qui le nourrit.

Le bien penser conduit au bien écrire,
Puisque Socrate enseigne à bien penser,
Suivez les lois qu'il a su nous prescrire;
Sous votre main les mots vont se placer.
De quel amour faut-il chérir son père,
Et sa patrie, et son hôte et son frère,
Et ses amis? Jusqu'où va le devoir
D'un chef prudent, d'un juge intègre et sage,
D'un sénateur? Qui le sait, va savoir
Le ton qui sied à chaque personnage.
Observez donc, en tenant les pinceaux,
La vie humaine, objet de vos tableaux.
Pièce de mœurs dont la fable intéresse,
Même sans art, sans beautés, sans finesse,
Se soutient mieux que des vers compassés,
Pauvres de sens, et des riens cadencés.

Muses aux Grecs donnèrent le génie,
Le doux parler, l'éloquente harmonie;

Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. — Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? — Poteras dixisse, triens. — Eu!
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit? —
Semis? — An, hæc animos ærugo et cura peculi
Quùm semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et levi servanda cupresso?
Aut prodesse volunt, aut delectare, poëtæ,
Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, esto brevis; ut citò dicta
Percipiant animi dociles teneantque fideles:
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ sint proxima veris:
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi;
Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis;
Celsi prætereunt austera poëmata Rhamnes:
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis; hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus:
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus et mens,
Poscentique gravem persæpè remittit acutum;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.

De la louange ils faisaient leur trésor :
Notre jeunesse à d'autres goûts se livre ;
Le fils d'Albin ne sait pas lire encor,
Il connaît l'once, et le marc et la livre,
Et ce que vaut l'argent au denier dix.
Docteurs d'usure ont horreur de la gloire.
Écriront-ils ces poëmes sans prix,
Gardés dans l'or, et le cèdre et l'ivoire ?
Instruire ou plaire est le but des auteurs.
Instruisez-nous, mais par un trait rapide ;
Précepte court frappe les auditeurs ;
Mets superflu n'est qu'un mets insipide.
Même en feignant cherchez la vérité :
N'épuisez point notre crédulité :
Jeune Romain fuit un poëme austère ;
Vieux sénateur hait la frivolité ;
L'art tout entier, c'est d'instruire et de plaire :
A l'agrément qui joint l'utilité
Obtient la palme, enrichit le libraire,
Et se survit dans la postérité.

Il est pourtant des fautes qu'on excuse.
Au ton parfois la lyre se refuse ;
Parfois le but vainement menacé,
Échappe au trait qu'un chasseur a lancé.

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura. — Quid ergò est? —
Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, venià caret; et citharœdus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem :
Sic mihi, qui multùm cessat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terque bonum cum risu miror; et idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus :
Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

Ut pictura, poesis : erit quæ, si propiùs stes,
Te capiet magis, et quædam, si longiùs abstes.
Hæc amat obscurum; volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen :
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis et voce paternâ
Fingeris ad rectum, et per te sapis, tibi dictum
Tolle memor : certis medium et tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, et actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantùm Cascellius Aulus;

Quand de beautés un poëme étincelle,
Fermons les yeux sur de légers défauts ;
Rien n'est parfait : mais d'un luth infidèle
Pincer toujours la même corde à faux !
Pure ignorance. Un scribe sans cervelle,
Souvent repris dans les mêmes endroits,
A l'indulgence a-t-il encor des droits ?
Non. C'est ainsi qu'un auteur mal habile,
Bronchant toujours, devient pour moi Chérile,
Qu'en souriant j'admire une ou deux fois.
Je suis honteux quand le chantre d'Achille,
De temps en temps s'abandonne au sommeil ;
Mais sa carrière est longue et difficile ;
Et c'est Homère ; il est sûr du réveil.
La poésie est comme la peinture,
Et ses tableaux sont travaillés exprès,
Pour être vus ou de loin ou de près :
L'un peut charmer dans une teinte obscure ;
L'autre, en plein jour, brave des yeux savans ;
L'un plaît d'abord ; l'autre à tous les instans.
O vous, l'aîné d'une famille auguste,
Au goût du vrai Pison forme ses fils ;
Vous l'écoutez ; vous avez l'esprit juste :
Pesez pourtant, retenez mes avis.
De Messala sans avoir l'éloquence,
Sans égaler Aulus pour la science,

Sed tamen in pretio est : mediocribus esse poëtis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis;
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm a summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis,
Indoctusque pilæ discive trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ :
Qui nescit, versus tamen audet fingere! — Quidni?
Liber et ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni. —
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ;
Id tibi judicium est, ea mens : si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, et nostras; nonumque prematur in annum;
Membranis intùs positis, delere licebit
Quod non edideris; nescit vox missa reverti.

Silvestres homines sacer interpresque Deorum

Un orateur fait chérir son talent;
Mais il faut être un poëte excellent,
Ou voir bientôt s'ériger en critiques
Hommes et dieux, et temples et portiques.
Ragoûts de prix qui sont mal apprêtés,
Airs discordans à table exécutés,
D'un grand festin font un repas vulgaire;
Le luxe est beau, mais n'est pas nécessaire:
Ainsi dans l'art inventé par les dieux
On rampe à terre, ou l'on s'élève aux cieux.
Des jeux guerriers s'il n'a point l'habitude,
Est-il un fou qui vienne au champ de Mars,
De Rome entière essuyer les brocards?
Versifier veut aussi quelque étude. —
Tel versifie et ne sait rien. — D'accord;
Mais pourquoi pas? on connaît sa noblesse;
Il a des mœurs et beaucoup de richesse.
—Ah! ses talens sont dans son coffre-fort.
Vous serez, vous, plus docile à Minerve;
Votre raison guidera votre verve;
Que vos écrits, soumis à Métius,
A votre père, à l'amitié d'Horace,
Dorment neuf ans: un mot écrit s'efface;
Rendu public, un mot ne revient plus.
L'homme sauvage et long-temps indomptable,
Quitta ses bois, ses antres odieux,

Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit; dictæ per carmina sortes;
Et vitæ monstrata via est; et gratia regum
Pieriis tentata modis; ludusque repertus,
Et longorum operum finis : ne fortè pudori
Sit tibi Musa lyræ solers, et cantor Apollo.

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid possit video ingenium : alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
Qui studet optatam cursu contingere metam,

Aux chants d'Orphée, interprète des dieux :
De là ces chants, si l'on en croit la fable,
Apprivoisaient le tigre et le lion ;
Et, d'une lyre éprouvant la puissance,
Les rocs émus s'élevaient en cadence
Sur les remparts que fondait Amphion.
Dans l'art des vers fut la sagesse antique :
Du tien, du mien, de la chose publique,
De l'hyménée il établit les droits,
Régla les mœurs, sanctifia les lois.
Homère alors vint régner sur les âges ;
Tyrtée, en vers, enflamma les courages ;
L'art tout-puissant parut dans sa hauteur :
Des immortels il rendit les oracles ;
De la nature il peignit les miracles ;
Des rois charmés il obtint la faveur.
Aimez les vers ; les vers donnent la gloire ;
Et Calliope, au sublime vallon,
Dans les concerts des filles de Mémoire,
Unit sa lyre à la voix d'Apollon.

On a cherché si l'art ou la nature
Fait le poëte. Ils le font tous les deux.
Tout l'art n'est rien sans un génie heureux ;
Et tout génie a besoin de culture.
Dans ses beaux jours, l'athlète mâle et sain,
S'est abstenu de Vénus et du vin :

Multa tulit fecitque puer; sudavit et alsit;
Abstinuit venere et vino : qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs, extimuitque magistrum.
Nec satis est dixisse : « Ego mira poëmata pango :
« Occupet extremum scabies; mihi turpe relinqui est,
« Et, quod non didici, sanè nescire fateri. »

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poëta
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si verò est unctum qui rectè ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, et eripere atris
Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-
Noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ : clamabit enim, « Pulchrè! benè! rectè! »
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo; sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis;
Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes,

Sur le théâtre, avant d'oser paraître,
L'acteur habile a craint long-temps son maître :
Mais c'est assez pour se donner du prix,
D'aller criant : Admirez mon poëme ;
Et de honnir le sot disant lui-même
Qu'il ne sait pas ce qu'il n'a point appris !
Tel qu'un huissier, pour la vente publique,
Va convoquant de nombreux acheteurs,
Un riche atteint par le mal poétique,
A la curée appelle les flatteurs.
Sait-il se rendre obligeant, nécessaire,
Cautionner, prêter, tirer d'affaire ?
Oh ! que d'amis ! où sont les vrais, les faux ?
Comment veut-on qu'il ait quelques défauts ?
Un homme a-t-il reçu vos dons la veille ?
Les yeux mouillés, il va vous applaudir,
S'écrier : Bien ! mieux encore ! à merveille !
Frapper du pied, s'extasier, bondir.
Les grand pleureurs sont les pleureurs à gages,
Dans les convois : ainsi pour nos ouvrages
Nul n'applaudit plus qu'un rieur caché.
Maint roi, dit-on, par une utile adresse,
Éprouve à table, au creuset de l'ivresse,
Un courtisan au pouvoir attaché.
De vos flatteurs redoutez la faconde ;
Vos biens sont grands ; vos vers seront fort beaux ;

Numquam te fallant animi sub vulpe latentes.

Quinctilio si quid recitares, Corrige, sodes,
Hoc, aiebat, et hoc. Meliùs te posse negares,
Bis terque expertum frustrà : delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum, quàm vertere, malles;
Nullum ultrà verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, ambitiosa recidet
Ornamenta, parùm claris lucem dare coget,
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit :
Fiet Aristarchus; non dicet, Cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel exceptumque sinistrè.
Ut mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, et iracunda Diana;
Vesanum tetigisse timent fugiuntque poëtam,
Qui sapiunt; agitant pueri, incautique sequuntur.

Mais songez-y : les renards de ce monde
Vivent toujours aux dépens des corbeaux.
Consultait-on sur un nouvel ouvrage
Quintilius : Oh ! mon ami, changez,
Vous disait-il ; effacez, corrigez
Ces mots, ce tour ; travaillez davantage.
— J'ai mis dix fois ma cervelle à l'envers,
Dix fois lassé mon esprit et ma plume. —
Il insistait. — Limez encor ; ces vers
Sont mal frappés ; rendez-les à l'enclume. —
Hasardait-on quelques efforts nouveaux :
Prétendait-on crier à l'injustice ;
Quintilius laissait l'auteur Narcisse
Jouir tout seul et s'aimer sans rivaux.
Le sage ami raye un mot inutile,
Souligne un vers inélégant et dur,
Blâme un sens louche, accuse un tour obscur,
Restreint des fleurs l'abondance infertile.
En Aristarque il juge sans pitié,
Pèse les mots, et rien ne dissimule ;
Il ne dit pas : Qu'importe un ridicule ?
Quoi ! pour des riens blesse-t-on l'amitié ? —
Riens sérieux ! le poëme s'oublie ;
Le ridicule est pour toute la vie.
Comme ces gens que la lèpre a rongés,
Comme les fous, comme les enragés,

NOTES

DE L'ART POÉTIQUE.

Le but de ces notes est d'indiquer quelques variantes, et le petit nombre d'omissions et d'additions que le traducteur s'est permises.

Pages 358 et 359.

. . . . . hunc ego me, si quid componere curem
Non magis esse velim, quàm pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

Autant vaudrait avoir un œil brillant,
Des cheveux noirs, mais un nez déplaisant.

A cette traduction presque littérale, Chénier a substitué deux vers que le texte ne fournit point aussi immédiatement :

Votre fondeur ne sait que le métier;
Mais Phidias fait Jupiter entier.

Il a pensé que ce détail de nez, d'yeux et de cheveux, ne pouvait être heureusement transporté dans notre langue poëtique, et il a mieux aimé compléter la traduction de ces mots d'Horace, *infelix operis summâ quia* PONERE TOTUM *nesciet*, qu'il craignait de n'avoir point assez rendus par ce vers :

L'heureux détail! — Le malheureux ensemble!

Pages 358 et 359.

Cui lecta potenter erit res.

Dans un sujet qu'il traite avec puissance.

Traduction hardie qui n'est peut-être pas assez claire. Les mots latins signifient : Celui qui aura choisi un sujet proportionné à ses forces. DACIER.

Chi l'impresa
Col poter misurò. MÉTAST.

Pages *ibid.*

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat et præsens in tempus omittat.

Ces trois vers sont traduits ainsi dans la première esquisse de Chénier :

D'un ordre heureux la grâce et l'excellence
Seront, je crois, d'éviter tout écart,
De dire ici ce qu'ici l'on doit dire,
En omettant ce qu'on dira plus tard.

Il a supprimé ces quatre vers dans les dernières copies de cette traduction.

Pages *ibid.*

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.

Si nous avons imprimé ce vers après celui qui commence par ces mots : *In verbis etiam*, etc., c'est que Chénier semble avoir préféré cette disposition adoptée, depuis Bentley, par presque tous les éditeurs.

Dacier a rendu le vers d'Horace : *Hoc amet*, etc., par cette longue paraphrase : « L'auteur d'un poëme long-temps attendu doit encore faire un bon choix des incidens qui « peuvent entrer dans son sujet, prendre les plus beaux,

« les bien placer, et rejeter les autres. » Horace dit seulement qu'entre les détails, « l'auteur d'un poëme attendu « doit choisir l'un, dédaigner l'autre. » Mais nous croyons avec Dacier qu'en effet ce vers était mieux placé avant *In verbis*, etc., et qu'il conviendrait de le rejoindre aux deux vers cités dans la note précédente : *Ut jam nunc*, etc. Métastase en a jugé ainsi, et voici comment il a traduit ces trois vers :

. . . . . che sappia
. . . . . qual parte
Subito esporre, e quale in altro tempo
Differir sia vantaggio : in che si possa
Più compiacer, che trascurar convenga.

Pages 360 et 361.

Debemur morti nos nostraque.

La mort exige une dette suprême,
Nous lui devons nos travaux et nous même.

Un autre manuscrit de cette traduction porte :

Du genre humain la mort est créancière ;
Nos travaux, nous, tout deviendra poussière.

Pages 366 et 367.

Difficile est propriè communia dicere.

Littéralement : Il est difficile de dire proprement des choses communes. Ce passage a été plusieurs fois cité comme s'il voulait dire qu'il est difficile de s'approprier, par la nouveauté de l'expression, des idées communes ou vulgaires. Mais ce qui précède et ce qui suit détermine le mot *communia* à signifier ici des sujets non encore traités, restés en commun, et qui, en quelque sorte, appartiennent au premier occupant. Ainsi ces matières communes sont réellement les matières neuves ; il faut beaucoup d'habileté pour les mettre en œuvre d'une manière convenable, *propriè*.

Un sujet neuf veut beaucoup de science.

Métastase exprime la même pensée par ces trois vers :

Il trar primiero degli umani eventi
Dal tesoro comun materia, e darle
Propria forma ed acconcia è dura impresa.

On lit ici, dans la première esquisse de Chénier :

S'approprier ce dont chacun est maître,
Trouver du neuf, créer est un projet
Bien difficile : il vaudrait mieux peut-être
A l'Iliade emprunter un sujet.

Pages 366 et 367.

Nec circa vilem patulumque moraberis orbem,
. . . . . nec desilies imitator in arctum,
Undè pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Après plusieurs essais pour rendre littéralement ces trois vers, Chénier y a renoncé, et s'est borné à bien développer le sens de ceux-ci :

Publica materies, privati juris erit, si. . . .
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres

A votre tour vous deviendrez modèle,
Si, libre auteur, non copiste fidèle,
Vous traduisez du chantre des héros
Tout le génie et non pas tous les mots.

Ici, au lieu de quatre vers, Métastase en fait neuf; et Dacier traduit comme il suit *tous les mots* du texte :

« Les sujets connus, que je vous conseille de choisir pré-
« férablement aux autres, deviendront à vous en propre,
« si vous ne vous amusez pas à suivre les incidens et l'en-
« chaînement qu'Homère donne à son poëme ; *ce qu'on ap-*
« *pelle faire un cercle vicieux*, et dont le plus maigre génie

« est capable ; si vous ne vous assujettissez pas à rendre mot « pour mot, comme un fidèle interprète, tout ce qu'il a dit; « et enfin si, par une imitation trop servile, vous ne vous « mettez pas si fort à l'étroit que vous ne puissiez vous « tirer de là sans honte ou sans violer les lois de votre « poëme. »

Dacier *appelle cercle vicieux* tout autre chose que ce qu'on a coutume de nommer ainsi. A cela près, il explique tout ce que dit Horace; il n'en dissimule que la concision, l'élégance et la grâce.

Pages 368 et 369.

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat.

Quelque fumée a paru la première,
Mais de ses flancs jaillira la lumière.

La première leçon était :

La flamme ici ne vient pas la première,
Mais la fumée enfante la lumière.

Pages *ibid.*

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet.

S'il ment, chez lui le faux est vraisemblable,
La vérité charme comme la fable,
La fable instruit comme la vérité.

Paraphrase, mais d'un autre genre que celles de la plupart des traducteurs.

Pages 370 et 371.

laudator temporis acti
Se puero.

Nous devons avertir que nous avons substitué ici le mot *prôneur* à *loueur* qui se lit dans le dernier manuscrit de Chénier. Peut-être eût-il fait lui-même cette correction : peut-être

aussi jugeait-il à propos de rappeler à l'une de ses significations primitives, un mot qui n'est plus employé que dans un autre sens. Voyez les Dictionnaires de Furetière et de l'Académie. Dans l'édition donnée à Bruxelles, on a imprimé :

Louant toujours les temps de son enfance.

Page 373.

Obéissez à des règles exactes.

Aucun mot du texte ne correspond à ce vers, qui n'est pas d'un très-grand effet. C'est la seule addition purement oiseuse que nous ayons remarquée dans cette traduction.

Pages 372 et 373.

Au lieu du vers suivant :

Étendez-vous, bornez-vous à cinq actes.

(*Neve minor, neu sit quinto productior actu.*)

L'éditeur de Bruxelles a mis :

Combinez tout, bornez-vous à cinq actes.

Combinez tout ne se lit dans aucune des copies de cette traduction.

Et regat iratos.

Détail omis dans la traduction de Chénier. C'était néanmoins l'une des principales fonctions des chœurs, que d'apaiser, de contenir le courroux des personnages.

Page 379.

Vous seriez sûrs d'un succès populaire ;
Mais c'est tomber que de charmer les sots :
C'est à l'esprit, c'est au goût qu'il faut plaire.

Le texte latin n'a pas fourni le second de ces trois vers, mais il a pu l'inspirer.

Pages 384 et 385.

Interdùm speciosa locis, moralaque rectè
Fabula.

Pièce de mœurs dont la fable intéresse.

Cette traduction pourrait sembler fort exacte, si l'expression *pièce de mœurs* était assez française.

Pages 388 et 389.

Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

Mais sa carrière est longue et difficile;
Et c'est Homère; il est sûr du réveil.

Ce dernier trait, qui n'est pas dans le texte, est-il de trop dans la traduction?

Nous avons imprimé, comme dans les anciennes éditions, *opere in longo*, et non pas *operi longo*, comme on le fait ordinairement, depuis Bentley.

Page 388.

. . . . . *Certis medium et tolerabile rebus*
Rectè concedi.

Horace convient qu'il est à propos de permettre à certains arts une médiocrité, un milieu tolérable.

Alcune arti vi son, cui non disdice
Un tollerabil mezzo. MÉTAST.

Chénier n'a point exprimé cette maxime générale : il n'en a montré que les applications : *De Messala sans avoir l'éloquence*, etc.

Page 393.

Dans l'art des vers fut la sagesse antique.

On pourra trouver que ce vers ne dit pas assez clairement que l'art des vers était l'organe de la sagesse antique, lorsqu'elle établissait les lois, réglait les mœurs, etc.

Page 395.

Comment veut-on qu'il ait quelques défauts?

Vers ajouté.

Pages 394 et 395.

Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui.

Un homme a-t-il reçu vos dons la veille?

Le vers latin dit de plus : *Ou doit-il les recevoir demain ?*

Pages 396 et 397.

Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

Mais songez-y : les renards de ce monde
Vivent toujours aux dépens des corbeaux.

Horace ne parle que du renard, mais Dacier a introduit aussi le corbeau, dans sa traduction en prose, persuadé que le poëte latin faisait ici allusion à l'apologue du Corbeau et du Renard.

Pages 398 et 399.

Nec satis apparet cur versus factitet, etc.

A tant de verve est-il donc condamné ? *etc.*

Une autre copie de cette traduction porte :

Il fait des vers par châtiment des dieux.
A-t-il souillé la cendre paternelle?
D'après ses vers son crime est odieux.
Dans son accès quand par malheur notre homme
Saisit quelqu'un, de ses vers il l'assomme.

Le texte d'Horace a 476 vers ; la traduction de Chénier en a 588, et celle de Métastase 750 : il y en a 818 dans la version espagnole de Vincent Espinel.

FIN DES NOTES.

6001341

VOL. I. III. H. 172